

A surreal illustration of a woman with long black hair and pink bows, topless, with a computer circuit board on her chest. She holds a CD-ROM in her left hand and a floppy disk in her right. The background is a dark, abstract pattern.

# MURAKAMI Ryû

## Miso Soup

Roman traduit du japonais  
par Corinne Atlan



Picquier poche

**MURAKAMI Ryû**

# **Miso soup**

**Roman traduit du japonais par Corinne Atlan**



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MEME AUTEUR  
AUX EDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Thanatos*  
*Melancholia*  
*Ecstasy*  
*Parasites*

*Bleu presque transparent*, poche n° 60  
*La guerre commence au-delà de la mer*, poche n° 77  
*Les Bébés de la consigne automatique*, poche n° 92  
*Kyoko*, poche n° 141  
*Raffles Hôtel*, poche n° 174 Lignes, poche n° 207

Titre original : In The Miso Soup  
© 1997, Murakami Ryû  
© 1999, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue  
© 2003, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche  
Mas de Vert B. P. 150 13631 Arles cedex  
En couverture : © Christophe Luxereau  
Conception graphique : Picquier & Protière  
ISBN : 2-87730-638-0 ISSN : 1251-6007

## I

Je m'appelle Kenji. Je me présente humblement : je me prénomme Kenji. Salut, moi, c'est Kenji... Tout en me demandant pourquoi il y avait autant de façons de se présenter en japonais, et autant de façons de dire « je », je déclarai à l'Américain :

— *My name is Kenji.*

— Ah, alors c'est toi, Kenji ? fit le gros touriste américain en exprimant sa joie d'un geste emphatique.

— Oui. Enchanté, dis-je, puis je lui serrai la main.

Ça se passait tout près de la gare de Seibu-Shinjuku, dans un hôtel qui à l'étranger serait classé deux voire trois étoiles. C'est ainsi que se déroula l'instant mémorable de ma première rencontre avec Frank.

J'ai tout juste vingt ans, et mon anglais est loin d'être impeccable, mais je travaille comme guide pour touristes étrangers, et comme la plupart du temps il s'agit simplement de les escorter dans des bars louches, un anglais parfait n'est nullement nécessaire. Depuis l'entrée en scène du sida, les étrangers n'ont plus tellement la cote dans les établissements de plaisir, ou plutôt, ils sont ostensiblement tenus à distance. Ça n'empêche pas que bon nombre d'entre eux ont envie de prendre du bon temps. Alors moi, je les emmène dans des cabarets, des *fashion-health*, des salons de massage, des bars sado-maso, des *soap-land*, en sélectionnant des endroits relativement sûrs, et eux, les touristes, me rémunèrent pour ça. Je travaille à mon compte, je n'ai pas de bureau, je me contente de passer des petites annonces très simples dans des magazines destinés aux touristes, et ça me permet de gagner suffisamment d'argent pour vivre seul dans mon petit studio à Meguro, inviter

de temps en temps une fille à manger des grillades, écouter ma musique préférée et lire les livres qui m'intéressent. Simplement, je dis à ma mère – elle tient un petit magasin de fringues en province, à Shizuoka – que je fais une école préparatoire. Mon père est mort quand j'étais en deuxième année de collège, et depuis ma mère m'a élevé seule. Certains de mes camarades de classe, au collège, battaient leurs mères sans états d'âme, mais moi je n'ai jamais fait ce genre de chose. Enfin, je suis désolé si ça fait de la peine à ma mère, mais je n'ai aucune envie d'aller à l'université. Je n'ai jamais assez travaillé à l'école pour pouvoir espérer un jour un poste de scientifique spécialisé, je pourrais tout juste devenir un salarié ordinaire. Ce que je voudrais, moi, c'est mettre assez d'argent de côté pour partir vivre aux États-Unis, mais je ne suis pas sûr d'y arriver.

— Allô, *Kenji Office* ? Ici Frank, des États-Unis.

Ça se passait l'année dernière, le vingt-neuf décembre en fin de matinée. Au moment où le téléphone a sonné, j'étais en train de lire un fait divers dans le journal : le cadavre d'une lycéenne assassinée avait été retrouvé, bras, jambes et tête détachés du tronc, dans une poubelle du quartier de Kabukichô. Cette fille était connue dans le coin des *love-hotels* d'Ôkubo, disait l'article, elle faisait partie d'un groupe de lycéennes qui officiait du côté de Shinjuku et gagnait gros, son cadavre avait été découvert dans une ruelle peu fréquentée, il n'y avait aucun témoin, malheureusement pour la victime, l'enquête s'avérait difficile mais cette affaire avait ouvert les yeux des lycéennes sur l'atroce réalité que dissimulait la jolie expression de « relations d'assistance mutuelle », qui désignait la prostitution à laquelle elles se livraient, et toutes les camarades de la jeune fille assassinée juraient en chœur que plus jamais elles n'offriraient le réconfort de leurs charmes à des quadragénaires en échange de cadeaux et d'argent.

— Oui, Frank, comment ça va ? demandai-je selon ma formule habituelle, en posant le journal.

— Bien, bien, ok. Puis-je te demander d'être mon guide ? Je viens de lire ton annonce dans une brochure touristique en anglais.

— *Tôkyô Pink Guide* ?  
— Oui, comment le sais-tu ?  
— C'est le seul journal où j'ai mis une annonce !  
— Ah, en effet. Alors, trois soirs en commençant aujourd'hui, ça irait ?

— Tu es venu en individuel ou en groupe, Frank ?  
— Individuel. Pourquoi, il faut être en groupe ?  
— Pas du tout, mais ça te coûtera plus cher. Mon tarif est de dix mille yens pour trois heures de six heures à neuf heures du soir ; de neuf heures à minuit, ça passe à vingt mille yens, et après minuit je demande dix mille yens de l'heure. Je ne rajoute aucune taxe, en revanche si on va au restaurant ou qu'on boit quelque chose dans un bar, c'est toi qui payes ma part.

— Très bien, pas de problème, alors je loue tes services à partir de ce soir, de neuf heures à minuit. Puis-je réserver les deux prochaines soirées aussi ?

Trois soirs : ça voulait dire jusqu'au réveillon, ce qui me posait un léger problème. J'avais déjà promis à ma petite amie, Jun, de passer le réveillon de Noël avec elle et je n'avais pas pu tenir mon engagement. Je lui avais donc juré l'autre jour de lui réserver le réveillon du trente et un décembre à la place. Jun est une lycéenne fermement décidée à ne jamais se prostituer. Quand elle se met en colère, elle devient incontrôlable, seulement, moi, j'avais vraiment besoin de ce travail. Je faisais ce métier depuis environ deux ans, mais mes économies étaient encore loin du niveau escompté. Je décidai d'inventer un prétexte pour quitter mon client plus tôt le soir du réveillon, et lui annonçai que c'était d'accord pour trois soirées.

— Rendez-vous à neuf heures moins dix à ton hôtel.

Il m'attendait en buvant une bière au café-restaurant situé au bout du hall d'entrée. Je le reconnus tout de suite : il n'y avait qu'un étranger correspondant au signalement qu'il m'avait donné : blanc, gras, un profil ressemblant un peu à celui de Ed Harris, une cravate avec des cygnes imprimés dessus... Je l'observai un peu en me présentant et en lui serrant la main mais, de profil ou de face, je ne lui trouvais pas l'ombre d'une ressemblance avec Ed Harris.

— On sort tout de suite ?

— Comme tu veux. Mais les dépliants touristiques ne disent pas tout sur la vie nocturne à Tôkyô, et il serait peut-être préférable que je te donne les quelques explications qui s'imposent avant de sortir.

— Ah, ça sonne bien, ça !

— Quoi donc ?

— La vie nocturne à Tôkyô, *the night life in Tôkyô*, ces mots ont un écho plutôt excitant.

Je trouvais que Frank ressemblait plus à un courtier en Bourse qu'à un militaire ou un astronaute comme en joue Ed Harris dans ses films. Seulement je n'avais jamais vu de courtier en Bourse de près. C'est une manie chez moi, dès que je vois un type en vêtements ordinaires, avec un visage ordinaire, de m'imaginer qu'il est courtier en Bourse.

— Quel âge as-tu, Kenji ?

— Vingt ans.

— On dit toujours que les Japonais font jeunes, mais toi, tu fais exactement ton âge. Vingt ans, pas plus, pas moins.

Je possède deux costumes que j'ai achetés dans une boutique de soldes pour hommes en banlieue, et je les porte à tour de rôle pour travailler. En cette saison, j'ai besoin en plus d'un manteau et d'une écharpe. Mes cheveux ont une longueur normale, je ne les teins pas, je n'ai pas de piercing. En général, dans les établissements porno, on n'aime pas les excentriques.

— Et toi, Frank, quel âge as-tu ?

— Trente-cinq ans, répondit-il en souriant.

C'est à ce moment-là que je remarquai une curieuse particularité de son visage : il avait l'air tout ce qu'il y a de plus ordinaire, mais absolument sans âge. Il aurait pu me dire vingt-cinq ans, ou quarante, ou même cinquante, je l'aurais cru sur parole, tant ça variait selon l'angle de vue et la lumière. J'avais côtoyé près de deux cents Américains jusque-là, mais jamais je n'en avais vu un comme lui. Il avait une peau bizarre, avec un je ne sais quoi d'artificiel. Comme un grand brûlé à qui on aurait refait le visage. Pendant que je me livrais à ces réflexions, l'article sur le meurtre de la lycéenne me revint en mémoire.

— Tu es arrivé quand au Japon ? demandai-je en buvant mon café.

— Avant-hier, répondit Frank en sirotant sa bière.

Il commençait par porter le verre jusqu'à ses lèvres, puis contemplait la mousse un moment comme si c'était une tasse de thé brûlant. Ensuite il avalait une toute petite quantité de liquide, on aurait dit qu'il absorbait une purge. Il est peut-être horriblement radin, me dis-je. En général, les guides en édition anglaise qu'utilisent les Américains en voyage spécifient toujours : « Eviter absolument de manger au restaurant de votre hôtel. Il y a toujours dans le voisinage un fast-food où vous pourrez commander un hamburger. Si vous voulez boire quelque chose au restaurant ou au bar de l'hôtel, commandez juste une bière et prenez tout votre temps pour la boire. Le café est à un prix tellement exorbitant qu'il vaut mieux y renoncer. Les voyageurs qui veulent absolument faire l'expérience des prix ridicules des hôtels et restaurants de luxe de Tôkyô n'ont qu'à commander un jus d'orange frais pour voir. La simple orange pressée conservée dans de la glace qu'on vous servira coûte au minimum huit dollars, mais il n'est pas rare qu'on vous en réclame quinze. Ce que vous buvez ce sont des taxes du gouvernement japonais, pur jus... »

— Tu es en voyage d'affaires ?

— Exact.

— Ça s'est bien passé ?

— A la perfection. J'importe des radiateurs de Toyota d'un pays d'Asie du Sud-Est, et je suis venu signer des contrats de licences. J'ai tout bouclé en une journée, il a suffi de quelques échanges par fax. Parfait, comme boulot !

J'avais quelques doutes. On était le vingt-neuf décembre, et la plupart des sociétés japonaises fermaient leurs portes ce jour-là ; quant aux boîtes américaines, elles étaient déjà en congé depuis Noël. Et puis, ni cet hôtel, ni la tenue vestimentaire de Frank ne correspondaient à l'image d'un cadre de Toyota, venu s'occuper de vente de licences d'exportation et d'échanges de courrier par fax. D'après mon expérience personnelle, les *businessmen* américains séjournaient soit au Park Hyatt, au Century Hyatt, au Hilton ou au Keiyô Plaza, et ils étaient particulièrement attentifs à leur tenue quand ils avaient des rendez-vous importants. Le costume de Frank ne payait pas de



mine, même à côté de mon « costume trois-pièces pour jeune *businessman* au prix spécial de 29 800 yens dans nos rayons », sa couleur crème était totalement dépourvue d'élégance, et Frank était si serré dedans que l'entrejambe paraissait prêt à craquer.

— Tant mieux si ton boulot se passe bien, c'est le principal. Bon, alors, commençons par le commencement : qu'as-tu envie de faire ce soir, Frank ?

— Baiser, répondit Frank avec un petit rire gêné (c'était aussi le premier Américain que je voyais rire de cette façon).

Ce n'est pas une question de nationalité : américain ou pas, personne n'est parfait. Tout le monde a ses bons et ses mauvais côtés. Ça, c'est en faisant ce job que je l'ai appris. Le bon côté des Américains, en gros, c'est qu'ils sont francs et assez naïfs. En revanche, ils ne peuvent pas se figurer qu'on puisse avoir un sens des valeurs différent du leur – en ça, ils ressemblent pas mal aux Japonais – et ils ont la mauvaise habitude de vouloir imposer à tout le monde ce qu'ils trouvent bon pour eux.

Voilà pourquoi je suis souvent obligé de m'abstenir de fumer devant mes clients américains, ou alors je me retrouve à faire du jogging avec eux. Pour résumer avec simplicité, je dirais qu'ils ont un côté infantile, ce qui les rend souriants et immédiatement familiers. Je les trouve toujours mignons quand ils sont intimidés. Ce qui est charmant dans le sourire confus d'acteurs comme Robert de Niro, Kevin Costner, ou Brad Pitt, c'est justement ce côté typiquement américain. Mais le rire gêné de Frank n'avait rien de « mignon ». Il était plutôt effrayant. On aurait dit que sa peau à l'air curieusement artificiel se plissait en un réseau de rides complexes, et que la structure même de son visage se désintégrait.

— D'après le *Tôkyô Pink Guide*, on trouve vraiment tout ce qu'on veut dans cette ville.

— Frank, c'est le magazine *Tôkyô Pink Guide* que tu as lu, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai lu le livre aussi, mais tes coordonnées n'y figurent pas.

Le *Tôkyô Pink Guide* est un ouvrage célèbre écrit par un certain Steven Langhorn Cremens. Bars à hôtesses, bars à hôtes,

bars pour voyeurs, strip-tease, massages sexuels, services directs à l'hôtel, clubs sado-maso, établissements pour gays ou lesbiennes : cet ouvrage présente un panorama complet et plein d'humour de la vie nocturne de Tôkyô. Le seul défaut, c'est que les informations sont souvent dépassées. La durée de vie moyenne de ce genre d'établissement ne dépasse pas trois mois. Pour pallier cet inconvénient, il existe donc un magazine du même nom – celui dans lequel je passe mon annonce – qui paraît tous les six mois, mais là non plus les informations ne sont pas les plus récentes. De toute façon, si toutes les adresses étaient répertoriées dans des magazines, les assistants dans mon genre deviendraient inutiles ; en plus, dans ce pays, il est impensable que des magazines soient publiés exclusivement à l'intention des étrangers. A la base, le Japon se moque pas mal des étrangers, au moindre problème qu'ils causent, on les renvoie aussitôt chez eux. C'est grâce à cet état de choses que des métiers comme celui que j'exerce ont pu prendre un certain essor, et donner la possibilité à de nombreux jeunes Japonais de développer de belles carrières. Pourtant, maintenant le sida fait tellement parler de lui que de nombreux établissements de plaisir refusent tout bonnement l'entrée aux étrangers.

— J'ai envie de m'amuser le plus possible, et de voir un tas d'endroits différents, dit Frank, puis il eut à nouveau son petit rire gêné. Je détournai les yeux malgré moi.

— D'après ce livre, il y a vraiment un sacré choix. Un vrai supermarché du sexe, non ?

Frank sortit le *Tôkyô Pink Guide* d'un sac en bandoulière marron posé à côté de sa chaise et le jeta sur la table. Rien qu'à la couverture avec ses photos et ses dessins de mauvaise qualité, on se doutait que le contenu était obscène. Ce magazine était publié par un type d'une cinquantaine d'années du nom de Yokoyama, qui travaillait au départ au service d'informations d'une chaîne de télé. Il était très gentil avec moi, Yokoyama. Il ne gagnait pas beaucoup d'argent avec son magazine, pourtant il ne me faisait jamais payer mes petites annonces. Il disait toujours, c'était sa philosophie, que les Japonais devraient donner davantage d'informations aux étrangers, que ce qui était international en tant qu'information concernait le sport, la

musique et le sexe, et que de ces trois domaines le sexe était pour un être humain le moyen le plus rapide de se libérer de ses tensions, il ajoutait qu'il devait jongler avec sa trésorerie pour arriver à publier sa brochure, c'était pratiquement du bénévolat, ce qui voulait dire qu'en fait il le faisait uniquement par plaisir, parce qu'il était obsédé par le sexe.

— Le Japon, c'est vraiment un pays où on a trouvé tous les moyens possibles de faire face au désir sexuel. J'avais vraiment envie d'aller faire un tour à Kabukichô, tout à l'heure en t'attendant j'ai cherché sur le plan, c'est vraiment juste à côté d'ici, si on regarde cette carte des lieux réservés au sexe dans Tôkyô, Kabukichô ressemble à la nébuleuse d'Andromède tellement c'est plein de marques indiquant des établissements porno.

Sur la carte que contenait la brochure, les établissements de plaisir étaient indiqués par un signe en forme de sein, on en trouvait à Roppongi, Shibuya, Kinshichô, Yoshiwara, Shinjuku-Nitchôme, Koganechô à Yokohama, Horinouchi à Kawasaki, etc. mais à Kabukichô, il y avait en effet une telle concentration de signes qu'on aurait dit une grappe de raisin.

— Kenji, par quel genre d'endroit vaut-il mieux commencer ?

— Eh bien, tu veux visiter pas mal d'endroits différents, c'est ça ?

— Exactement.

— Si tu veux un moyen rapide et pratique de baiser, tu peux aussi faire venir une fille directement ici, ça fait partie des services proposés par l'hôtel. Je comprends que tu aies envie d'explorer le quartier au maximum, mais ça risque de te coûter pas mal d'argent.

Le café-restaurant où nous nous trouvions n'était pas très grand. Frank parlait fort, et les clients proches de notre table ainsi que le serveur avaient regardé plusieurs fois de notre côté pour nous reprocher notre manque de discrétion. Même quelqu'un qui comprend à peine l'anglais peut saisir intuitivement ce genre de conversation.

— Bah, l'argent, ce n'est pas un problème, dit Frank.

Malgré l'approche du nouvel an, Kabukichô n'avait rien perdu de son animation. Autrefois, les établissements de plaisir étaient plutôt fréquentés par des quinquagénaires, mais maintenant on y trouve beaucoup de jeunes. Il paraît qu'il y a de plus en plus d'hommes jeunes qui trouvent trop compliqué de se chercher une petite amie ou de faire de vraies rencontres amoureuses. A l'étranger, ce genre de type deviendrait pédé, mais au Japon heureusement, il y a les quartiers de plaisir.

A la vue des néons de Kabukichô, des rabatteurs en costume kitsch et des filles debout le long des rues qui lançaient des œillades sans ambiguïté, Frank me tapa sur l'épaule en disant : « Super ! » Lui dont l'allure peu reluisante se remarquait dans le café-restaurant de son hôtel, qui n'était pourtant pas de premier choix, se fondait tout naturellement dans la foule de ces ruelles. Il était plus petit que moi – je fais un mètre soixante-douze – et ne portait pas de manteau. Devant un *show-bar* ouvert récemment, où se produisaient des danseurs étrangers, tous les rabatteurs étaient des Blacks. Ils portaient tous le même coupe-vent rouge, et distribuaient des bouts de papier aux passants en leur lançant dans un japonais parfait : « Un strip-tease, ça vous tente ? A cette heure-ci, le spectacle coûte seulement sept mille yens. » Frank s'avança pour prendre une feuille mais les rabatteurs l'ignorèrent.

Il s'était avancé vers un des Blacks en souriant, la main tendue, mais le type avait distribué ses papiers à un groupe de Japonais qui passait. Je ne crois pas qu'il ait eu quoi que ce soit contre Frank. Il éprouvait peut-être un sentiment particulier à la vue de ce Blanc étranger, et peut-être aussi que le patron de l'établissement donnait pour consigne aux rabatteurs de s'adresser de préférence aux Japonais plutôt qu'à des *gaijin*<sup>1</sup> désargentés. Quoi qu'il en soit, l'attitude du rabatteur n'avait rien d'insultant, mais Frank avait changé de figure. J'étais tout près de lui, et je fus surpris de voir ça. Sa drôle de peau à l'air artificiel se mit à trembler, toute expression humaine s'effaça de son regard. Ça ne dura qu'un bref instant, mais je vis tout éclat disparaître de ses yeux, soudain opaques comme des billes de

---

<sup>1</sup> Etranger. Ce mot a parfois une connotation péjorative.

verre. Le rabatteur ne remarqua absolument pas la métamorphose de Frank, et lui tendit enfin un papier en s'adressant à lui en anglais. Comme les alentours étaient bruyants, je n'entendis pas bien ce qu'il disait, mais il me semblait que c'était quelque chose comme : « Les danseurs ne sont pas américains, ce sont des Australiens et les danseuses viennent d'Amérique du Sud. » L'expression de Frank était redevenue normale. Le tout n'avait duré que quelques secondes. Il prit le papier, complimenta le Black sur sa connaissance du japonais, lui demanda d'où il venait. « New York », répondit l'autre, et Frank prit un air de connivence pour lui dire en riant :

— En ce moment, mon vieux, c'est une série de victoires comme si les Knicks<sup>2</sup> étaient ressuscités !

— Je sais, fit l'autre en tendant un prospectus à un passant. Ici aussi on sait tout du NBA<sup>3</sup>. A la télé ils te montrent même où Michael Jordan a joué au golf pendant ses vacances, quel score il a fait.

— Hein ? Ah bon ? fit Frank en tapant sur l'épaule du Black.

Il est bien ce type, vraiment très bien, dit-il en s'éloignant, un bras autour de mes épaules.

Puis il s'arrêta devant une enseigne représentant un œil grand ouvert.

— Alors ça, je sais ce que c'est. C'est un peep-show, pas vrai ?

Je lui expliquai comment marchaient ces « cabines pour voyeurs ».

— Tu es installé dans une petite cabine d'où tu regardes une femme se déshabiller derrière un miroir sans tain, ensuite tu mets ta queue dans une ouverture circulaire aménagée dans la cabine, et la femme te masturbe. C'était une attraction très populaire jusqu'à tout récemment.

— Ça ne l'est plus ?

— Eh bien, tu vois, ça ne coûte pas cher, ce qui veut dire que pour gagner de l'argent il faut beaucoup de clients, sinon les femmes ne sont pas très bien payées, et si le cachet est minable,

---

<sup>2</sup> Equipe new-yorkaise de basket-ball.

<sup>3</sup> National Basket-ball Association.

celles qui sont jeunes et jolies quittent la boutique, et s'il n'y a pas de filles mignonnes, les clients se font plus rares, c'est un cercle vicieux, tu vois.

— Voyons, combien ça coûte ? Trois mille yens, ça fait à peu près vingt-cinq dollars, dis donc, Kenji, pour un peep-show et une branlette, c'est donné !

— Trois mille yens, c'est le prix de l'entrée, tu dois encore donner vingt ou trente dollars de pourboire à la fille pour qu'elle te masturbe.

— Même, ce n'est pas très cher, si c'est la fille que tu regardes se déshabiller qui s'occupe de toi.

— Justement, la plupart du temps, on ne sait pas qui se trouve de l'autre côté du mur, tu mets ta queue dans une ouverture, et tu ne vois pas qui se trouve de l'autre côté, ça peut être une vieille, ou un pédé, en tout cas ce sont les bruits qui courent, et finalement ça a perdu toute popularité à cause de ça.

— Bon, alors, ça ne vaut pas la peine d'essayer ?

— Ce qui est attrayant, c'est le prix, et puis, comme tu n'as pas besoin d'interprète, je peux t'attendre dans un café, ça t'évitera de payer une deuxième entrée.

Pendant qu'on parlait, des racoleurs s'étaient rassemblés autour de nous. La plupart étaient des rabatteurs de *lingerie pub* qui ne me connaissaient pas. Les types qui font ce métier depuis longtemps me connaissent tous de vue. Mais ils ne représentent jamais qu'un cinquième des deux cents rabatteurs qu'on trouve dans cette seule rue. En général, ceux qui font ce boulot sont des types réduits à la dernière extrémité. Soit, pour une raison quelconque, ils ne peuvent plus exercer d'autre métier, soit ils ont un besoin pressant d'argent. Voilà pourquoi ils changent souvent, et on ne peut faire confiance qu'aux plus anciens en ce qui concerne la qualité des établissements.

— Kenji, que disent ces types ?

Je lui traduisis en gros. « Vous ne payerez pas un centime de plus que le prix indiqué, le tarif normal est de neuf mille yens, mais là, c'est la fin de l'année, on descend jusqu'à cinq mille, l'établissement est nouveau, ça vaut le détour, vous verrez, je ne mens pas, les filles sont jeunes, allez quoi, venez faire un tour, les étrangers sont les bienvenus chez nous, je vous

montre le premier sous-sol, vous pourrez juger de l'ambiance, de la qualité des filles, si je vous ai menti, vous n'êtes pas obligé de rester, c'est une promotion qui ne durera pas, vous savez, dès le jour de l'an on reviendra au prix habituel, allez, venez donc faire un tour, il y a un karaoké avec des chansons en anglais aussi. »

— On m'avait prévenu que les Japonais étaient aimables, mais là, vraiment, je n'en reviens pas ! dit Frank, en se retournant plusieurs fois pour regarder le groupe de jeunes gens encore debout devant l'entrée de la boutique, une fois que nous nous fûmes éloignés un peu pour échapper à leur insistance. Les racoleurs portaient des costumes bon marché comme le mien, car on était à Kabukichô, pas dans des quartiers chics comme Roppongi, et il n'y avait guère de passants luxueusement vêtus. Par conséquent, la seule différence entre les rabatteurs et les clients était que les uns se tenaient debout devant les devantures, tandis que les autres déambulaient dans les rues. Les rabatteurs avaient, de loin, un je ne sais quoi de triste. Il y avait chez la plupart de ceux que je connaissais et qui faisaient ce boulot depuis longtemps un manque de conviction évident dans le boniment, comme si les mots ne sortaient pas de leur bouche mais les traversaient seulement. On les croirait transparents, me disais-je, sans comprendre pourquoi.

— En Amérique aussi, il y a des types qui font de la retape devant les sex-shops, mais ils ne sont pas polis comme ceux-là, tu peux me croire ! On aurait dit des boy-scouts apprenant à des louveteaux à faire des nœuds sur une corde. Dis donc, ils tiennent le coup, à faire des boniments pareils toute la nuit ?

— Chaque fois qu'ils font entrer un client, ils touchent une commission.

— Oui, bien sûr. On peut avoir confiance dans ce qu'ils disent ?

— Quand les prix sont trop alléchants il vaut mieux être prudent.

Frank montrait un certain intérêt pour le *lingerie pub*.

— Ça me dirait bien de voir des Japonaises en sous-vêtements...

— Tu ne peux pas baiser dans ce genre d'endroit.

— Je sais, mais je voudrais que l'excitation me gagne progressivement, et des filles en petite tenue, ça me paraît idéal pour commencer.

— A cette heure-ci, ça coûte entre sept mille et neuf mille yens de l'heure par personne, et tu devras payer mon entrée aussi, parce que dans ce genre d'endroit aucune fille ne parle anglais. Dans certains pubs on peut toucher les filles, dans d'autres non, il y en a aussi avec des strip-teases, ou des filles qui dansent sur les tables, et en général ils sont tous au même prix.

Frank me dit qu'il préférerait un *lingerie pub* le plus banal possible, où on se contentait de s'asseoir à côté des filles pour discuter avec elles. Si le prix était le même partout, me dit-il, les filles devaient être plus jolies dans les pubs sans options particulières.

Je trouvais un rabatteur de ma connaissance, lui demandai de nous emmener au pub pour lequel il travaillait. Il s'appelait Satoshi, avait vingt ans comme moi. Il était de Yamanashi ou Nagano, je ne sais plus, et était monté à Tôkyô à dix-huit ans dans l'intention de faire une école d'entrée à l'université, et ça l'avait rendu complètement névrosé. Je ne connaissais pas Satoshi à l'époque, mais il m'avait montré, un jour où il m'avait invité à passer chez lui à l'aube après le travail, un vestige de cette période de sa vie : des cubes en bois. Il m'avait raconté qu'il passait alors ses journées dans les trains de la ligne Yamanote à empiler des cubes par terre comme un enfant. Je lui demandai pourquoi il faisait ça, il me répondit qu'il n'en avait aucune idée. « Je n'en sais rien, je suis allé un jour à Kiddy Land, j'ai acheté ces cubes, j'avais envie de jouer avec des cubes, et puis je me suis dit que le train, c'était l'endroit idéal pour ça, c'est amusant de construire un château avec des cubes dans un train, ça bouge beaucoup, ça oblige à se concentrer, moi ça m'empêchait d'avoir des idées bizarres, à cette époque-là, je pensais tout le temps à crever les yeux d'une petite fille avec une épingle, un cure-dents, une seringue, ou n'importe quoi de pointu, j'avais tellement peur de finir par mettre mon fantasme à exécution, empiler des cubes par terre dans les trains était la



seule chose qui me délivrait de cette obsession, c'est difficile de faire quelque chose avec des cubes dans un train avec des secousses tout le temps, sur la ligne Yamanote il y a plusieurs grands tournants, celui entre Shinjuku et Yoyogi est particulièrement terrible, et j'entourais toujours ma pile de cubes de mes bras, je la protégeais comme un nouveau-né, les chefs de gare et les conducteurs de train m'avaient prévenu à plusieurs reprises, j'ai été interpellé je ne sais combien de fois par la police dans les gares, mais je ne faisais jamais ça aux heures de pointe, ça a duré à peu près six mois, et puis quand je suis arrivé à Kabukichô, ça m'a passé, ce n'est pas que je me plaise vraiment ici, il n'y a sans doute personne qui aime vraiment ce quartier, mais au moins je suis tranquille, quel intérêt de travailler dans un quartier agréable et d'arriver à se payer l'université si c'est pour penser sans arrêt à crever les yeux des petites filles, hein ? »

— Il y a une fille qui parle un peu anglais, si elle est libre, je la placerai à votre table sans frais supplémentaires.

Satoshi nous guida jusqu'à une porte verte au premier sous-sol. J'étais déjà venu plusieurs fois mais j'avais oublié le nom de l'établissement. Ces endroits portent tous le même genre de nom, et puis à Kabukichô, pas un seul client ne choisit l'endroit où il se rend en fonction du nom, si bien qu'aucun patron ne s'amuse à chercher des noms très élaborés.

Les intérieurs de tous les *lingerie pubs* sont identiques. Non pas qu'ils aient rigoureusement le même design, mais ils utilisent tous uniquement des matériaux bon marché, qui leur donnent un aspect interchangeable.

Frank regarda les filles en sous-vêtements alignées les unes à côté des autres sur un canapé, et prit son air confus habituel.

La fille qui parlait un peu anglais s'appelait Reika. Elle avait les cheveux relevés et portait un ensemble en dentelle pourpre assez luxueux. A part un nez plat et une peau à l'apparence un peu rêche, elle n'avait pas de défaut trop évident. Une autre fille, nommée Rie, l'accompagna à notre table. Elle était grande, avec un visage ordinaire, musclée comme une championne de volley-ball, aimait les sous-vêtements blancs et riait beaucoup. Mais, dans le monde du sexe, ce n'est pas parce

qu'on rit beaucoup qu'on a forcément un caractère enjoué. Une fois que nous fûmes installés à une table avec les filles, un service à whisky posé devant nous, Satoshi me remercia et remonta dans la rue. A part nous, il y avait deux types assis à la même table dans le bar, et c'était tout. Je ne sais pas combien Satoshi touchait de commission pour nous avoir amenés ici. Nous nous connaissions bien tous les deux, mais ne parlions jamais de ça. Ne pas poser de question sur ce que gagnent les autres, c'est la règle numéro un pour survivre dans la jungle de Kabukichô.

Frank, les joues un peu rouges, regardait Reika et Rie à tour de rôle avec le même sourire gêné qu'il avait eu en entrant. Ce n'était pas seulement la chaleur qui lui rosissait les joues. Même les habitués, et à plus forte raison les clients qui viennent pour la première fois, ne peuvent rester décontractés face à une fille en sous-vêtements. Rien à voir avec une fille en bikini sur la plage en été. On peut voir les seins gonflés sous le soutien-gorge, le sillon au milieu, et si on n'a pas bu, il est difficile de regarder en face sans rougir la marque de l'élastique de la culotte sur le ventre, ou la légère ombre noire des poils pubiens par transparence sous le slip blanc. Il y a un je ne sais quoi de cruel dans ce spectacle. Je détournai les yeux du visage gêné de Frank, pour observer les images de synthèse de poissons tropicaux qui virevoltaient sur un écran d'ordinateur : deux poissons-anges aux couleurs vives qui ressemblaient à des vrais à s'y méprendre. Ils faisaient des mouvements très réalistes pour attraper leur pitance. Je n'y connais rien en poissons tropicaux, mais l'apparence de ceux-ci me paraissait tout de même un peu trop lisse. Ces poissons manquaient de densité. Comme le sourire gêné de Frank.

— Des whiskies à l'eau, ça vous va ? demanda Reika. Frank et moi hochâmes la tête, et elle versa dans nos verres du whisky d'une marque indéterminée, puis actionna la pompe d'une bouteille en verre pour diluer le liquide ambré dans l'eau.

— Ce monsieur est américain ? demanda Rie en faisant pivoter son corps vers Frank. Dans ce bar, il était interdit de toucher les filles, mais si on respectait cette règle à la lettre, il

arrivait que les filles viennent d'elles-mêmes se coller contre vous.

Avait-il compris le mot *america-jin*, « américain » ? Toujours est-il que Frank proféra un « yes » à voix basse.

Me doutant qu'il allait déguster son whisky à petites gorgées, je lui expliquai que dans ce genre d'endroit, le prix était fixé à l'heure et qu'il pouvait donc boire autant qu'il voulait. Mais Frank continua à siroter son verre avec lenteur. Je ne sais pas s'il buvait vraiment ou portait simplement son verre à ses lèvres mais sa façon de faire était énervante à regarder. Reika était assise à côté de Frank, Rie entre lui et moi. Reika posa une main sur la cuisse de Frank et lui sourit :

— Comment vous appelez-vous ? demanda Frank.

— Reika.

— C'est un joli nom.

— Vraiment ?

— Oui, je trouve.

— Merci.

Reika avait dû faire deux années d'anglais au collège, sans plus. Je n'en avais guère appris plus qu'elle, mais moi, au moins, j'avais l'habitude de parler.

— Il y a souvent des Américains ici ?

— De temps en temps.

— Tu parles bien anglais.

— Oh non ! Je voudrais parler mieux que ça, mais c'est difficile. Je veux mettre de l'argent de côté pour aller aux États-Unis.

— Ah bon ? Tu veux aller dans une école américaine ?

— Non, je ne suis pas assez intelligente pour ça ! Je veux juste aller à Niketown.

— Niketown ?

— Tu aimes Nike ?

— Nike ? La marque de sport ?

— Oui, ça te plaît ?

— Bah, je ne sais pas, j'ai une paire de tennis, mais je crois que ce sont des Converse. Pourquoi aimes-tu Nike à ce point ?

— Je ne sais pas, ça me plaît, c'est tout, dis, tu es déjà allé à Niketown ?

— Jamais entendu parler, tu connais, toi, Kenji ?

Je répondis que j'étais vaguement au courant. Reika nous expliqua, en rajustant l'agrafe de son soutien-gorge, que c'était un immeuble entier de boutiques Nike.

— Il y a un immense écran vidéo sur lequel ils passent des publicités pour Nike à heures fixes, une de mes amies y est allée, elle a acheté cinq paires de baskets, moi aussi mon rêve c'est de m'acheter plein de trucs là-bas.

— Ton *rêve* ? Tu *rêves* d'aller dans une boutique Nike ? dit Frank, puis il murmura à nouveau plusieurs fois le mot « *rêve* » d'un air incrédule.

— Ben oui, c'est mon rêve, répondit Reika avant de lui demander où il habitait.

— New York.

— Ah, alors c'est curieux que tu ne connaisses pas Niketown, fit-elle en faisant une drôle de tête, ça se trouve à New York pourtant.

Frank changea de couleur. Reika avait naturellement dit ça sans intention particulière, et il n'y avait pas de quoi changer de couleur. Pourtant des tressaillements visibles parcoururent aussitôt la peau vaguement artificielle de Frank, ses capillaires se gonflèrent, il devint livide, puis écarlate. Sentant que la situation devenait menaçante, je m'empressai de dire à Reika, d'abord en japonais, puis en anglais, qu'il n'y avait que les Japonais pour faire autant de bruit à propos de Niketown, les Américains n'en avaient même pas entendu parler, à Niketown la moitié des clients devaient être japonais, et en plus, New York c'était grand, il n'y avait pas que Manhattan. Reika hocha la tête, Frank retrouva peu à peu un teint normal. Je me doutais qu'il avait menti et n'habitait pas New York, mais je décidai d'éviter le sujet désormais. Je n'avais pas compris pourquoi, mais je m'étais nettement rendu compte que Frank était très en colère. Et si mon client se fâchait, ça ne me vaudrait rien de bon. Je n'avais pas de licence de guide, je devais toucher mon cachet le dernier jour et, s'il quittait l'hôtel avant sans me prévenir, je me retrouverais le bec dans l'eau.

— Un karaoké, ça te dit ? demanda Reika à Frank, désignant un des autres clients, qui chantait à tue-tête d'un air

réjoui, un micro à la main. C'était un *salaryman* d'une cinquantaine d'années qui poussait la chansonnette, tandis que son compagnon beaucoup plus jeune, sans doute un subordonné, fredonnait le même air en applaudissant mollement, les traits empourprés par l'ivresse. Tout en chantant, le quinquagénaire serrait la main d'une hôtesse en sous-vêtements roses, qui avait tout d'une vestale de temple grec. Il devait s'agir d'un provincial, profitant d'un voyage d'affaires à Tôkyô pour s'encanailler. Ce type de clientèle n'était pas rare à Kabukichô, sans doute parce que le quartier n'affichait aucun snobisme. Je reconnaissais les provinciaux au fait que la boisson les rendait toujours cramoisis. Ils avaient aussi, selon leur région d'origine, une certaine physionomie, une certaine façon de s'habiller. Ils se faisaient souvent arnaquer dans des établissements louches. Servir de guide à des groupes de provinciaux en goguette devait aussi être un bon business, mais ça ne me disait rien d'apprendre à parler en dialecte.

— Non, pas de karaoké, dit Frank. J'ai plutôt envie d'étudier le japonais avec ces filles en sous-vêtements, ajouta-t-il en sortant son *Tôkyô Pink Guide* de son sac.

Sous le titre, sur la couverture figurait une phrase en anglais destinée à attirer l'attention, quelque chose comme « cet ouvrage libérera tout ce qui est refoulé en vous », qui signifiait en clair que quiconque lisait ce livre devenait un obsédé sexuel. En dessous figuraient des mots accrocheurs : « Que faire ? Où ? Combien ça coûte ? Les informations les plus complètes sur les lieux du vice à Tôkyô. » J'avais le guide à la maison pour des raisons professionnelles, et chaque fois que j'avais le temps j'en lisais un peu pour travailler mon anglais. C'était assez amusant. Par exemple au chapitre neuf, on parlait des gays de Tôkyô. Il y avait d'abord une petite introduction historique, expliquant que la pédérastie au Japon était issue à la fois du machisme de l'ancienne société guerrière et d'un système bouddhique interdisant les femmes dans les monastères, après quoi on affirmait que même actuellement, malgré la peur généralisée des étrangers qui régnait dans les milieux du sexe à Tôkyô, les homosexuels venus de pays développés étaient toujours les

bienvenus à Shinjuku-Nitchôme. Suivait une liste d'adresses précises.

Frank ouvrit la couverture rose du guide des lieux coquins de Tôkyô, à la fin duquel figurait un petit glossaire japonais-anglais assez succinct. Il déclara en regardant Reika et Rie à tour de rôle :

— Entamons notre leçon de japonais.

Il commença par la lettre A :

— *Ahô*, lut-il à voix haute.

Puis il se tourna vers nous pour expliquer que cela signifiait « imbécile ».

— Qu'est-ce qu'il a dit ? me demanda Rie.

— Il a dit « *ahô* » en japonais.

— Oh ! ce qu'il est mignon, s'exclama-t-elle en se tapotant les cuisses pour exprimer sa joie. Frank poursuivit d'une voix étrangement assurée sa liste de mots et d'expressions commençant par « A » en japonais :

— Amant, je t'aime, je veux te voir, moule, trou, je veux le faire dans ton trou, sexe anal, cul, cul, cul.

Un étranger qui s'efforce de parler japonais, c'est toujours attendrissant. Si quelqu'un s'efforce devant vous de s'exprimer dans un japonais si maladroit soit-il, vous avez envie de le comprendre. Naturellement, c'est valable pour toutes les langues, pas seulement le japonais. Je parle un anglais de première année de lycée, mais si je ne cherche pas à m'exprimer comme un stupide DJ américain, et prononce lentement et clairement chaque mot, mes clients me manifestent de la sympathie. Quand Frank se mit à répéter le mot « cul » comme une litanie, Reika et Rie se renversèrent de rire, et les hôtesse de la table voisine se tournèrent également vers nous d'un air curieux de savoir ce qui nous amusait tant. Sans la moindre honte ni la moindre parcelle d'obscénité, il déclamait « cul, ton cul » avec son accent maladroit, mais avec un air sérieux et appliqué, comme un acteur sur scène.

— J'adore ça, non, ça je refuse, j'accepte tout, bite, mari, j'ai joui, pouffiasse, vibromasseur, je suis puceau.

Frank observait quels mots faisaient le plus réagir Reika et Rie, et quand les mots avaient du succès, il les répétait plusieurs

fois de suite. Les autres hôtes qui attendaient l'arrivée des clients sur le canapé près de l'entrée s'étaient levées, visiblement désireuses d'assister au spectacle. Reika et Rie, mortes de rire, étaient prêtes à tomber de leurs chaises, et les deux chanteurs de karaoké avaient lâché leur micro pour rire avec nous. Même les serveurs aux mines patibulaires de videurs nous observaient d'un air guilleret.

Moi aussi, je riais aux larmes, pour la première fois depuis longtemps.

— Passons à la lettre S : *Sawaranai*, *Sawaritai*, *Seibyô*... Pas touche, je veux toucher, maladie vénérienne, rapports sexuels, désir sexuel, masturbation, pipe, éjaculation, branler, branle-moi, vicieux, vieux vicieux, tu aimes ça ? Oui, j'aime ça, vieux vicieux, tu aimes ? J'aime les vieux vicieux, j'aime les vieux vicieux.

Frank jouait son rôle très sérieusement tandis que toute la salle continuait à se tordre de rire. Plus nous riions, plus son visage devenait grave, plus sa voix enflait. Reika et Rie avaient de la sueur sur les ailes du nez, les tempes, et entre les seins, elles pleuraient, s'étouffaient de rire, en avaient des quintes de toux. Les deux provinciaux avaient complètement arrêté de chanter, la musique de fond du karaoké continuait à résonner, mais les rires des spectateurs la couvrait presque. Frank semblait respecter la règle impérative qui interdit à un comique de rire face à son public. Une heure entière s'écoula de la sorte.

Quatre autres clients étaient arrivés entre-temps, et les deux provinciaux s'étaient remis à chanter. Un client demanda à voir Rie, et elle changea de table, après avoir serré la main à Frank en affirmant qu'elle n'avait pas ri autant depuis longtemps. Reika se leva à son tour pour aller aux toilettes éponger sa sueur, en disant à Frank : tu es un grand acteur, on a vraiment bien rigolé. J'étais en sueur moi aussi, ma chemise me collait à la peau, j'avais mal au cœur tellement j'avais chaud. C'était normal, après m'être autant tordu de rire dans un endroit où le chauffage était prévu pour des filles en sous-vêtements. Je demandai la note à un des serveurs qui me connaissait. « Il est sympa ce *gaijin* », me dit-il d'un air cordial. Il n'y a pas que des gens sinistres à Kabukichô, loin de là, mais

chacun se coltine son passé et sa réalité. Sans doute qu'aucun de ceux qui se trouvaient dans cet établissement ne riait ainsi tous les jours. Ça les a donc vraiment tous amusés, me dis-je en attendant la note, quand Frank m'appela en sortant son portefeuille :

— Kenji ! Qu'est-ce que les Japonais peuvent bien trouver à Niketown ?

Il n'avait pas transpiré une goutte. Tout en me demandant quel besoin il avait de revenir maintenant sur le sujet, je répondis que les Japonais aimaient n'importe quoi du moment que c'était populaire en Amérique.

— Je ne connaissais pas Niketown, je ne savais même pas qu'il existait un endroit pareil à New York.

— C'est normal, il n'y a qu'au Japon qu'on en parle autant.

Le serveur apporta la note, Frank tira deux billets de dix mille yens de son portefeuille, et je remarquai sur l'un d'eux une tache noire de la taille d'une pièce de cinq cents yens, qui me mit mal à l'aise : on aurait dit une trace de sang séché.

— Frank, ça fait longtemps que je n'avais pas autant ri !

— Ah ? Les filles aussi avaient l'air de bien s'amuser.

— Tu fais souvent ce genre de chose ?

— Quoi donc ?

— Faire rire les gens, raconter des blagues...

— Mais je n'essayais pas de raconter des blagues, je voulais vraiment prendre une leçon de japonais. C'est arrivé comme ça sans que j'aie le temps de m'en rendre compte. Même maintenant, je ne comprends pas très bien ce qui s'est passé.

Nous quittâmes le *lingerie pub*, prîmes la rue derrière le théâtre Koma. Il était à peine dix heures et demie, et Frank ne m'avait pas encore annoncé ce qu'il voulait faire ensuite. Je venais de rire comme un fou, et il faisait si chaud dans le pub que je me disais qu'il valait mieux nous rafraîchir un peu le corps et l'esprit en marchant avant de décider de la suite du programme. Depuis que nous étions sortis de l'établissement, un détail me tracassait : la tache de sang sur le billet de dix mille yens de Frank. Je ne sais pas pourquoi, ça me tracassait vraiment.



Derrière le théâtre Koma, dans la ruelle qui mène de l'avenue de la mairie de l'arrondissement à la gare de Shinjuku, il y a un coin étrange où s'alignent des bars, des cafés et des salles de mah-jong, on se croirait perdu dans un décor de film des années cinquante.

— Tout de même, c'était fabuleux, ta performance, tu as été acteur ou quoi ?

— Non, mais quand j'étais môme, chaque fois qu'il y avait une fête à la maison, j'imitais des publicités avec mes deux sœurs, pour s'amuser.

Frank et moi étions arrivés dans ce pâté de maisons à l'atmosphère étrange, où tout avait l'air rétro : jusqu'aux enseignes des petits bars et des établissements avec de la vigne enroulée aux portes, d'où filtraient des échos de musique classique. Sans doute sensible au charme de cette atmosphère surannée, Frank ralentit l'allure pour regarder l'étroite ruelle.

Il s'arrêta devant le néon d'un bar intitulé « Auger », et contempla la ruelle paisible, inchangée depuis les années cinquante.

— Il n'y a pas de rabatteurs ici.

Il avait raison, les voix racoleuses s'étaient tues. Les clients qui se rendaient dans ces parages savaient exactement où ils voulaient aller. Les amateurs de femmes faciles et pas chères, les employés en quête d'un bar où se soûler, le bras autour des épaules d'un collègue, ne venaient pas dans ce quartier-ci. Devant certaines portes on voyait même des pots de fleurs. Les néons jaunes du théâtre Koma éclairaient des fleurs blanches épanouies dans des pots de céramique, tremblant dans le vent de décembre où se mêlaient les odeurs d'ordure, de sueur et d'alcool de Kabukichô.

— Cette rue a été laissée telle quelle, comme autrefois.

— Ah oui, on en trouve partout, des quartiers comme ça, dit Frank en se remettant à marcher. A Times Square à New York, c'est pareil, autrefois ce n'était pas plein de sex-shops comme maintenant, il y avait beaucoup de bons petits bars.

Je perçus un accent de regret dans sa voix, et me dis qu'après tout il devait bel et bien être new-yorkais. A la

réflexion, c'était normal que les New-Yorkais ne connaissent pas Niketown.

— A propos, devant la gare de Shinjuku, il y a écrit « Times Square » sur un grand immeuble, c'est une blague ou quoi ?

— C'est le nom d'un grand magasin.

— A New York, cette place doit son nom à l'ancien siège du *New York Times*, mais ici, ce n'est pas le cas.

— Tu sais, les Japonais trouvent que les noms étrangers, ça fait chic, ça s'arrête là.

— Je trouve ça honteux, il n'y a pas d'intellectuels ou de journalistes capables de dénoncer ce phénomène ? L'occupation américaine est terminée depuis longtemps, quel besoin avez-vous de continuer à singer l'Amérique comme ça ?

Je demandai alors à Frank où il voulait se rendre ensuite.

— Je veux voir une femme nue, sans sous-vêtements, répondit-il, allons au peep-show.

Il fallait rebrousser légèrement chemin. Dans l'avenue de la mairie de l'arrondissement et aux alentours, il n'y avait que des clubs chinois, des cabarets, des restaurants et des *love-hotels*. En retournant vers la gare, après avoir passé un quartier bourré de *love-hotels*, nous passâmes à côté d'un magasin de location de voitures, qui paraissait totalement déplacé dans ce quartier. Qui pouvait bien venir louer des voitures par ici ? Il n'y avait même pas la place de se garer dans ces rues étroites bordées de hauts immeubles. L'enseigne annonçant : « Location de véhicules Toyota », le drapeau de plastique agité par le vent de décembre, et la dizaine de voitures étroitement serrées sur un espace minuscule cachaient presque le bureau en préfabriqué de la société de location.

A la vue des *wagons* et des *sedans* poussiéreuses, je me dis qu'il valait mieux marcher que de louer des voitures pareilles. Frank avait remonté le col de sa veste et enfoncé ses deux mains dans les poches de son pantalon. La chaleur accumulée au *lingerie pub* s'était évaporée, et comme il n'avait ni manteau ni écharpe, le bout de son nez était déjà tout rouge, il paraissait frigorifié. Je frissonnai soudain en voyant Frank passer à côté du bureau de location de Toyota : son visage, sa silhouette dégageaient une étrange impression de solitude. Les Américains

ont toujours un air solitaire, dans l'ensemble. La seule raison que je vois à cela est qu'ils descendent tous d'immigrants. Mais Frank était particulier : ses vêtements avaient l'air très bon marché, sa silhouette avait quelque chose de disgracieux. Même avec mes un mètre soixante-douze, je le dépassais légèrement ; ses cheveux étaient clairsemés, il était atteint d'un léger embonpoint, et faisait vieux avant l'âge. Et puis, je sentais confusément autre chose : une atmosphère de supercherie flottait autour de lui. Soudain, je notai un élément supplémentaire qui me donna la chair de poule tandis que je marchais derrière lui : nous venions d'arriver devant le dépôt d'ordures où le corps de la lycéenne avait été retrouvé. Il restait un policier en faction devant, et un panneau signalait « interdiction d'entrer ». En un éclair, la conjonction se fit en moi entre le détail qui me tracassait depuis un moment et mon frisson involontaire en passant devant le bureau de location de voitures : j'avais lu ce matin dans le journal que le contenu du portefeuille de la jeune fille assassinée avait disparu, or Frank avait payé la note au *lingerie pub* avec un billet taché de sang. Je me souvenais aussi qu'il m'avait affirmé être un importateur de pièces détachées de Toyota, pourtant il n'avait pas accordé la moindre attention aux voitures de location en passant devant.

J'essayai de me convaincre que tout cela n'était que de simples coïncidences, mais je ne pus faire taire mes doutes vis-à-vis de Frank. Calme-toi, m'intimai-je plusieurs fois. Ce n'est pas parce que ce type avait un billet avec une tache qui ressemblait à du sang et qu'il a menti sur sa profession que c'est un assassin, c'est toi qui ne tournes pas rond si tu penses ça. Et ce n'est pas parce qu'il vend des pièces détachées de Toyota qu'il est obligé de s'intéresser aux voitures déjà montées. J'eus soudain envie de parler à quelqu'un. Ça me soulagerait que quelqu'un me dise, même au téléphone : « Allez, Kenji, arrête un peu de te prendre la tête ! » Et la seule personne à qui je pouvais penser, c'était Jun.

— Il est déjà presque onze heures, dis-je à Frank en désignant ma montre. Notre contrat est de trois heures, ce qui veut dire jusqu'à minuit.

— Ah, c'est vrai, j'avais complètement oublié, je m'amuse tellement, et j'ai encore envie de voir plein d'autres endroits. Si c'est ok pour toi, j'aimerais bien prolonger notre contrat de deux heures.

Je répondis que j'avais rendez-vous avec ma petite amie, et Frank fronça les sourcils. Il avait la même expression effrayante que lorsque Reika avait suggéré qu'il n'habitait pas vraiment à New York.

— Mais le boulot, ça passe avant tout, attends, je vais lui téléphoner, soufflai-je avant de m'engouffrer dans une cabine à côté du théâtre Koma. Je ne voulais pas utiliser mon portable. J'étais presque certain que Frank ne comprenait pas le japonais, mais je n'avais pas envie de me sentir écouté. Je me sentais plus en sécurité dans une cabine entourée de vitres. En général, à cette heure-ci, Jun était chez moi. Elle n'attendait pas spécialement mon retour, mais comme elle ne disposait d'aucun espace privé chez elle, elle venait lire des livres et écouter de la musique dans mon studio. Ses parents avaient divorcé quand elle était petite, elle vivait avec son frère cadet et sa mère. Quand elle rentrait chez elle à minuit sous le prétexte qu'elle avait travaillé tard chez une amie, sa mère ne disait rien.

— Oui... Ah, c'est toi Kenji ?

Je fus soulagé d'entendre sa voix, une voix grave pour une fille de seize ans.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écoute la radio.

Sa mère était gérante d'une compagnie d'assurances. Jun me disait souvent qu'elle adorait sa mère, et lui était reconnaissante de l'avoir élevée seule. Mais leur appartement à Takaido n'était pas très grand, et elle n'avait pas de chambre à elle pour protéger son intimité. Sa mère mettait déjà les bouchées doubles et travaillait tard le soir, Jun ne pouvait décemment lui demander de louer un appartement plus grand. Jun et moi, on s'était rencontrés à Kabukichô. Sans aller jusqu'à vendre ses charmes, elle pratiquait un peu les « relations d'assistance mutuelle », c'est-à-dire qu'elle accompagnait des quadragénaires au karaoké ou au restaurant et recevait en

échange entre cinq et vingt mille yens. On ne parlait pas trop de ça, elle et moi.

— Je n'ai pas encore fini de travailler, dis-je.

— Avec le froid qu'il fait, tu ne dois pas rigoler, dis donc !  
Je t'ai préparé une soupe au riz.

— Merci. Au fait, j'ai un client un peu bizarre ce soir.

— Comment ça, bizarre ?

— Il raconte des bobards.

— Il ne veut pas te payer ?

— Ce n'est pas ça, je crois qu'il est dangereux.

Je lui expliquai brièvement l'histoire des billets tachés et des Toyota.

— Hein ? Et tu le prends pour un criminel à cause de ça ?

— Oui, il est bizarre, tu sais.

— Je ne peux pas dire, je ne l'ai pas vu, mais...

— Mais quoi ?

— Je crois que je comprends.

— Quoi donc ?

— Eh bien, cette fille a été tuée d'une façon bizarre, ça ne fait pas très japonais, tu vois. Qu'est-ce qu'il fait en ce moment, ton client ?

Je n'avais pas quitté Frank des yeux depuis tout à l'heure. Il était resté un moment tourné dans ma direction puis s'était mis à rôder du côté du *game-center* voisin, comme s'il s'ennuyait.

— Il est devant le *print-club*, mais il ne sait pas comment s'y prendre, il regarde des gens se prendre en photo.

— Plutôt rassurant, non ? Je ne vois pas un assassin avoir envie de se faire tirer le portrait.

Ses paroles me paraissaient pleines de bon sens.

— Dis, Kenji, fais des photos avec lui, je voudrais voir la tête qu'il a.

— D'accord, fis-je avant de raccrocher.

— Kenji, qu'est-ce que c'est, ce truc ? Ces filles avaient l'air de bien s'amuser, elles se sont prises en photo ? C'est un photomaton ou quoi ?

Je tentai de lui expliquer, mais le *salaryman* à l'air éméché qui faisait la queue derrière nous commençait à s'impatienter. Il était accompagné par une fille affreusement laide. D'habitude,

j'aurais répondu aussitôt par une réplique cinglante, mais la présence de Frank à mes côtés me retint, et puis il faisait froid. Je me contentai de dire : « Oui, bon, ça va, attendez une minute, j'ai presque fini. » J'arrêtai mes explications et entrepris de prendre une photo pour montrer à Frank à quoi servait l'appareil. Il n'avait pas de petite monnaie, c'est donc moi qui payai. Je le fis mettre debout devant l'appareil, sélectionnai un fond qui me paraissait typiquement japonais, un rideau d'entrée de *yakitori*<sup>4</sup>.

— Mets-toi avec moi sur la photo, dit Frank, les filles tout à l'heure, elles ont fait une photo de groupe, nous aussi ça nous fera un souvenir.

Pour figurer ensemble sur les petites photos autocollantes, il faut se plaquer le visage l'un contre l'autre. Je ne détestais pas Frank, mais l'idée de mettre ma joue contre la sienne me rebutait. Pas seulement parce que je n'aime pas me retrouver joue contre joue avec un autre homme : la peau de Frank me dégoûtait. Il disait avoir trente-cinq ans, mais n'avait pas la moindre ride. Il n'avait pas la peau lisse pour autant, elle avait plutôt un aspect étrangement artificiel. En même temps il faisait vraiment vieux pour son âge. Bref, je n'avais pas envie de le toucher, mais il me rapprocha de lui de force en me prenant par l'épaule, et se tourna vers le viseur en disant : « Allez, vas-y, Kenji, déclenche l'appareil. » Sa joue avait la texture de ces masques de silicone qu'on met pour faire de la plongée, et elle était glacée.

— Alors, il paraît qu'il est super-drôle, ton *gaijin* !

Sur le chemin du peep-show, nous croisâmes Satoshi dans la rue du *lingerie pub*. « A cette heure-ci, c'est sept mille yens par personne, vous ne payerez pas un centime de plus », s'évertuait-il à répéter à des passants ivres. En le regardant, il me semblait comprendre ce qu'il avait voulu dire en affirmant : « Je suis tranquille à Kabukichô. » Il y avait quelque chose de vraiment relâché dans ce quartier, aucune norme n'avait cours, et le choix était clair : on rapportait du fric ou on se faisait virer.

---

<sup>4</sup> Restaurant de brochettes de poulet.

Quel que soit le résultat, ça n'avait aucun rapport avec une quelconque « dignité » à la japonaise.

Frank s'était arrêté et contemplait la planche de minuscules photos autocollantes.

— Le serveur ne t'a rien dit au sujet de ce *gaijin*, ou de l'argent avec lequel il a payé ? demandai-je à Satoshi.

— Pas spécialement.

Apparemment, j'étais le seul à me soucier de savoir si la tache sur le billet était du sang ou pas. Je décidai de ne plus y penser et conclus que l'ambiance sinistre de la ruelle du bureau de location de voitures m'avait rendu nerveux. J'avais trop d'imagination, comme disait Jun.

— Au fait, il voudrait aller dans un peep-show, tu n'en as pas un à me recommander ?

— Ils sont tous pareils, répondit Satoshi en riant, puis il jeta un coup d'œil vers Frank et ajouta : Je te plains.

Il voulait sans doute dire : ton client n'a pas l'air très friqué. Le cabinet pour voyeurs le plus proche se trouvait au sixième étage de l'immeuble qui nous faisait face.

— Non, Kenji, je préfère que tu m'accompagnes.

Je venais d'amener Frank devant l'entrée du peep-show et de lui dire que je l'attendrais dehors pour lui éviter des frais supplémentaires, mais il avait secoué la tête en protestant. Il paya donc deux entrées. Cinq mille yens. Le show venait juste de commencer, nous dûmes donc nous asseoir sur le petit canapé installé dans l'entrée et attendre le suivant. On ne pouvait pas entrer au cours du spectacle. Celui-ci ne durait en fait que dix minutes, ce qui ne représentait pas une trop longue attente. Au mur étaient collées quelques photos coquines prises lors d'une émission porno à la télé. Elles étaient assez anciennes, les couleurs étaient fanées et même l'autographe du présentateur du programme qui figurait sur chacune d'elles était à demi effacé.

— Ah, à propos, ta petite amie a accepté que tu travailles plus tard que prévu ? me demanda Frank tout en parcourant des yeux une affichette proclamant à la fois en japonais et en anglais : « Ce peep-show est le meilleur en ville, il a eu les honneurs de la télévision. »

— Oui, sans problème.

— Parfait, à propos, comment ça se passe ici, quel est le système ?

La musique de fond du strip-tease parvenait jusqu'à nous. C'était une chanson de Diana Ross, dont j'ai oublié le titre. Le spectacle dura le temps de trois ou quatre chansons, puis une fille arriva, nous nous attendions à ce qu'elle commence à se déshabiller mais elle se contenta d'ouvrir la porte de la cabine pour nous demander si nous souhaitions un *special service*.

— *Special service* ? répéta Frank.

— Une branlette, précisai-je, ça coûte trois mille yens de plus.

Frank réagit curieusement à ce mot.

— Une branlette..., murmura-t-il d'un air lointain, ou plutôt nostalgique. C'était la première fois que je voyais quelqu'un prendre un air de réflexion aussi profonde en entendant parler de « branlette ». Je lui expliquai qu'il n'y avait là aucune espèce d'obligation.

— Moi, mon but c'est de baiser, alors pourquoi pas me faire branler d'abord ? J'ai un appétit sexuel très fort, vraiment très fort, dit Frank.

Je dis à la fille, sans traduire littéralement la réponse de Frank, qu'il était très fort dans le domaine du sexe.

— Une fois le show commencé, si une fille vient te poser une question, tu n'auras qu'à répondre « yes », ce n'est pas compliqué, lui expliquai-je.

— D'accord, je lui dirai « yes », je me réjouis d'avance.

En dépit de cette affirmation, il arborait une mine lugubre. Avec une fausse désinvolture, il ouvrit un magazine posé à côté du canapé. Sur la première page figurait une grande photo de Nômo<sup>5</sup>, suivie d'un article intitulé : « Il n'a pas encore rempli sa promesse d'il y a deux ans. » Frank tapota la photo de son index en me faisant remarquer :

— Il n'y a pas à dire, le base-ball est un sport drôlement populaire au Japon !

---

<sup>5</sup> Célèbre joueur de base-ball japonais faisant partie d'une équipe américaine.



Je crus d'abord qu'il plaisantait. Tous les Américains en voyages d'affaires au Japon, tous sans exception, connaissent Nômo. Non seulement placer Nômo dans la conversation peut les aider à mener à bien leurs signatures de contrats, mais plus encore, Nômo est certainement le Japonais le plus célèbre des États-Unis. Or, Frank semblait le prendre pour un joueur d'une équipe japonaise ! Comment un importateur de pièces détachées de Toyota pouvait-il ignorer qui était Nômo ?

— C'est le champion de l'équipe des Dodgers, fis-je remarquer.

Frank scruta la page photo d'un air dubitatif.

— Ah, c'est vrai, il porte la tenue des Dodgers de Los Angeles.

— C'est un célèbre lanceur, cette année il a réussi un jeu blanc.

Frank ne devait absolument rien connaître au base-ball, c'était la seule explication possible. Il fit alors une remarque étrange :

— Ah, un jeu blanc, ça sonne bien comme expression, moi, tu sais, à la maison on n'était que des garçons, j'étais le dernier, mais mes frères jouaient tous au base-ball, on vivait à la campagne, il y avait des champs de maïs à perte de vue, et courir après une balle, c'était la seule chose qu'il y avait à faire pour s'amuser, même mon paternel était un fou de base-ball, et l'été de mes huit ans, je m'en souviens encore aujourd'hui, un de mes frères, le deuxième, a réussi un jeu blanc.

Il y avait à peine une heure de ça, Frank m'avait parlé de ses deux sœurs, je me le rappelais parfaitement. Et maintenant il prétendait n'avoir que des frères... Ce qui était étrange, c'était l'inutilité de ces mensonges. C'était curieux qu'il ne connaisse pas Nômo, mais dans ce genre de situation, il n'avait pas à se sentir forcé de s'en tirer avec un mensonge. Nous n'étions pas dans une salle de conférence où se jouaient d'importantes transactions commerciales, seulement une salle d'attente de peep-show, et moi je n'étais pas un négociateur important, juste un guide de *Tôkyô by night*. Il n'avait qu'à me dire : « Je n'ai jamais entendu parler de ce Nômo », et sa réponse m'aurait suffi.

— C'était la campagne, un vrai désert, mais la bière était bonne, et après le base-ball, tout le monde allait s'en jeter une. Moi j'étais tout gosse mais on m'en faisait boire aussi, chez nous on disait : celui qui ne boit pas de bière n'est pas un homme ! La campagne américaine ça ressemble à ça, tu vois : des champs de maïs à perte de vue, et un ciel bleu à t'en donner la nausée. En été, tu crèves de chaleur, le soleil t'assomme littéralement, ceux qui ont une santé un peu fragile, ils s'écroulent tout de suite, mais c'est drôle, tant qu'on joue au base-ball, ça va, on ne s'aperçoit même pas qu'il fait chaud, le lanceur est proche du malaise à force de rester immobile si longtemps en plein soleil à surveiller la balle mais ça ne fait rien...

Il s'était mis à parler de plus en plus vite, comme si parler de base-ball l'excitait. Je l'écoutais attentivement, me concentrant pour bien saisir tout ce qu'il disait, et je me mis à penser à ma propre enfance. Moi aussi, au collège je jouais au base-ball. J'étais dans une équipe plutôt faible, mais je n'avais pas oublié l'entraînement en été ni les matchs. Comme disait Frank, même par un jour de chaleur atroce à tomber par terre, on pouvait jouer au base-ball sans problème. Pour quiconque en a fait l'expérience, ces deux mots, « été, baseball », rappellent instantanément à la mémoire des parfums d'herbe et de terre, et puis cette odeur si particulière de la chaux répandue sur le terrain. Tout à ma nostalgie, j'oubliai que Frank était peut-être en train de mentir à nouveau.

— ... On ne transpire même pas, on oublie complètement la température, pourtant il suffit que je ferme un tout petit peu les yeux comme ça pour me rappeler la chaleur infernale qu'il faisait, par la suite jamais dans ma vie je n'ai eu aussi chaud que là-bas, quand je jouais au base-ball en été, oui, c'est ce qui m'a laissé le plus de nostalgie, ces parties estivales de base-ball.

Je m'aperçus que c'était moi qui venais de sortir cette tirade. Ça me faisait plaisir de parler de ça.

— Kenji, alors toi aussi, tu jouais au base-ball ? demanda Frank qui n'avait pas l'air ravi pour autant.

— Oui.

J'étais fier de pouvoir lui répondre par l'affirmative. Frank était sans doute persuadé que je venais d'un milieu familial à

problèmes. En Amérique, le taux de divorce est énorme, il atteint dans les cinquante pour cent, j'ai souvent lu ça dans les magazines, mais même quand je le vois écrit noir sur blanc, pour moi, ça n'a aucune réalité. Je me dis : « Hein ? Pas possible ! » et ça s'arrête là. Jusqu'ici j'avais dû assister environ deux cents Américains dans leurs promenades nocturnes, j'avais passé au moins deux soirées entières avec chacun, et pas mal d'entre eux, quand ils étaient fin soûls, au moment de me dire au revoir, se mettaient à me parler de leur enfance. Enfin, c'était surtout le cas des types qui n'avaient pas pu coucher avec la fille qui leur plaisait. Mais il n'y avait pas grande probabilité pour eux de trouver en deux ou trois jours dans un pays étranger comme le Japon une femme qui leur plaise vraiment et avec qui ils aient la possibilité de faire l'amour, je crois que c'est à cause de ça que la plupart des clients, complètement ivres et épuisés d'avoir longuement erré dans *Tôkyô by night*, en venaient à me confesser leur solitude. Moi aussi mon père était mort quand j'étais en deuxième année de collège, alors je pouvais comprendre au moins en partie le sentiment de deuil qui les habitait. L'un d'eux, par exemple, m'avait raconté ceci : « Mon père n'est jamais revenu, l'année suivant son départ, à Noël, ma mère m'a présenté un homme que je ne connaissais pas et m'a dit, voilà, maintenant ça sera lui ton papa, je n'avais que six ans, je ne pouvais rien faire d'autre qu'accepter. Ça m'a pris très longtemps pour accepter vraiment, deux ou trois ans peut-être, mais entre-temps ce nouveau type s'est mis à me battre, moi je suis de Caroline du Nord et chez nous on avait l'habitude de laisser pousser la pelouse jusqu'en mai sans la tondre, or ce type c'était un représentant de commerce originaire de la côte ouest, il ne savait rien de tout ça, il piétinait la pelouse sans faire attention, et moi, c'est une chose que je ne pouvais pas lui pardonner, c'était la pelouse que mon père avait plantée, je l'ai prévenu plusieurs fois de faire attention mais il a continué à piétiner l'herbe, alors je lui ai dit un truc vraiment grossier, j'étais déjà assez grand pour dire ce genre de chose, mais il m'a frappé, et il m'a encore fallu quelques années pour m'habituer. » Les Américains utilisaient beaucoup le mot « accepter » accompagné d'une grimace douloureuse, quand ils me faisaient

leurs confidences, mais pas un seul n'utilisait le terme « endurer », qui se dit gaman dans notre langue. C'est un mot vraiment japonais à beaucoup de points de vue. Quand les Américains avaient fini de me raconter tout ça, il me semblait que leur solitude, leur tristesse n'étaient pas de la même espèce que les miennes. J'étais content d'être né japonais et pas américain. La souffrance qu'implique l'effort d'accepter une réalité et une situation données, cela n'a rien à voir avec le chagrin d'endurer une situation en silence. Je n'étais pas sûr que j'aurais pu supporter une souffrance comme celle de ces Américains.

Je soupçonnais un calvaire de cet ordre-là chez Frank. Peut-être qu'il avait été élevé un moment dans une famille où il n'y avait que des filles, et ensuite dans une famille où il n'y avait que des garçons ?

— Je jouais au base-ball au collège, je surveillais la deuxième base. Le *short-stop*, le joueur voisin, était un de mes meilleurs amis, nous avions des épaules solides l'un et l'autre, et souvent nous nous entraînions à jouer en doublé. A cette époque, on peut même dire que le doublé était tout pour nous. Par exemple, même si notre équipe perdait, si nous deux on avait réussi à bien coordonner notre jeu, on prenait des poses de vainqueurs en douce.

Après avoir raconté cela à Frank, je lui demandais quelle portion de terrain il était chargé de surveiller. Le strip-tease précédent venait juste de finir, et un haut-parleur diffusait une annonce : « Messieurs, veuillez excuser cette longue attente, entrez dans les cabines s'il vous plaît. »

— C'est notre tour, Kenji, allons-y, dit Frank en se levant. Je me levai en même temps que lui, avec le sentiment que c'était décidément un type pas net. Il avait parlé avec passion de base-ball, mais dès que j'avais évoqué ma propre expérience en la matière, il avait perdu tout intérêt pour la question. Ou plutôt, il avait tenté d'esquiver le sujet.

Un employé nous indiqua le chemin vers nos cabines respectives, un peu éloignées l'une de l'autre. Frank s'était vanté de son appétit sexuel intense, pourtant il n'avait pas l'air ravi en entrant dans la cabine. Il n'était pas spécialement tendu non

plus, il semblait seulement mécontent, ennuyé, « Drôle de type », murmurai-je en entrant dans une cabine d'une exigüité à provoquer une panique immédiate chez un claustrophobe, et où se trouvaient seulement un petit tabouret rond et une boîte de Kleenex.

Le show commença aussitôt. La scène était en forme de demi-cercle et faisait à peine la taille de quatre tatamis. La partie en demi-cercle, donnant sur les cabines, était tapissée de miroirs sans tain. La danseuse ne pouvait pas voir l'intérieur des cabines, mais des petites lampes encastrées dans les murs lui indiquaient lesquelles étaient occupées. La musique – une chanson de Michael Jackson – se mit en marche et des lumières on ne peut plus bon marché commencèrent à clignoter, tandis qu'une porte située sur la droite de la scène s'ouvrait pour livrer passage à une fille mince et petite, seulement vêtue d'une nuisette. La porte de ma cabine s'ouvrit, et une autre fille passa la tête pour me demander :

— Excusez-moi, désirez-vous un *special service* ?

Puis elle scruta mon visage et s'exclama :

— Ma parole, c'est Kenji !

Je la reconnus moi aussi : elle s'appelait Asami, six mois plus tôt, elle était strip-teaseuse dans un club à Roppongi.

— Asami ? fis-je.

Elle me répliqua qu'ici elle s'appelait Madoka.

— J'ai une faveur à te demander, lui dis-je. Dans la troisième cabine à partir d'ici, il y a un *gaijin* qui va te demander le *special service*...

— Un *gaijin* ? fit Asami, alias Madoka, en fronçant les sourcils.

Dans l'industrie du sexe, les étrangers sont radicalement impopulaires.

— Ne t'inquiète, pas, il ne va rien exiger de particulier, c'est moi, je voudrais juste savoir quelle quantité de sperme il éjacule.

— Pourquoi ? Vous avez fait un pari ou un truc dans ce genre ?

— Non, mais ça m'intéresse de savoir. Je t'invite à un barbecue un de ces jours pour te remercier, d'accord ?

— Ok, fit Madoka en refermant la porte.

C'était une fille honnête, elle se rappelait qu'au temps du club de strip-tease je l'avais souvent demandée spécialement pour mes clients. L'article dans le journal disait que la lycéenne retrouvée en morceaux avait été violée, les faits dataient de la veille, et moi je me disais que si c'était Frank le coupable, logiquement ce soir il n'éjaculerait qu'une petite quantité de sperme. J'étais peut-être ridicule de chercher un lien entre Frank et le meurtre de la lycéenne. Je réfléchissais trop, j'avais trop d'imagination. En fait, je n'étais pas absolument persuadé que Frank était un assassin, mais en deux ans de travail dans le quartier j'avais développé une méfiance particulière qui me poussait à ne rien croire de ce que disait ce client. Ça arrive à tout le monde de mentir. Mais les vrais mythomanes, ceux pour qui le mensonge devient quotidien, normal, perdent conscience du fait qu'ils mentent, et dans les cas extrêmes, ont l'impression de dire la vérité. J'en connaissais quelques-uns, dans le genre, et je faisais tout mon possible pour les éviter. C'était les gens les plus dangereux en ce monde, et aussi ceux qui vous causaient le plus d'ennuis.

Sur scène, la fille maigre avait ouvert le devant de sa nuisette et ondulait des hanches. Ce n'était pas une danseuse professionnelle, mais une artiste de sex-shop, et ses mouvements n'avaient rien de langoureux. C'était plutôt ridicule qu'autre chose, et un peu triste en même temps. Mais personne ne s'attend à un strip-tease de qualité dans ce genre d'endroit. La fille venait se coller pendant une trentaine de secondes contre les miroirs sans tain des cabines occupées, et défaisait son soutien-gorge, se tripotait les seins, se glissait une main dans la culotte. Elle était peu maquillée, et avait la peau blanche, si bien que des veines bleues apparaissaient par transparence sur son visage et ses jambes. Ces veines bleues qui ressortaient sous l'éclairage cru avaient un je ne sais quoi de cruel. Soudain, Asami ouvrit la porte de ma cabine et passa la tête :

— Alors ? chuchotai-je. De forts effluves de parfum s'engouffrèrent dans le réduit. Elle portait au bras un panier en plastique contenant des serviettes et des préservatifs, et dans sa

nuisette ornée de dentelles affriolantes, on aurait dit qu'elle partait en voyage, à la recherche de l'oiseau bleu du bonheur.

— C'était le *gaijin* de la cinq, c'est ça ?

— J'ai oublié son numéro de cabine, mais il n'y avait pas d'autre étranger, n'est-ce pas ?

Je ne voyais pas bien son visage à contre-jour, car il faisait sombre dans la cabine, mais elle parlait avec hésitation, ou embarras.

— Il ne t'a pas demandé le *special service* ?

— Si, fit-elle en secouant la tête, mais il m'a fait arrêter au milieu.

— Il n'a pas joui ?

— Ben, je sais pas.

— Il était gros, son truc ?

— De taille normale, je pense, mais c'est bizarre, jamais je n'ai vu un type faire une tête pareille en se faisant branler, et puis sa queue avait un contact bizarre.

— Bizarre ?

— Elle était plus ou moins gonflée selon les endroits.

— De la silicone ?

— Non, je sais reconnaître la silicone, ou les perles, ce n'était pas ça, et puis son visage, d'abord, dans le noir je ne me suis pas rendu compte, mais à un moment, les lampes ont clignoté et je l'ai vu qui regardait vers moi... Dis, je peux y aller ? Je n'ai pas le droit de parler avec les clients, je risque des ennuis.

— Ah, oui, excuse-moi de t'avoir demandé un truc aussi bizarre.

— Mais non, ce n'est rien, fit Madoka en refermant la porte. J'avais l'impression qu'elle ne voulait plus parler de Frank. Sur scène, la fille avait enlevé son soutien-gorge et, la culotte rabattue sur les chevilles, était en train de se masturber. Elle s'allongea sur la scène, jambes écartées, ferma les yeux, se mit à pousser de petits gémissements. Est-ce qu'elle jouait la comédie, ressentait-elle un vague plaisir, ou était-ce carrément une exhibitionniste, excitée de se savoir regardée ? Elle seule aurait pu le dire. En tout cas, ses gémissements, son expression étaient bien ceux du plaisir sexuel.

Chez les hommes non plus, l'expression du plaisir n'était pas très variée. Madoka avait déjà dû voir cette expression sur des centaines, peut-être des milliers de visages d'hommes. Quelle tête pouvait donc faire Frank lors du *special service*, pour qu'elle en soit frappée à ce point ?

Une fois sortis du peep-show, Frank ne m'adressa pratiquement pas la parole, et comme je n'avais pas non plus très envie de parler, nous nous éloignâmes en silence des néons et des appels des rabatteurs, et arrivâmes devant un *batting-center* situé un peu à l'écart du quartier des *love-hotels*. Il était une heure du matin passée, mais le son métallique des battes de base-ball frappant des balles molles parvenait avec régularité de derrière le grillage rouillé et le filet vert qui dissimulaient le terrain d'entraînement aux regards. Frank s'arrêta, tendit l'oreille, jeta un coup d'œil plein de curiosité derrière le grillage. Il paraît qu'en Amérique on ne trouve pas ces terrains grillagés où l'on peut s'entraîner à toute heure à taper sur une balle de base-ball ou de golf. Moi je pensais que ces centres d'entraînement existaient dans le monde entier. Je croyais aussi que les distributeurs automatiques de boissons ou de cigarettes étaient répandus partout dans le monde. Ou, pour mieux dire, je ne m'étais jamais posé la question de savoir s'il y en avait ailleurs qu'au Japon. Mais les clients curieux me demandaient chaque fois : « Kenji, pourquoi les Japonais ont-ils besoin d'autant de distributeurs automatiques ? Il y a déjà une étonnante quantité de magasins ouverts toute la nuit, pourquoi mettre des distributeurs en plus ? Et puis pourquoi ces machines proposent-elles autant de sortes différentes de cafés chauds ou froids en boîte, de jus de fruits, de boissons vitaminées pour sportifs ? Comment font les fabricants pour faire des bénéfices en commercialisant autant de produits différents ? » J'étais incapable de répondre du tac au tac, et au début, je me demandais toujours pourquoi les Américains se posaient ce genre de question. Beaucoup de choses chez nous surprennent les étrangers, et je suis bien incapable d'expliquer pourquoi. Pourquoi y a-t-il des gens qui se tuent littéralement au travail au Japon alors que c'est un des pays les plus riches de la planète ? Quand il s'agit de jeunes filles venant de pays



pauvres d'Asie, je peux encore comprendre, mais pourquoi des lycéennes japonaises éprouvent-elles le besoin de se prostituer ? Travailler dans le but de faire le bonheur de sa famille est sûrement un point commun à toutes les sociétés du monde, alors pourquoi le système typiquement japonais consistant à envoyer un employé travailler loin de sa famille toute la semaine ne suscite-t-il aucune protestation ? Si j'étais incapable d'expliquer tout cela, ce n'était pas par stupidité, mais parce que les journaux et les magazines n'évoquent jamais ces sujets, et qu'on n'en parle pas non plus à la télé. Il n'y a jamais personne pour nous expliquer pourquoi des gens meurent de trop travailler au Japon, ni ce qui justifie ce fameux système de travail loin de sa famille qui, paraît-il, surprend beaucoup les étrangers.

Frank, immobile, continuait à observer le *batting-center*. J'en conclus qu'il avait envie d'essayer. Mais quand je lui proposai d'entrer, il commença par sursauter puis hocha vaguement la tête.

Au rez-de-chaussée du bâtiment se trouvait un centre de jeux, puis en montant au premier par un escalier en fer, on se retrouvait dans un étrange espace éclairé par des lampes fluorescentes. Un panneau indiquant : « Danger. Toute personne qui n'utilise pas les machines est priée de rester au-dehors » était suspendu au milieu de l'espace grillagé. Il y avait sept places, chacune correspondant à une vitesse de balles différente. La machine située à l'extrémité gauche était la plus rapide, un panneau indiquait une vitesse de balles de cent trente-cinq kilomètres à l'heure, tandis que celle de droite était la plus lente avec quatre-vingts kilomètres à l'heure. Trois joueurs étaient déjà installés : un jeune homme en survêtement qui se concentrait en silence sur ses balles, et un couple à l'air éméché. L'homme tapait sur les balles, sous les encouragements de sa compagne, postée de l'autre côté du grillage.

— Vise le coup de circuit, criait la femme à chaque balle qui jaillissait de la machine. Le type était soûl, il vacillait sur ses jambes et ratait la plupart de ses coups, tandis que la femme continuait à l'exhorter d'un ton convaincu : « Te laisse pas battre ! Tu vas gagner, tu vas gagner ! » Je me demandais contre

qui elle voulait le voir gagner. L'extérieur de la cage grillagée, d'où la femme criait ses encouragements, ressemblait à un quai de gare de campagne : il y avait juste un toit au-dessus du terrain, et un vent glacial soufflait tout autour. Un employé dormait, adossé à sa chaise, dans une minuscule cabane qui ressemblait à un poste de péage d'autoroute. Il devait faire chaud dans la petite cahute : un poêle à pétrole rougeoyait, il y avait une bouilloire posée dessus, et le gardien portait seulement un tee-shirt. Un clochard s'était collé contre le mur extérieur, allongé sur un tas de cartons ; il feuilletait un magazine, tout en buvant de l'alcool dans un vieil emballage de nouilles instantanées.

— Il n'y a pas d'endroit comme ça en Amérique, dit Frank.

Au Japon non plus, il n'y en a pas beaucoup, songeai-je. L'endroit où les machines à lancer les balles étaient installées était sombre. Au bout de l'accoudoir, au-dessus de la fente où l'on introduisait les pièces, une petite lampe verte clignotait. On entendait continuellement, derrière les chansons de Yuki Uchida que déversait un simple haut-parleur, le bruit des circuits qui rassemblaient les balles éparpillées et des ressorts qui se contractaient de façon répétée. Le jeune type en survêtement, tout en sueur, frappait ses balles avec précision. Mais même pour quelqu'un qui visait bien, les balles franchissaient difficilement les vingt mètres qui les séparaient du filet. En haut du filet pendait un rideau ovale marqué « coup de circuit », mais une déchirure masquait une partie des lettres.

— Tu veux essayer ? demandai-je à Frank.

— Non, je suis un peu fatigué, vas-y, toi, je te regarderai.

Il tira à lui une petite chaise tubulaire posée devant la cabane du gardien, et s'assit. Comme le SDF le regardait, Frank lui demanda en anglais si quelqu'un utilisait cette chaise, mais le type avala sans répondre une gorgée du liquide transparent contenu dans le récipient en plastique qu'il tenait dans sa main droite – une boisson forte de toute évidence, sans doute de la vodka ou de l'alcool de patates, dont les effluves parvenaient jusqu'à moi. Le clochard lui-même répandait une odeur particulière.

— Il habite ici ? me demanda Frank, les yeux fixés sur le sans-abri.

— Je ne crois pas, répondis-je, songeant que j'aurais bien fait une partie pour me réchauffer, mais qu'il était délicat de demander à Frank de payer ma place. J'aimais bien le base-ball, et la partie coûtait seulement trois cents yens, j'aurais pu me l'offrir, mais après tout je ne jouais pas pour moi mais pour faire plaisir à mon client. Je n'avais plus envie de marcher, c'était un fait, mais si je l'avais amené jusqu'ici, c'était à cause de notre conversation sur le base-ball dans la salle d'attente du peep-show. Autrement dit, ça faisait partie de mon travail. J'avais déjà payé le *print-club* — il ne m'avait pas remboursé. Ça ne coûtait pas très cher, bien sûr, mais tous mes frais pendant les heures de travail étaient à la charge des clients, je l'avais dit à Frank d'entrée de jeu, et ça m'ennuyait vraiment qu'il commence à se comporter avec moi comme avec un copain. Je ressentais une curieuse lassitude, c'était peut-être ça qui m'empêchait de lui réclamer de la monnaie pour jouer. Vraiment, j'étais étrangement fatigué.

— C'est un SDF ?

— Oui.

Je n'avais pas envie de discuter dans un endroit aussi glacial, je me sentais sur le point d'attraper un rhume. Derrière nous se trouvait le parking d'un immeuble, et à travers les grillages de l'espace de jeu, on apercevait les néons des *love-hotels*. Frank avait le nez rougi par le froid, mais, engoncé sur sa chaise, il ne faisait pas mine de vouloir bouger d'ici. Il regardait le sans-abri descendre son alcool à une vitesse régulière.

— Pourquoi est-ce que personne ne le chasse d'ici ?

— Bah ! Trop compliqué.

— Il y a beaucoup de sans-abri dans les gares et les parcs aussi, je ne savais pas qu'il y en avait autant au Japon. Ici aussi il y a des bandes de jeunes qui s'attaquent aux SDF ?

— Oui, répondis-je, frigorifié. Je trouvais Frank drôlement insensible au froid.

— Oui, bien sûr, il doit y en avoir comme partout. Qu'est-ce que tu en penses, toi, Kenji, des types qui font ça ?

— On n'y peut rien. Ces SDF sentent mauvais, on ne peut pas demander aux gens d'avoir envie de les traiter gentiment.

— L'odeur, oui, l'odeur c'est un des éléments qui nous font aimer ou haïr les gens, c'est sûr, à New York il y a des gangs de rue qui ne s'attaquent qu'aux clochards, les SDF n'ont pas un sou, alors ce n'est pas pour les voler, non, ces types-là prennent leur pied à commettre des actes de violence, c'est tout, il y en a même qui s'amuse à arracher les dents des vieux clodos une à une avec une pince, tu vois, sans compter ceux qui les agressent sexuellement.

Pourquoi choisissait-il cette heure et ce lieu pour me raconter des trucs pareils ?

— Faut pas te laisser battre ! criait toujours la femme qui s'éloignait, enlacée par son compagnon titubant, la partie terminée. Le type en survêtement, lui, continuait à taper inlassablement sur les balles. Sur la plate-forme où nous nous trouvions, le vent nous glaçait les jambes comme si elles étaient nues. Il y avait de la lumière à presque toutes les fenêtres des *love-hotels*. La vue de ces lumières tamisées et vulgaires me rappela ce qu'avait dit Madoka : « Je n'ai jamais vu un homme se faire branler avec une telle expression sur le visage. » J'avais oublié de lui demander des précisions, je ne savais pas exactement si Frank avait éjaculé ou pas, ça ne me semblait plus très important. Mais quelle tête pouvait-il bien faire à ce moment-là ?

— Tu n'aimes pas que je te raconte ça, pas vrai ? me demanda Frank, les yeux toujours fixés sur le clochard.

Si tu le sais, pourquoi poser la question ? songai-je, mais je me contentai de hocher la tête.

— Pourquoi est-ce si désagréable ? Pourquoi est-ce que personne n'aime entendre parler d'un type jeune qui agresse un vieux clochard puant ? Sans doute parce que ce fait évoque certaines images mais pourquoi ces images sont-elles déplaisantes ? Tout le monde se met à sourire inconsciemment à la vue d'un bébé qui fleure bon le lait, pourquoi tous les humains ont-ils une perception identique des odeurs ? Pourquoi est-ce que nous réagissons tous avec la même sensibilité à une mauvaise odeur ? Partout dans le monde, c'est pareil, non, je

veux dire, n'y a-t-il vraiment personne au monde qui ait plutôt envie de caresser la joue d'un clochard, et d'assassiner un bébé ? Tu vois Kenji, moi il me semble qu'il doit exister des gens comme ça quelque part sur cette terre...

Ça me donnait vraiment envie de vomir de l'écouter me raconter des choses pareilles.

— Je vais faire une partie, dis-je, en me dirigeant vers les box du *batting-center*.

J'entrai dans la cage grillagée. Le sol était légèrement en pente, pour permettre aux balles perdues de se rassembler. Ce sol de béton peint en blanc était presque aveuglant de clarté, avec les lumières des lampes fluorescentes qui s'y réfléchissaient. Tout autour du filet, on distinguait les néons et les fenêtres allumées des *love-hotels*. « C'est le paysage le plus glacial qu'on puisse imaginer ! » me dis-je, m'étirant légèrement avant de choisir la batte la plus légère parmi les trois posées devant moi. Je glissai trois pièces dans la fente de la machine, une lampe verte s'alluma, un signal indiqua « cent kilomètres à l'heure », j'entendis le léger vrombissement marquant la mise en route du moteur, et presque simultanément, la première balle jaillit d'un étroit boyau sombre. Je la manquai : cent kilomètres à l'heure, c'est assez rapide, et je n'avais pas eu le temps de préparer mon swing.

Je jouais plutôt mal. Je savais que Frank, assis derrière moi, me regardait. Puis il se leva et vint vers moi. Il se colla contre le grillage juste dans mon dos et cria : « Kenji, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vises pas droit ! » Sans raison, j'eus un haut-le-cœur. Je n'avais pas envie que ce type me fasse des remarques.

— Eh, Kenji, regarde-le, lui ! (Il me montrait le jeune type en survêtement, à deux machines d'intervalle.) C'est fabuleux. Il frappe fort et loin, à chacune de ses balles.

Le type attrapait au vol chacune des balles lancées à cent vingt kilomètres à l'heure et les renvoyait vers le milieu de la cible. Son swing était inhabituellement rapide. Ce devait être un de ces pros qui s'entraînent dès l'aube et sont payés pour. J'avais déjà entendu dire que certains habitaient dans ce quartier. Après avoir joué pour des clubs de lycée ou des

groupes professionnels, ils étaient pris dans l'engrenage des femmes, du jeu ou des amphétamines, et, n'ayant pas d'autre choix que de gagner toujours plus d'argent, ils se faisaient payer en aidant les clubs de quartier. Ils étaient payés aux pièces : un tir au but valait deux mille yens, un *hit* cinq cents yens, ils avaient donc tout intérêt à s'entraîner.

— Je te regarde depuis tout à l'heure, Kenji, tu n'as pas encore frappé une seule balle correctement, pourtant tu as une machine plus lente que la sienne.

— Je sais, répondis-je un peu trop fort, et j'envoyai dans les airs de toutes mes forces la balle suivante. Frank secoua la tête :

— Oh, mon dieu, ce que tu peux être lent !

Enervé, je me détournai de lui et essayai de me concentrer sur mes balles. Dans mon dos il continuait à commenter mes tirs : c'était une malédiction, j'étais abandonné de Dieu, etc. Je finis par lui dire de se taire :

— Tu m'empêches de me concentrer à parler comme ça dans mon dos.

Il poussa un soupir et secoua à nouveau la tête.

— Kenji, tu connais cette histoire célèbre à propos de Jack Niklaus : pendant un match de golf très important, il était tellement concentré sur le choix de son club pour porter un coup décisif qu'une rafale de vent lui a enlevé sa casquette sans même qu'il s'en rende compte. C'est ça, la concentration.

— Jamais entendu parler de Jack Niklaus, grommelai-je. Tais-toi, je t'en supplie, si tu te tais, je vais mettre la balle en plein dans le mille, tu vas voir.

— Hmm, tu paries ? fit Frank en hochant la tête d'un air inexpressif.

Son ton ne me plaisait pas. Je me demandais s'il faisait souvent ce genre de choses. A la vue de son visage impassible, je me demandai tout à coup s'il n'était pas roué au point d'avoir tout manigancé depuis le début pour pouvoir en venir à cette petite phrase : « Hmm, tu paries ? » Mais il était déjà trop tard.

— D'accord, pourquoi pas ? répondis-je avant même de m'en rendre compte.

Les facultés de jugement dont je m'enorgueillissais et que je savais rares chez un garçon de mon âge étaient obscurcies par

la colère qui me montait soudain à la tête devant le visage inexpressif et mou de cet Amerloque.

— Faisons comme ça, Kenji : tu tires vingt balles, et si tu en mets une dans le but, tu as gagné, je te paye le double de ton salaire, mais si tu perds, la soirée d'aujourd'hui est gratuite pour moi.

J'allais lui dire que j'étais d'accord, mais je m'arrêtai à temps :

— Ce n'est pas juste comme conditions, Frank.

— Pourquoi ?

— Si tu gagnes, ma rémunération sera de zéro. Ma journée de travail égale zéro, nothing, alors que si c'est moi qui gagne, tu me payes le double, c'est tout, les risques ne me paraissent pas équitables.

— Que proposes-tu alors ?

— Si tu gagnes, tu me donnes seulement la moitié de mon salaire, et si je gagne, tu le doubles, c'est plus logique, non ?

— Bon, alors si tu gagnes, je te paye les vingt mille yens pour les trois heures de base, plus les vingt mille yens pour les heures en extra, multiplié par deux, ce qui fait quatre-vingt mille yens, c'est bien ça ?

— Oui, répondis-je, un peu ahuri que Frank ait si bien retenu mon système de paiement. Sur ce point-là au moins, c'est un Américain typique, me dis-je. Les Américains n'oublient jamais le deal de base en affaires. Même quand ils sont ivres morts, devant une femme à poil, ou en train de faire la fête.

— C'est plutôt ça qui n'est pas juste, si tu gagnes tu fais un gain de quarante mille yens, et moi, si je gagne, j'économise seulement vingt mille yens, dit Frank en me regardant fixement, puis il ajouta : Tu es un radin.

Je ne sais pas si c'était de la provocation de sa part. En tout cas, si ça en était, ça marcha rudement bien, car je déclarai alors :

— Très bien, alors faisons comme tu as dit d'abord.

Les coins de ses lèvres se relevèrent, et il grimaça un sourire.

— C'est moi qui paye la partie, dit-il en tirant son porte-monnaie d'une poche intérieure de sa veste, d'où ses doigts

boudinés tirèrent trois pièces de cent yens. S'il avait de la monnaie, pourquoi ne l'avait-il pas sortie plus tôt pour les photos ? me demandai-je en les prenant.

— Tu as combien de balles pour trois cents yens ?

— Trente.

— Bon, alors disons que les dix premières c'est pour t'entraîner, et que ça compte à partir de la onzième.

Ce n'est pas possible, ce type doit être comptable, décidai-je. Je venais de comprendre à quel point il était malin : il avait peut-être observé que le semi-professionnel qui s'entraînait un peu plus loin lançait ses balles bien au milieu mais qu'elles n'atteignaient pas le but pour autant. A l'époque où j'étais arrivé à Tôkyô, j'avais commencé par faire environ quatre mois d'école préparatoire, tout en travaillant comme manutentionnaire dans une entreprise de transport de bagages pour gagner ma vie. Il y avait un *batting-center* à deux stations de métro de l'appartement que je louais, j'y allais souvent les jours de beau temps. Là aussi, il y avait un coup de circuit, et quand on mettait la balle dedans, on gagnait un ours en peluche ou des coupons à échanger contre des bières. Parfois, je lançais au moins cent balles dans la journée, mais je n'atteignais jamais le coup de circuit. Je n'avais vu qu'une fois quelqu'un réussir : c'était une quadragénaire, et elle le devait uniquement à la chance. Il y avait une vingtaine de mètres de l'endroit où le joueur se tenait jusqu'au filet, et la marque ovale indiquant le coup de circuit, de la taille d'un tatami, était suspendue à environ quinze mètres de haut, il n'y avait vraiment aucune raison qu'une petite balle en étoffe puisse l'atteindre.

La machine se mit en marche en gémissant, mes dix balles d'entraînement furent tout de suite épuisées. Je relâchai la tension de mes épaules, décidai de me concentrer pour recevoir la balle bien au centre de la batte. « Si tu as trop de tension dans les épaules, tu ne peux pas taper comme il faut », c'était la première chose que m'avait apprise mon père, mon premier professeur de base-ball, quand j'avais sept ou huit ans. Mon père dessinait des plans de machines destinées aux Ponts et Chaussées, et son travail l'amenait à faire de fréquents voyages à l'étranger, principalement en Asie du Sud-Est. Il n'était pas très



vigoureux physiquement mais il adorait le sport. « Regarde ta balle », m'avait-il dit pendant que je m'évertuais à attraper les balles avec le gant de base-ball qu'il m'avait offert... Je réussis à attraper ma première balle juste au centre de la batte. Elle s'envola jusqu'au milieu du filet environ, et j'entendis Frank pousser un « oh » admiratif ; la balle était passée deux mètres sous le coup de circuit. Le deuxième coup fut réussi aussi, mais la balle, partie trop bas, heurta le grillage. Regarde bien la balle, continuai-je à me dire, repensant malgré moi à mon père. Je n'avais pas beaucoup de souvenirs de jeux avec lui. Il n'était pas très souvent à la maison, et une fois qu'il eut commencé à construire ce pont en Malaisie, il ne revint presque plus au Japon. Mais aujourd'hui encore il m'arrive de rêver que je suis avec lui et essaie d'attraper des balles.

Ma troisième balle aussi était trop basse, je loupai la quatrième et la cinquième. A partir de la dixième, concentré sur ce que je faisais, j'oubliai totalement Frank pour ne plus penser qu'à mon père. D'après ma mère, c'était un irresponsable qui ne pensait qu'à prendre du bon temps mais les enfants se moquent pas mal de ce genre de jugements. « Je regrette deux choses, avait dit mon père avant de mourir d'une maladie pulmonaire : l'une, c'est que je ne verrai jamais ce pont achevé, la seconde c'est de ne pas avoir pu t'apprendre à nager. » Il était sûrement trop occupé pour avoir le temps de jouer avec moi, mais je suis sûr qu'il avait décidé dès ma naissance qu'il apprendrait à son fils à jouer au base-ball et à nager. Je me dis souvent que mon rêve d'aller aux États-Unis, c'est aussi à son influence que je le dois. Les rares fois où il rentrait au Japon avant de repartir en Malaisie, il avait l'air heureux. Ma mère disait toujours que c'était parce qu'il y avait une femme là-bas, mais moi je suis sûr que ce n'était pas la seule raison. Même s'il avait une maîtresse là-bas, même s'il aimait son travail, il devait y avoir autre chose de palpitant dans sa vie. Ça me rendait triste, naturellement, de le voir repartir, mais en même temps j'aimais bien le voir me dire « au revoir », sa valise à la main. Je pensais que moi aussi, un jour, j'aimerais bien partir comme ça quelque part en disant « au revoir » à tout le monde.

La quatorzième balle, je tapai dessus de toutes mes forces, avec un bon swing vers le haut. Elle s'éleva très vite, j'entendis Frank crier : « *No !* » « Allez, monte ! » criai-je à mon tour, mais la balle ne fit que frapper le filet à un mètre en dessous du coup de circuit. Ce fut mon meilleur score de la soirée. Mon énervement à l'idée que si ça continuait comme ça, j'allais perdre tout mon bénéfice se communiqua à mes swings, et toutes mes balles suivantes roulèrent lamentablement à terre. Lorsque je ratai la dix-septième, j'entendis Frank étouffer un rire, et cela me mit en colère à tel point que je loupai aussi les trois dernières.

— Ah, c'était de justesse, hein, j'ai bien cru que tu allais gagner, dit Frank, l'air de s'excuser. Moi, je réfléchissais intensément : il fallait faire quelque chose, je n'allais pas laisser ce type m'utiliser toute la soirée pour pas un sou ! Je ressortis de la cage, remis le manteau que j'avais enlevé pour jouer, et tendit la batte à Frank en disant :

— Allez, Frank, maintenant c'est ton tour.

Frank ne fit pas mine de prendre l'objet, et me regarda d'un air faussement innocent :

— Comment ça ?

— Maintenant, c'est toi qui joues, aux mêmes conditions.

— Attends un peu, ce n'est pas ce qu'on avait dit.

— Tu as fait du base-ball, toi aussi, non ? Si je joue, tu dois jouer aussi.

— Mais je t'ai dit tout à l'heure que j'étais fatigué, je n'ai pas envie de toucher une batte de baseball.

— Tu es un menteur.

Frank changea de couleur. Des vaisseaux rouges et bleus apparurent sur sa peau, ses yeux perdirent tout éclat, exactement comme quand le batteur noir l'avait ignoré, ou quand la fille du *lingerie pub* avait émis un doute sur son origine new-yorkaise. Les bords de ses paupières, les ailes de son nez, les coins de ses lèvres étaient agités de petits frémissements. C'était la première fois que je le regardais en face d'aussi près. Il avait l'air en même temps furieux et terrorisé.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-il en fixant sur moi son regard terne. Je n'ai pas bien compris ce que tu racontais, mais il me semble que tu m'as traité de menteur. Pourquoi dis-tu ça ? Quand ai-je menti, comment ?

Je baissai la tête. Je ne voulais pas le regarder. Il essayait de se composer un air attristé. Je le trouvais d'une laideur telle qu'elle semblait éclabousser tout ce qui se trouvait en sa présence.

— Tu m'as dit dans la salle d'attente du peep-show que tu avais fait du base-ball étant petit. Tu as dit que tu ne faisais que jouer au base-ball avec tes frères parce qu'il n'y avait pas d'autre distraction.

— Oui, je crois bien avoir dit ça. En quoi cela te permet-il de me traiter de menteur ?

— Le base-ball, c'est sacré pour quelqu'un qui a passé son enfance à y jouer, pas vrai ?

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

— C'est sacré, c'est la chose la plus importante au monde.

— Je crois que je commence à voir où tu veux en venir, Kenji. Si ce que je t'ai dit est vrai, alors je devrais accepter de jouer après toi, c'est ça ?

— Exactement, c'est bien ce qu'on fait quand on joue, enfant, non ? Chacun son tour.

— Très bien, fit Frank en saisissant la batte. Et on parie aussi ? ajouta-t-il en entrant dans la cage. L'homme en survêtement était en train de quitter les lieux. Dans cet étrange espace en plein air, entouré d'hôtels de passe, il ne restait plus que Frank, moi, l'employé endormi dans sa cahute et le sans-abri adossé au mur.

— Si tu arrives à sortir du terrain, je t'offre la soirée de demain aussi pour rien, mais si tu loupes le coup de circuit, tu me payes ma soirée d'aujourd'hui comme prévu.

Frank hocha la tête, mit de la monnaie dans la machine, puis m'appela :

— Kenji ! Tu sais, en fait, je ne comprends pas très bien comment on en est arrivé à ça.

Au début, j'eus du mal à comprendre ce qu'il disait.

— Ce n'est pas parce que tu t'es fâché que j'ai accepté de jouer, tu sais, c'est parce que je veux qu'on soit amis tous les deux, tu comprends, je veux que ça se passe bien entre nous.

— Oui, je comprends, répondis-je.

— Tu sais, comment dire, je t'ai mis en colère avec mon pari, mais ce n'est pas pour éviter de te payer que je l'ai fait, hein, ne crois pas ça, je ne suis pas comme ça, c'était un jeu, je me sentais d'une humeur innocente d'enfant, je ne conteste pas le prix que tu me demandes, l'argent, ce n'est pas un problème, j'en ai plein, je n'ai peut-être pas l'air très riche, mais tu veux voir ce qu'il y a dans mon portefeuille ?

Avant que j'aie pu répondre, il avait tiré son portefeuille de la poche intérieure de sa veste. Ce n'était pas celui qu'il avait sorti pour payer au *lingerie pub*. C'était un étui de cuir noir, tout avachi, mais qui contenait au moins deux millimètres d'épaisseur de liasses de billets de dix mille yens, et trois millimètres d'épaisseur de billets de cent dollars. « Tu vois ? » fit Frank en souriant. Quoi, tu vois ? pensai-je. Le portefeuille qu'il avait sorti au *lingerie pub* était en imitation croco. Et un vrai riche ne se balade pas avec autant de cash dans ses poches. Dans le portefeuille noir, je n'avais pas vu une seule carte de crédit.

— Quatre mille dollars et deux cent quatre-vingt mille yens, j'ai de l'argent, tu vois.

— Je vois, fis-je.

Frank faisait tout ses efforts pour se composer un air joyeux. La peau de son visage était bizarrement déformée, et il resta tordu comme ça jusqu'à ce que je lui rende son sourire. J'en avais la chair de poule.

— Bon, alors, on commence.

Frank mit trois pièces de cent yens dans la machine. Puis au lieu de s'installer dans le box, au centre du carré de pelouse artificielle prévu pour le joueur, il s'avança au beau milieu de la base de ciment pentagonale. Je ne comprenais pas pourquoi il s'installait là. Si on se trouve sur la base, on risque de recevoir de plein fouet une des balles qui jaillissent de la machine. La lampe verte s'alluma, la machine se mit à vibrer. A l'intérieur du grillage, Frank s'accroupit face aux machines, prépara la batte

devant sa poitrine. Il la tenait à l'envers, la main droite en bas. Il devait être en train de faire une blague. Peut-être qu'il commençait toujours par faire ça, une sorte de rituel avant le jeu ? Il y eut un bruit de ressort qui se détend brusquement, la première balle jaillit. Frank ne fit pas mine de bouger et le projectile lancé à cent à l'heure passa à ras de son oreille et alla frapper le tapis dans son dos. Frank serra la batte de toutes ses forces. Il poussa un espèce de cri incompréhensible, abattit sa batte vers le sol avec une force terrible. Comme il la tenait à l'envers, la barre de métal lui échappa des mains, et rebondit sur le béton avec un son aigu de cloche. La seconde balle arriva. Frank restait sur la base, de profil par rapport à la trajectoire. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Cet Américain d'âge moyen était accroupi, les mains vides, juste devant une machine d'où une balle allait jaillir à cent à l'heure. Sa posture n'avait rien à voir avec le baseball, ni d'ailleurs avec aucun autre sport. A demi accroupi, tête baissée, les deux bras toujours dans la même position que lorsque la batte lui avait échappé : les deux mains rassemblées et tendues en biais, à gauche devant lui. Mué en statue de sel. Au moment même où je hurlai : « Hé, Frank ! » une balle effleura son dos. Il ne bougea pas. Il contemplait le sol de béton illuminé par les lueurs verdâtres des lampes fluorescentes. Le vent soufflait à travers le grillage, soulevant lentement des bouts de papier dans l'espace. Le haut-parleur diffusait maintenant une vieille rengaine populaire. Frank ne bougeait toujours pas. On dirait qu'il contemple un cadavre, me dis-je. A cette idée, je perdis tout sens de la réalité et me sentis aspiré dans un cauchemar. Les balles continuaient à jaillir de la machine avec régularité et venaient chaque fois frôler le corps de Frank avant de frapper le tapis, avec un son mat et cadencé qui semblait scander les heures d'un autre monde, un son à la fois réel et grotesque. Quand la sixième balle s'abattit sur ses fesses, Frank ne bougea pas davantage, il leva simplement ses mains jusqu'à son visage et se mit à les regarder fixement. Il avait la pose triste et résignée d'un coupable qui reconnaît son crime et attend la punition. J'eus soudain l'impression que je m'acharnais cruellement contre lui et je pénétrai dans la cage à mon tour, dans l'intention de mettre un terme à tout cela.

— Frank, c'est dangereux ! dis-je en lui touchant l'épaule. Il était froid comme du métal. C'est dangereux de rester ici, répétais-je en le secouant. Il finit par détacher son regard de ses mains pour le diriger vers moi, et hocha la tête. Il avait beau s'être tourné vers moi, ses yeux étaient ailleurs, ternes et fixes. En sortant de la cage, il trébucha sur une balle et tomba. Je me confondis en excuses. Il me semblait que j'avais commis un acte irréversible en l'obligeant à jouer.

— Ça va, Kenji, ne t'inquiète pas, je me sens mieux, me dit-il, un peu calmé, quand je l'eus fait asseoir sur la chaise.

— Tu veux qu'on aille boire un café quelque part ? proposai-je, mais il secoua la tête en essayant de sourire et répondit :

— Non, je vais rester ici un moment.

Le clochard ne nous avait pas quittés des yeux.

## II

Le trente décembre 1996, je me levai vers midi, et commençai par lire le journal. Il y avait un article détaillé sur le meurtre de la lycéenne.

« Le vingt-huit décembre à l'aube, un cadavre de femme découpé en morceaux et emballé dans des sacs-poubelle a été découvert dans une ruelle de Kabukichô à Tôkyô, district de Shinjuku, par une employée de bar qui venait de quitter son travail et a aussitôt alerté le commissariat de Shinjuku. D'après les premiers éléments de l'enquête menée par ce même commissariat, il s'agirait d'Akiko Takahashi, dix-sept ans, élève de première au lycée public numéro deux de l'arrondissement de Taito, fille aînée de Nobuyuki Takahashi, quarante-huit ans, domicilié 2-3-23 Yosuji-chô, arrondissement de Taito. Le cadavre portait des traces de violence. Jugeant qu'il s'agissait d'une affaire de viol suivi de meurtre, le commissariat a confié le dossier au bureau spécial des enquêtes criminelles, afin de procéder à une enquête approfondie... »

Le corps d'Akiko avait été découpé en morceaux, puis la tête, les deux bras et les deux jambes placés dans un sac plastique, le tronc dans un autre. Elle portait des traces de coups sur le visage, et en outre des plaies sur tout le corps causées par un objet tranchant et pointu. Une demi-journée semblait s'être écoulée entre le moment de la mort et la découverte du corps.

Les sacs en plastique avaient été déposés dans un dépôt d'ordures à l'arrière d'une ruelle peu fréquentée. Comme il n'y avait pas de traces de sang aux alentours, les enquêteurs avaient conclu que la jeune fille avait été violée, tuée et découpée en morceaux ailleurs, et que le meurtrier ne pouvait l'avoir transportée qu'en voiture jusqu'à l'endroit où elle avait été découverte.

Akiko faisait partie d'un groupe de jeunes délinquantes qui sévissait dans les quartiers d'Ikebukuro et de Kabukichô, et toutes ses camarades avaient été interrogées par les enquêteurs du commissariat de Shinjuku-ouest. Des témoins avaient vu la jeune fille pour la dernière fois dans un *game-center* d'Ikebukuro le soir du vingt-sept, mais personne ne savait ce qu'elle avait fait ensuite.

Quand j'eus terminé l'article, j'allumai la télé. La sonnette de l'entrée retentit juste à ce moment. J'allais ouvrir : c'était Jun. Elle avait un sac de supermarché au bras, et me demanda si ça me disait de manger des nouilles instantanées.

— Kenji, tu crois vraiment que c'est lui le criminel ? Comment il s'appelle déjà, ton *gaijin* ?

— Frank.

— Ah, oui, Frank, alors tu crois que c'est lui ?

— Je n'en suis pas sûr, non, je ne sais pas trop.

A la télé, un psychologue ou un criminologue, un essayiste en tout cas, discourait avec l'air du type qui sait tout sur tout.

— Il n'y a rien, tu vois, absolument rien qui puisse lier directement Frank à ce crime, je me demande pourquoi ça me tracasse à ce point, en fait, c'est ça le plus curieux.

Les nouilles de blé étaient délicieuses. Jun avait rajouté dans la barquette en aluminium des croquettes panées qu'elle avait achetées à part. J'aimais bien ce côté pratique chez elle. Elle avait des cheveux légèrement châains, ses oreilles percées étaient ornées de boucles. Ce jour-là, elle portait une minijupe de cuir noir, un pull en mohair assorti, et des bottines. « Que ça soit en mettant des socquettes qui tombent sur les chevilles, en se teignant les cheveux en châtain ou en se faisant percer les oreilles, les lycéennes d'aujourd'hui refusent le cadre de la société adulte », était en train de dire le type de la télé.

— Quel crétin, ce mec, dit Jun tout en avalant ses croquettes,

— Complètement débile, approuvai-je.

Moi-même je ne comprenais pas bien Jun. Simplement parce que j'étais de sexe mâle et que j'avais terminé le lycée depuis deux ans alors qu'elle y était encore. Alors, que dire d'un



jeune essayiste qui dissertait sur les lycéennes comme s'il les connaissait par cœur ? Impossible de le croire.

— Quand même, la découper en morceaux, quelle horreur ! C'est comme dans *Le Silence des agneaux*.

— Exactement, répondis-je. A mon avis, l'assassin a dû être influencé par ce film. Tu as raison, ce n'est pas très japonais comme façon d'assassiner quelqu'un.

— Dis, tu m'as rapporté une photo de Frank ?

— Quelle photo ?

— Ah, c'est pas vrai, ça ! Tu m'avais promis de faire des photos de lui au *print-club*.

— Mais je l'ai raccompagné à son hôtel, et je ne suis rentré ici qu'à trois heures du matin. Il s'est mis à délirer au *batting-center*, ou plutôt c'est d'aller dans ce *batting-center* qui lui a fait perdre complètement la boule.

— Comment ça ?

— Brusquement, il s'est rigidifié, il se tenait n'importe comment, sans faire attention aux balles qui arrivaient, mais tout de même pas comme quelqu'un qui ne connaît strictement rien au baseball. Je l'ai interrogé après, et il m'a raconté que son cerveau était plus petit qu'un cerveau normal.

— Hein ? Ça veut dire que c'est un attardé mental ?

— Non, on lui a enlevé un bout de cervelle.

Les baguettes que Jun allaient porter à sa bouche restèrent en l'air, les nouilles suspendues au bout.

— C'est ce qu'il m'a dit : il a eu une opération et on lui a enlevé un bout de cerveau.

— Et il n'est pas mort ? !

— C'était le... Ah, comment on dit, c'est un mot qu'on entend de temps en temps, quand il m'a dit ça en anglais hier, je ne comprenais pas, j'ai dû chercher dans le dictionnaire, je lui ai même demandé comment ça s'épelait, ah, comment on dit déjà ? Tu ne connais pas des noms de parties du cerveau ?

— La boîte crânienne ?

— Mais non, ça c'est un os, c'est un mot plus compliqué que ça.

A la télé, un pépé au titre de sociologue avait pris la parole : « Je pense que cela va activer l'application de l'arrêté municipal

sur la prostitution, mais à la réflexion, il s'agit d'une défaite de l'intelligence des adultes. »

— Le lobe frontal ? dit Jun. Je lui caressai la tête. Elle avait des notes normales à l'école, et moi je la trouvais intelligente. En ce moment, sa mère était partie pour l'île de Saipan, elle avait gagné un voyage à je ne sais quel tirage au sort, Jun avait donc dormi chez moi hier soir, sa mère ne risquait pas de le savoir, mais elle était rentrée avant midi, à cause de son petit frère qui allait au collège. Elle n'était pas particulièrement sérieuse, elle visait seulement à être normale. Ce n'est pas facile de vivre normalement. Les parents, les professeurs, l'État, tout le monde nous enseigne comment mener une vie fastidieuse d'esclave, mais ils ne nous apprennent jamais ce que c'est qu'une vie normale.

— C'est ça, le lobe frontal, et il y avait encore autre chose, un mot plus compliqué qui n'était pas dans le dictionnaire, mais en tout cas, c'est ça, on lui a enlevé le lobe frontal.

— Mais pourquoi ?

— Hein ?

— Oui, pourquoi on lui a enlevé ça ? Ça s'opère comme l'appendice, ou quoi ?

— Il a eu un accident de la circulation et a été blessé à la tête, il avait des petits bouts de verre dans le cerveau et du coup, il a fallu en enlever une partie, en tout cas c'est ce qu'il m'a dit, mais quand je raconte ça, ça n'a aucune réalité, tu ne trouves pas ? Quand c'est lui qui te le raconte, il y met une certaine ambiance.

« Kenji, je peux te confier un secret ? » m'avait demandé Frank. Et il s'était mis à me débiter son histoire sans me laisser le temps de répondre oui ou non.

« Tu t'es peut-être déjà dit plusieurs fois que j'étais bizarre, mais vois-tu, à onze ans j'ai eu un terrible accident, mon cerveau a été touché, alors de temps en temps il m'arrive comme tout à l'heure de ne plus pouvoir bouger. Il m'arrive aussi de dire des choses incompréhensibles, ou de mélanger l'ordre des événements de ma vie.

Frank m'avait pris la main, et l'avait posée sur son cou. « C'est froid, non ? » avait-il dit. Sa nuque était vraiment glacée.

Il gelait sur cette plate-forme en plein vent, j'avais les doigts gourds et la goutte au nez. Mais le contact glacial de la main et du cou de Frank n'avait fondamentalement rien à voir avec la température polaire qui m'engourdisait les doigts. J'avais ressenti la même chose quand je lui avais touché l'épaule pour le faire sortir du terrain : un froid métallique. Je me rappelai être allé autrefois voir l'atelier où étaient construites les machines dont mon père dessinait les plans. J'avais suivi celui-ci qui avait des choses à régler là-bas, c'était en plein hiver, l'atelier était situé sur une des collines autour de Nagoya. D'énormes machines dont j'ignorais la destination étaient alignées les unes à côté des autres, une odeur de métal gelé régnait dans tout le hangar. Au moment où j'avais touché Frank, ce souvenir m'était revenu.

« Moi, je ne me rends pas compte à quel point mon corps est froid, j'ai un peu perdu le sens du toucher, souvent je ne sais même plus si mon corps m'appartient ou pas, je peux parler normalement, ça oui, mais de temps en temps mes souvenirs se brouillent. Dans ces moments-là, je n'arrive plus à savoir si le passé dont je parle a réellement existé, ou bien je me demande si la réalité n'est pas un rêve. »

Frank avait passé tout le temps du trajet entre le *batting-center* et son hôtel près de la gare de Shinjuku-ouest à me raconter tout ça. Je décidai de croire à ce récit, malgré ses allures de scénario de science-fiction, non parce que cela éclairait les points étranges du comportement de Frank, mais surtout à cause du contact bizarre, à la fois métallique et glacé, de son corps.

— Je ne comprends pas très bien, me dit Jun, qui avait presque fini son bol de nouilles. (Moi je n'en avais mangé que la moitié. Je n'aime pas avaler un plat brûlant, et je prends toujours mon temps pour déguster les soupes de nouilles.) Ce n'est pas un robot tout de même ?

— Des robots on n'en a jamais vu ailleurs qu'au cinéma ou dans les mangas mais, tu vois, quand tu touches une peau humaine, ça donne une sensation particulière, non ? demandai-je en posant ma main sur celle de Jun. Ça fait longtemps qu'on n'a pas fait l'amour, me dis-je en passant. Pas loin de trois

semaines. A l'époque où on s'était rencontré, on était en rut en permanence tous les deux mais, maintenant qu'on mangeait souvent ensemble les nouilles ou les délicieuses salades que préparait Jun, la fréquence de nos galipettes avait drôlement diminué.

— Cette douceur particulière de la peau humaine, eh bien, tu vois, chez Frank c'est complètement autre chose.

Jun avait le regard tourné vers la télé, mais elle exerça une légère pression sur ma main, et me dit de me dépêcher de finir de manger.

— C'est le sujet qui me coupe l'appétit, répondis-je.

A la télé, l'émission sur le meurtre de la lycéenne se poursuivait. Les savants avaient terminé leur numéro, maintenant c'était le tour d'une espèce de reporter, avec en toile de fond des dessins du corps et du visage de la lycéenne. « Elle a été littéralement criblée de coups, mais je vais vous expliquer à partir de ces dessins les points qui ont paru curieux aux enquêteurs. »

— Ce genre de type n'a jamais dû se demander quel effet ça ferait à la mère de la fille assassinée de regarder ça, évidemment, j'imagine que les parents évitent de regarder ce genre d'émission, mais ce type pense sans doute qu'une fille qui se prostitue ne mérite pas le nom d'humain, fit remarquer Jun d'un ton énervé puis elle détourna son regard de la télé.

Les dessins étaient maladroits, c'était sûr, et vraiment de mauvais goût. Il y avait des marques de différentes couleurs sur les endroits de son corps, selon qu'elle avait été frappée avec un objet contondant, tranchant ou pointu, et la tête, les bras et les jambes étaient séparés du tronc.

« Le corps d'Akiko a donc été entièrement criblé de coups, comme vous pouvez le constater, ici sur le sein gauche, vous voyez, un morceau de chair a été découpé, et tous les spécialistes en criminologie du Japon ont remarqué ce point : les yeux, regardez, les yeux, n'est-ce pas, ont été crevés à l'aide d'un objet fin et pointu comme une aiguille, et cela, d'après les psychiatres, exprime le refus de la part du criminel d'un quelconque témoin à son crime, il lui est désagréable d'être vu, fût-ce par sa victime, autrement dit, le criminel est un être faible

qui, avant de se livrer à ces atrocités, s'est d'abord assuré que sa victime ne pourrait pas le regarder.

— Rien n'est moins sûr, dit Jun. Peut-être qu'il aime crever les yeux des gens, tout simplement.

C'est ce que je pensais aussi.

Sur l'écran, on montrait les réactions des femmes au foyer, acteurs de feuilletons et stars du petit écran rassemblés dans le studio : « C'est horrible, incroyable, impardonnable » et autres commentaires à l'avenant « En outre, poursuivit le présentateur, on a appris qu'Akiko faisait partie d'une groupe de jeunes filles qui se livraient à la prostitution, et les enquêteurs déploient actuellement toute leur énergie à découvrir l'identité de tous ses clients, mais il semble que ce soit presque impossible quand la jeune fille ne fait pas partie d'un club de rencontres, et c'était justement le cas. »

— Mais si, c'est possible avec son *beeper*, dit Jun. Je suis sûre qu'elle en avait un, et s'il n'a pas été volé, il devait être avec le cadavre, ils n'ont qu'à écouter les messages, il paraît qu'on peut remonter jusqu'aux dix ou vingt messages précédents, ils n'ont qu'à se renseigner auprès de NTT.

— Dans le journal ils ne parlaient pas d'un *beeper*.

— Ils ne disent jamais les trucs vraiment importants, le criminel lit le journal et regarde la télé lui aussi, et moi à sa place, si j'apprenais qu'on est sur le point de me retrouver, je prendrai la poudre d'escampette.

Après l'exposé du reporter se déroula un débat auquel participaient tous les scientifiques présents. Un artiste de la télé affirma que ce n'était pas moral que les lycéennes se prostituent. « Naturellement je ne veux pas jeter la pierre à cette malheureuse jeune fille qui est morte, mais si on ne fait rien, ce genre de chose peut arriver de nouveau. En général, on est bien trop indulgent avec ces jeunes, après tout, physiquement elles sont déjà adultes, alors il faut prendre les mêmes mesures sévères que pour des adultes, et naturellement pour les clients de ces filles, il en va de même, il faut les mettre en prison, un point c'est tout. Si on laisse ce genre de phénomène se développer librement, ce sera bientôt comme en

Amérique. Le pays va à sa perte. » Des femmes au foyer présentes dans la salle se mirent à applaudir.

— En Amérique, ça n'existe pas la prostitution de lycéennes, dit Jun. Si un journal américain leur posait la question : « Pourquoi les jeunes lycéennes japonaises se prostituent-elles ? » je me demande ce qu'ils répondraient, tous ces gens !

Au mot « Amérique », je me remis à penser à Frank. Une fois parvenu devant son hôtel, il m'avait dit :

« D'habitude, dans le cerveau, les cellules ne se développent plus passé un certain âge, dans les organes comme le foie ou l'estomac, je ne sais plus, des millions de cellules nouvelles apparaissent chaque jour, la peau aussi, mais les cellules du cerveau, une fois qu'on est adulte, c'est le contraire, elles diminuent, dans mon cas, les médecins ont dit qu'il y avait une possibilité que les cellules de la partie du cerveau qu'on m'a enlevée se renouvellent, alors dans ma tête les anciennes et les nouvelles cellules se mélangent, et ça me brouille les souvenirs, ou alors de temps en temps mes mouvements deviennent bizarres, tu comprends mieux si je t'explique les choses comme ça ?

L'émission sur le meurtre de la lycéenne s'arrêta un moment, pour laisser place aux informations, mais en les écoutant, je manquai recracher mes dernières bouchées de nouilles : un sans-abri avait été brûlé vif au cours de la nuit.

— Et maintenant, disait le présentateur, quelques nouvelles diverses : le cadavre calciné d'un inconnu a été découvert ce matin dans les toilettes payantes du parc central de Shinjuku dans le district ouest de Shinjuku, il a été découvert par un employé municipal venu faire le ménage. Le cadavre aurait été arrosé d'essence et brûlé, le commissariat de Shinjuku-ouest soupçonne un assassinat et a ouvert une enquête. L'intérieur des toilettes, construites en béton, était noirci par le feu, des journaux et des sacs épars qui semblaient appartenir à la victime ont été trouvés sur place. D'après l'examen de ces objets, la victime serait un sans-abri ayant élu domicile dans le parc central de Shinjuku... Passons maintenant à la prise

d'otages de l'ambassade japonaise au Pérou. Je donne l'antenne à notre envoyé spécial à Lima...

Dans ma bouche, les nouilles s'étaient transformées en bouts de chiffon. Je me rappelais la sensation désagréable que me causait la présence de Frank.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Jun, en scrutant mon visage. Je fis un effort pour déglutir et j'avalai mes nouilles. Puis je sortis une bouteille d'Evian du réfrigérateur et en bus quelques gorgées. J'avais vraiment la nausée.

— Tu es tout pâle...

Jun s'approcha, me frotta le dos. A travers le pull, je sentais cette douce main de jeune fille qui me caressait. Voilà, me dis-je, voilà exactement le genre de sensation dont Frank est privé.

— C'est encore ce *gaijin* ?

— Il s'appelle Frank.

— Ah, oui, c'est un nom tellement commun que je n'arrive pas à m'en souvenir. Ça va mieux ?

— Un nom tellement commun, marmonnai-je, que ce n'est peut-être pas le vrai.

— Une fausse identité ?

J'expliquai à Jun ce qu'il m'avait dit au *batting-center* sur les SDF.

— C'est drôle qu'il t'ait dit ça, ton *gaijin*, Frank, je veux dire. « Il y a peut-être dans le monde des gens qui ont envie de caresser la joue d'un clochard et de tuer des bébés », c'est bien ça ?

— Mais je crois que rien n'est vrai dans ce qu'il dit, rien, sauf peut-être ce qui a trait à la haine.

— Tu crois que c'est lui qui a tué ce SDF ?

C'était difficile d'expliquer ça à Jun. Je n'avais aucune preuve, et puis, elle ne connaissait pas Frank. On ne pouvait pas comprendre, à moins de s'être trouvé confronté à l'impression désagréable qu'il dégageait.

— Pourquoi n'interromps-tu pas ton travail avec lui, tout simplement ?

L'idée d'annuler mon rendez-vous avec Frank me donna la chair de poule.

— C'est impossible, répondis-je.

— Tu as peur qu'il te tue si tu fais ça ?

Jun commençait à s'inquiéter sérieusement pour moi. Elle avait compris que j'avais peur. Elle avait sans doute en tête une image de ce qu'était un tueur, calquée sur ce qu'elle avait vu au cinéma. Mais Frank n'était pas un tueur, les tueurs exécutent les gens pour de l'argent. Et si Frank avait tué quelqu'un, ce n'était sûrement pas pour l'argent.

— Je ne sais pas comment m'exprimer, je n'ai aucune preuve que Frank ait tué ce clochard, je n'ai pas l'habitude d'imaginer des trucs pareils et je ne sais pas si le SDF qui a brûlé cette nuit est celui que nous avons vu au *batting-center* je pourrais aller voir sur place s'il est toujours là et comme ça je serais fixé, mais il me semble que ça ne me rassurerait pas pour autant, j'ai l'impression que Frank est capable de tuer n'importe quel SDF, celui-là ou un autre, peu lui importe.

— Je ne te comprends pas très bien.

— Ah, oui, sans doute, même moi, je me trouve un peu bizarre.

— Il lui a fait quelque chose, à ce clochard, quand vous étiez là-bas ?

— Non, rien.

— Alors qu'est-ce qui te fait penser qu'il pourrait avoir un lien avec ça ?

— Ecoute, c'est ridicule, c'est probablement une illusion totale de ma part, tu m'as dit que tu voulais voir une photo de lui, à mon avis même sur une photo tu ne comprendras pas, comment te dire ? Tiens, par exemple, quand j'étais au lycée, il y avait pas mal de voyous autour de moi, il doit y en avoir dans ton entourage aussi, non ? Des sales types qui font exprès de se faire détester de tout le monde.

— Euh, je ne vois pas, il n'y a pas de gens si affreux autour de moi.

Jun fréquentait un lycée de jeunes filles privé assez élitiste. Dans ce genre d'établissement, il n'y avait sans doute pas de loubards comme ceux dont je parlais. Et puis peut-être aussi que d'année en année il y avait de moins en moins de ces jeunes délinquants qui faisaient tout pour se faire haïr.



— Ce que je sens chez Frank, c'est la même énergie que chez ces loubards, mais poussée à l'extrême. Comment dire, quelque chose comme une intention de nuire poussée à l'extrême.

— Une intention de nuire ?

— Oui. Chez moi aussi il y en a, et même chez toi mais à toute petite dose, enfin, non, toi, tu n'en as sans doute pas, tu es tellement gentille.

— Peu importe comment je suis, explique-moi plutôt un peu plus clairement, tu ne sais vraiment pas parler de ce genre de truc !

— J'ai eu un copain comme ça, tout le monde le détestait, il désespérait tous ses profs, finalement il s'est fait virer parce qu'il avait tailladé le visage du proviseur au cutter, il avait des problèmes familiaux à ce qu'il paraît. Il ne m'en avait jamais parlé en détail, mais enfin, un jour je suis allé chez lui, il y avait seulement sa mère, elle m'a salué très poliment, c'était une maison plutôt grande, il avait une chambre à lui tout seul, bien plus grande que la mienne, et il avait un PC du dernier modèle sorti à l'époque et tout un tas de matériel comme ça, il avait tout, vraiment tout, je l'enviais mais il y avait une ambiance bizarre dans la maison, je ne saurais pas dire en quoi exactement mais c'était bizarre, sa mère nous a apporté du thé et des cookies, et elle m'a dit quelque chose, je ne sais plus quoi, une formule toute faite, du genre : « Merci de vous occuper de mon fils », et il lui a dit : « Allez, ça suffit, barre-toi ! » alors sa mère m'a dit, toujours très poliment : « Prenez tout votre temps, je vous en prie », je l'ai remerciée et je l'ai suivie des yeux pendant qu'elle sortait de la chambre, alors il m'a regardé et m'a dit d'un air naturel : « Quand j'étais petit, elle m'a frappé avec une bonbonne de gaz vide », et puis il a ajouté : « Elle m'a déjà tapé dessus avec le tuyau de l'aspirateur et elle m'a brûlé avec un briquet aussi », et il m'a montré la cicatrice d'une brûlure sur son bras, et puis il a ajouté : « J'ai un petit frère, mais elle ne lui a jamais rien fait à lui », après quoi il a arrêté de parler de sa mère, et on a passé l'après-midi à jouer à des jeux vidéo qui venaient juste de sortir, à un moment j'ai eu envie d'aller pisser, alors j'ai sauvegardé mon jeu, et je suis sorti de sa chambre et

dans le couloir tout sombre, j'ai vu sa mère, debout, qui me regardait d'un air bizarre, et puis tout à coup elle a dit : « Ah, vous cherchez les toilettes ? C'est au bout du couloir, là-bas », elle a ri d'un air aimable, un rire aigu, complètement hystérique en fait. Quand on allait au *game-center* avec ce copain, il suffisait qu'un type d'une autre école lui dise un mot, n'importe quoi, par exemple : « Ça fait deux heures que vous jouez à ce jeu, vous pouvez laisser un peu la place ? » il changeait complètement de couleur, et là je savais qu'il était capable de faire n'importe quoi, il ne pouvait plus se contrôler, Frank, il a ce genre d'expression, mais multipliée par cent, oui, il fait souvent ce genre de mimique.

— Tu veux dire qu'il fait peur ? demanda Jun.

— Il ne fait pas peur comme un yakuza, répondis-je, mais...

Ah, ce que c'était difficile à expliquer. Il n'était pas sûr que tout le monde ressente la même chose que moi devant Frank. Si vous le croisie au coin d'une rue en plein jour, et qu'il vous demandait de prendre une photo-souvenir pour lui, vous auriez peut-être éprouvé de la sympathie pour ce *gaijin* à l'air simple et franc.

— Rien à faire, je ne peux pas t'expliquer ! En tout cas, il est bizarre, si je te dis qu'il est bizarre, tu comprends ce que je veux dire ?

— Non, je ne vois pas vraiment, mais en fait, je n'ai jamais eu de contacts proches avec un étranger, je ne suis pas comme toi, je t'admire d'avoir ce discernement, si on n'a pas rencontré des dizaines d'étrangers on ne peut pas dire en quoi celui-ci ou celui-là est bizarre, non ?

Elle avait raison. Les Japonais ne connaissent pas les étrangers. Un de mes clients précédents était un Texan, il m'a dit qu'il était allé à Shibuya et que ça l'avait étonné, parce qu'il avait vu plein de jeunes habillés comme les artistes de rue qui dansent le hip-hop à Harlem, ils avaient tous des écouteurs sur les oreilles, et certains faisaient du skate-board. Ce qui l'avait le plus étonné, c'était qu'aucun de ces jeunes gens qui imitaient parfaitement la mode américaine ne parlait anglais.

Ensuite il m'avait demandé : « C'est parce qu'ils aiment les Noirs américains que ces jeunes s'habillent comme ça ? » C'est

le genre de question qui me met mal à l'aise. Je suis incapable d'y répondre. Je lui ai dit que chez la plupart des jeunes, imiter le style des Noirs américains était la tendance branchée, mais je ne pouvais pas espérer qu'il me comprenne. Il y a un tas de choses qui nous paraissent aller de soi au Japon mais qui restent incompréhensibles aux étrangers, quelles que soient les explications qu'on leur donne.

— On va se promener ? proposa Jun.

En sortant de chez moi, Jun fit une trouvaille.

— Tiens, qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-elle. Il y avait un petit truc noir collé sur ma porte, quelque chose comme un bout de papier déchiré, de la taille d'un timbre-poste. Je me demandai si ce n'était pas de la peau humaine.

— Qu'est-ce que c'est, Kenji ? répéta Jun en regardant ce résidu de je ne sais quoi.

— Je l'ignore, répondis-je en attrapant la chose entre deux doigts.

Le petit carré avait un contact désagréable. Comme il était collé sur ma porte métallique, je dus le détacher avec mes ongles. Même une fois enlevé, il laissa une trace noirâtre sur ma porte. Je le jetai dehors en bas des escaliers. Mon cœur battait à tout rompre. J'avais la nausée, mais je décidai de ne rien en montrer à Jun.

— Je me demande si c'était là quand je suis arrivée, je n'ai rien remarqué, dit-elle en descendant à son tour.

Moi, j'étais persuadé que c'était de la peau humaine. Et que c'était Frank qui l'avait déposée là. La peau de qui, ça, je n'en savais rien. De la lycéenne, peut-être, ou du clochard. Ou encore d'un autre cadavre qu'on n'avait pas encore découvert. J'avais l'esprit en pleine confusion, et très mal au cœur.

— Kenji.

Jun s'était arrêtée en bas des escaliers.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

Je voulus répondre, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

— Tu veux rentrer ? Le vent est glacial.

Si c'était vraiment de la peau humaine, et si c'était Frank qui l'avait collée sur ma porte, pourquoi est-ce que je l'avais jetée ? Simplement parce que je ne voulais pas toucher ça une seconde de plus.

— Dis, Kenji, tu veux qu'on rentre ?

Jun me tapotait gentiment le bras.

— Non, répondis-je, marchons un peu.

Tandis que je me promenais bras dessus bras dessous avec Jun, je me mis à penser que Frank nous observait peut-être de quelque part. Jun me regardait de temps en temps, mais ne disait rien. J'étais sûr d'avoir vu un dessin d'empreinte digitale sur ce bout de peau, et de toute façon ce n'était pas du papier. Il n'y avait aucune raison que ce genre de chose soit arrivé sur ma porte au gré du vent. Comment un truc de la taille d'un demi-timbre-poste à peine plus gros que l'ongle de mon petit doigt serait-il venu se coller sur ma porte par hasard ?

Non, pour que ça tienne, quelqu'un avait dû appuyer bien fort dessus.

Ça devait être un avertissement. Je ne voyais personne en dehors de Frank qui ait besoin de me donner un avertissement. S'il te vient des idées bizarres, si tu tentes la moindre chose contre moi, voilà ce qui va t'arriver. C'était sûrement le sens du message. Instantanément, l'image de Frank en train de coller ce lambeau de peau sur ma porte en murmurant avec son habituel air impassible : « Kenji, tu comprends ce que ça veut dire, hein ? » vint me flotter dans la tête. Ça me paraissait tout à fait le genre de geste dont Frank était capable. Depuis tout petit, j'ai toujours eu tendance à voir les choses au pire. Mes amis me traitent de pessimiste. Je pense que la mort prématurée de mon père a dû m'influencer en ce sens. Ce fut un choc pour moi. Le pire progresse toujours comme s'il n'avait rien à voir avec vous, puis un beau jour il vous tombe dessus sans crier gare. Et quand le pire est devenu réalité, il est trop tard pour y remédier. Voilà ce que m'avait appris la mort de mon père.

Mêlés à la foule, nous marchâmes presque jusqu'à la gare de Meguro. Jun s'était rendu compte de mon comportement étrange mais ne faisait aucun commentaire et ne me posait pas

de questions. Elle avait vu ses parents divorcer quand elle était petite. Elle avait fait l'expérience un nombre incalculable de fois de l'instabilité, de la souffrance, de la peur et du désir qu'il y a à rester auprès de quelqu'un qui ne vous adresse pas la parole. A mon avis, les personnalités du style de celle de Jun ou de la mienne vont devenir la tendance dominante dans ce pays. Actuellement, au Japon, il y a très peu de gens qui peuvent devenir adultes sans faire l'expérience de malheurs qu'ils sont dans l'incapacité de gérer seuls. Pour l'instant, les gens comme nous sont encore peu nombreux, alors on les réduit à une poignée de cas isolés qu'on appelle des « jeunes hypersensibles », mais ça va évoluer.

— Allô, Yokoyama-san ?

J'appelai le rédacteur en chef du magazine qui publiait gracieusement mes petites annonces suivies de mon numéro de téléphone. Frank lui avait peut-être demandé mon adresse.

— Kenji, tu travailles encore ?

Yokoyama était là. La veille du réveillon, il dormait toujours au bureau, et il travaillait presque tous les dimanches et les jours de fête nationale. Il disait toujours qu'il passait les meilleurs moments de sa vie au bureau, à faire la mise en page des articles sur son Macintosh, en écoutant de vieux morceaux de jazz.

— Oui, les *gaijin* ne prennent pas de vacances pour le réveillon ni pour le jour de l'an !

— C'est vrai, c'est bon pour toi, ça ! Au fait, la police n'est pas venue te poser de questions ?

— Il s'est passé quelque chose ?

— Tu sais que j'ai ouvert un site sur Internet ?

— Bien sûr, vous vous vantez toujours d'en faire la mise en page vous-même, non ?

— Eh bien, j'ai reçu un avertissement de la police.

— Un avertissement ? Pourquoi ?

— J'ai inclus quelques photos, tu vois, mais attention, pas du hard ni du porno, juste des photos de nu, sans plus, c'est normal pour un magazine destiné aux étrangers, ils m'ont dit de m'en abstenir, voilà, c'est tout, on voit les poils pubiens, tu comprends, je sais bien que normalement c'est interdit mais

enfin maintenant, tu ouvres n'importe quel magazine, il y a les poils, alors je pense que c'était un avertissement pour l'exemple, et puis, comme il y a aussi tes petites annonces, je me demandais s'ils ne t'avaient pas dit quelque chose à toi aussi.

— Non, rien du tout.

— Bon, très bien, alors, s'ils viennent te voir, tu n'as qu'à dire que tu n'es au courant de rien.

— Entendu. A propos, vous n'avez pas eu un coup de fil d'un de mes clients ? demandai-je tout en me disant que si Frank avait appelé, Yokoyama ne lui aurait de toute façon pas donné mon adresse.

— Ah, si ! fit Yokoyama avec le plus grand naturel.

Mes battements de cœur s'accéléchèrent à nouveau. J'appelais de mon portable, à l'ombre de l'enseigne d'une pâtisserie près de la gare de Meguro pour me protéger du vent. Jun me tenait par la main, tournée vers la devanture de la pâtisserie : elle contemplait les décorations de nouvel an en gâteaux japonais. De temps en temps elle me jetait un regard inquiet.

— Qui était-ce ?

— Oh, un nom du genre John ou James, je ne sais plus, il m'a demandé ton numéro de compte en banque, je ne le lui ai pas donné, naturellement. A la réflexion j'ai trouvé ce coup de téléphone curieux.

— En quoi était-ce curieux ? Ah, au fait, c'était un client qui se trouve au Japon en ce moment, je suppose ?

— Justement, c'est ça que j'ai trouvé bizarre, il m'a dit qu'il appelait du Missouri ou du Kansas, je ne sais plus, c'était hier dans la nuit, enfin, vers l'aube plutôt, j'ai trouvé ce type assez extravagant, parce que le Missouri et le Kansas ça se trouve en gros dans le centre des États-Unis, et donc j'ai calculé qu'avec le décalage horaire il devait être midi là-bas, le dimanche vingt-neuf décembre, je te demande un peu, est-ce que c'est une heure où un type pense à appeler le Japon pour régler ses frais de guide de soirées coquines ? Là-bas, le dimanche, ils vont à l'église, ou au cinéma, ils n'ont pas l'esprit à appeler au Japon pour payer le guide avec qui ils sont allés s'encanailler, le contraire encore je comprendrais, si c'était toi qui lui devais de

l'argent, d'accord, mais appeler pour te payer, j'ai trouvé ça vraiment curieux, en plus il aurait été plus logique de t'appeler directement d'abord, d'ailleurs je lui ai demandé s'il l'avait fait.

— Alors ?

— Il a répondu que tu n'étais pas là. Tu vois qui ça peut être ?

— En général ils me règlent tout le dernier jour en liquide ou par chèque, on ne peut pas leur faire confiance au point de se faire payer une fois qu'ils sont rentrés chez eux.

— Ça c'est sûr, la règle d'or chez les putes, c'est de se faire payer en cash, attention, je ne veux pas dire que tu es une pute, pas de malentendu, hein.

— Quel genre de voix avait-il ?

— Au début, j'ai trouvé sa voix bizarre, elle avait l'air très proche, mais enfin, de nos jours, les lignes avec l'Amérique ont beaucoup progressé, on s'entend comme si on était tout près, enfin quand même ça paraissait près, il n'y avait aucune interférence, sinon sa voix, non, elle ne m'a pas laissé d'impression particulière, c'était une voix qui ne laisse pas d'impression, voilà, une voix ordinaire, ni grave ni aiguë ni rauque, il s'exprimait comme tout le monde, un anglais pas très raffiné, mais enfin il était poli, c'est à peu près tout ce dont je me souviens, il s'est passé quelque chose ?

— Rien de particulier, répondis-je. Ce n'était pas la peine de tout lui raconter, il n'aurait pas compris.

— Ah, mais avant de raccrocher il m'a dit un truc vraiment curieux, sur la magie ou je ne sais quoi.

Sur le moment, je ne compris pas ce que disait Yokoyama.

— Comment ? Je n'ai pas bien entendu.

— Je pense qu'il a dû comprendre que je trouvais son coup de fil bizarre, je dormais, tu vois, et même un type comme moi qui adore les étrangers, qui fait tous ses efforts dans la journée pour se montrer aimable avec eux, si on l'appelle à l'aube pour lui dire des trucs aussi farfelus, ça le met de mauvaise humeur, alors je devais avoir une voix un peu sèche quand je lui ai demandé s'il t'avait appelé, et il s'est mis à me raconter que tu étais un type super, un excellent guide, que vous vous étiez très bien entendus et que vous vous étiez bien amusés en dehors de

vos rapports de business, moi je trouvais ça de plus en plus curieux, tu imagines, toi, un type qui ne m'a jamais vu et se met à me faire des compliments sur le guide qui l'a emmené visiter Tôkyô *by night*, je veux dire qui l'a emmené dans des peep-shows, des *lingerie pubs*, des clubs sado-maso pour lui présenter des filles, et le type qui te téléphone exprès pour dire ça de chez lui, dans le Kansas ou le Missouri, un dimanche midi ? Non, normalement...

Vers l'aube, Frank avait collé sur ma porte un morceau de peau prélevé sur je ne sais qui, puis appelé Yokoyama de sa chambre d'hôtel pour lui dire que j'étais un type bien et lui demander mon numéro de compte en banque : je l'imaginais parfaitement en train de faire ça, il était du genre à avoir un comportement excentrique. Mais pas le genre d'excentricités habituelles. Ce n'était pas le genre à se faire une coupe à la Mohican ou à se promener tout nu dans les rues après s'être peint le corps comme un tableau.

— Comment sais-tu que c'est Frank, ce *gaijin* ? demanda Jun. Nous étions entrés dans la pâtisserie, qui avait aussi un coin salon de thé. Jun m'y avait entraîné en me prenant par le bras, quand elle m'avait vu rester figé sur place après mon coup de téléphone.

— Tu es tout pâle, m'avait-elle dit. Entrons boire un café chaud.

Nous étions en train de boire un cappuccino qui avait la réputation d'être délicieux, mais je n'en sentais même pas le goût. C'était comme si ma langue et mon palais étaient recouverts d'une fine membrane. Mon cœur battait à toute vitesse, les pensées se bousculaient dans ma tête. Je racontai à Jun ce que m'avait dit Yokoyama.

— Rien ne prouve que c'est Frank, c'est vrai.

— Tu penses aussi que c'est Frank qui a collé ce truc sur ta porte ?

— Ben... répondis-je vaguement. Je n'avais pas dit à Jun ce que je pensais que c'était. Je n'avais pas envie de dire à quelqu'un qui comptait pour moi ce genre de chose à la fois grotesque et grave, en rapport avec la cruauté humaine. Si possible, je voulais régler ça tout seul. Il me semblait que lui en



parler serait la mêler à mon malheur. Mais mes cachotteries n'avaient pas dû échapper à cette lycéenne du type le plus sensible qu'on puisse trouver actuellement au Japon. « Mais ce truc, là... » commença Jun d'un ton étonnement puéril. Le même ton qu'aurait eu un petit enfant de maternelle découvrant un cadavre devant l'entrée et annonçant aux adultes : « Hé, il y a quelqu'un qui dort, là ! »

— Ce truc, là, on aurait dit du papyrus.

— Comme la marque Papyrus pour laquelle il y avait cette pub autrefois ? « Papyrus, le goût du premier amour ! »

— Kenji !

— Quoi ?

— Ecoute, d'habitude j'adore tes blagues, mais là, ce n'est vraiment pas le moment.

Ce n'était pas une plaisanterie. J'avais sincèrement confondu « papyrus » et la marque de boisson au lait *Calpiss*. Je n'avais même pas entendu ce que Jun disait vraiment. C'était lamentable, j'étais complètement absent.

— Il n'y avait pas de sang dessus ? Les taches noires, ce n'était pas du sang ?

— Si, avouai-je. Je n'avais plus la force de mentir pour la protéger. Si, je crois que c'était de la peau humaine.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ?

— C'était un avertissement, pour que je ne dise rien à la police.

Dans la poche-poitrine de ma veste, la sonnerie du portable retentit. J'eus un mauvais pressentiment. Mes pressentiments sont toujours justes : c'était Frank au bout du fil.

— *Hi*, Kenji ! Comment ça va ?

Une voix pleine de gaieté, qui semblait venir de la poitrine et traverser sa boîte crânienne. Il devait m'appeler d'une cabine pour qu'il y ait une telle résonance. Sur la table, était posé un petit panneau indiquant : « Nos clients sont priés de ne pas utiliser leurs téléphones portables à l'intérieur de l'établissement. » Je fis un signe de la main à Jun pour lui signaler : il faut que je sorte.

— Vous pouvez rester, il n'y a pas d'autre client, dit aimablement la jeune et mignonne serveuse occupée à changer

les gâteaux dans la vitrine. « Merci, excusez-nous », dit Jun en inclinant la tête. Jun aimait bien cette pâtisserie, la serveuse devait la connaître de vue. La seule voix de Frank avait le pouvoir de transformer cette paisible scène de la vie quotidienne, me dis-je. En regardant Jun et la vendeuse, et en écoutant simultanément la voix de Frank dans mon portable, je me sentis en proie à une soudaine nausée. Il me semblait que j'étais tombé dans un gouffre, le gouffre qui séparait ce que symbolisaient ces deux fraîches jeunes filles et ce que symbolisait Frank, et que je me retrouvais dans l'estomac d'un monstre.

— Oui, ça va, fis-je, m'efforçant d'empêcher ma voix de trembler. Il ne fallait pas qu'il s'en aperçoive. Je devais faire l'innocent. Il ne fallait pas qu'il me prenne pour autre chose qu'un guide des nuits de Tôkyô, à l'esprit pas très futé.

— Bien. Alors, je compte sur toi ce soir aussi, hein.

— Oui, bien sûr, je viendrai te chercher à neuf heures à ton hôtel, ça ira ?

— Je me réjouis d'avance, hier c'était vraiment super.

— Tant mieux.

— Ah, au fait, j'ai changé d'hôtel.

Mes battements de cœur s'accéléraient, ma gorge se dessécha soudain.

— Et tu es où maintenant ?

— Un hôtel de grand luxe, le Hilton, à côté de la mairie de Tôkyô.

— Tu peux me donner ton numéro de chambre ?

— Je n'ai plus que deux jours ici, alors je me suis dit, autant être dans un grand hôtel, mais ils étaient presque tous complets, à cause du nouvel an tout proche. Pour vous, Japonais, le nouvel an, c'est encore plus important que Noël, n'est-ce pas ?

Il ne me donnait pas son numéro de chambre... Peut-être qu'il n'était pas au Hilton. Il semblait vouloir me dire que ce n'était pas la peine de le chercher, je ne le trouverai pas.

— Ta petite amie va bien ? demanda-t-il.

Aussitôt, je me demandai s'il ne nous observait pas de quelque part, et je jetai un coup d'œil par la fenêtre sur les alentours.

— Oui, elle va bien, c'est gentil de te rappeler que j'ai une petite amie.

— Je me faisais du souci parce qu'on est rentrés si tard hier, je me suis dit qu'elle était peut-être en colère contre toi. Elle n'était pas fâchée, au moins ? Les filles c'est tellement capricieux.

Il devait nous regarder de quelque part. Il savait que Jun était à côté de moi.

— Non, pas du tout, en fait elle est avec moi en ce moment, ça va très bien.

— Ah, un rendez-vous d'amoureux ? Excuse-moi de te déranger alors.

— Non, pas du tout. Je te remercie de m'avoir appelé, j'étais inquiet hier en te quittant, tu n'avais pas l'air en forme.

— Ça va beaucoup mieux. Je suis désolé de t'avoir causé du souci, aujourd'hui j'ai l'impression de revivre, comme si mon cerveau avait retrouvé ses facultés, je suis sûr qu'il y a plein de nouvelles cellules en train de se développer, je suis tout content pour ce soir. Ce soir, je veux absolument baiser.

— Frank, tu ne veux pas me donner ton numéro de chambre au Hilton ? Je pourrais avoir besoin de t'appeler d'urgence...

— Comment ça, m'appeler d'urgence ?

— Je ne sais pas, rien d'important, mais par exemple si je me trompe d'heure de rendez-vous, ou d'endroit. C'est plus simple si j'ai ton numéro de chambre.

— Ah ? Oui, mais en fait, je n'ai pas encore rempli les formalités d'entrée, j'ai juste réservé et laissé mes bagages à l'hôtel, la chambre n'était pas prête.

— Dans ce cas, peux-tu me rappeler dès que tu sauras ton numéro ?

— Oui, bien sûr, mais aujourd'hui, je serai dehors toute la journée, alors ce ne sera sans doute pas possible, tu ne pourras pas me joindre de toute façon, et moi je ne sais pas si je pourrai t'appeler ou non.

— Je peux téléphoner à l'hôtel pour leur demander.

— Euh, non, ça ne sera pas possible, tu vois, je leur ai donné un faux nom, tu comprends, je suis ici pour m'amuser et

je n'ai pas envie que ça se sache, je ne veux pas donner mon vrai nom, mais écoute, pourquoi on ne se retrouverait pas devant le *batting-center* d'hier, hein ?

— Pardon, où ça ?

— Le *batting-center*. Il est au premier, mais on peut se retrouver devant le *game-center* du rez-de-chaussée, j'aime bien cet endroit.

— Ecoute, Frank, je n'ai jamais retrouvé personne dans ce genre d'endroit, je passe toujours prendre mes clients à leur hôtel, le hall d'entrée du Hilton, ça n'irait pas ?

— J'y suis allé aujourd'hui, et je m'y sens un peu mal à l'aise, comment dire, c'est très bruyant et un peu snob, non ? Tu sais, moi, je suis de la campagne, je ne me sens pas tranquille dans ce genre d'endroit.

Dans ce cas, pourquoi as-tu changé d'hôtel ? songeai-je. Il venait pourtant de dire qu'il voulait passer la fin de son séjour dans un hôtel chic.

— Ecoute, Frank, je suis un peu enrhumé, je ne veux pas attendre dehors, je préférerais qu'on se retrouve à l'intérieur d'un bâtiment et puis...

Je voulais ajouter que vers le *batting-center* c'était dangereux, il y avait plein de types bizarres qui rôdaient dans le secteur, mais Frank m'interrompit :

— Bon, d'accord, j'ai compris, c'est normal, c'était ridicule de te donner rendez-vous là, excuse-moi de t'avoir proposé ça, c'est parce que je m'y suis tellement amusé hier, j'ai été un peu bizarre, c'est sûr, mais tu as été si gentil, c'est un merveilleux souvenir pour moi cet endroit, je voudrais juste que tu comprennes ça, mais oublions le *batting-center*, voyons, où est-ce qu'on pourrait se retrouver ? Moi, le hall du Hilton, ça ne me dit rien.

— Et celui de l'hôtel où tu étais hier ? Ce n'est pas loin de Kabukichô, enfin, ce n'est pas l'endroit le plus approprié si tu veux aller t'amuser dans un autre quartier ce soir.

— Il n'y a pas de problème, cet hôtel me plaît bien, répondit Frank.

J'allais raccrocher, quand il me fit une autre proposition bizarre :

— Dis, Kenji, tu n'amènerais pas ta petite amie ?

— Hein ? m'écriai-je un peu trop fort. Involontairement, je jetai un coup d'œil sur Jun. Depuis tout à l'heure, elle tournait sa cuillère dans sa tasse de cappuccino. Elle n'avait pas bu une gorgée, et me regardait d'un air soucieux.

— Frank, excuse-moi, je crois que j'ai mal entendu, tu m'as demandé d'amener ma petite amie, c'est ça ?

— Oui, je pensais que ce serait plus drôle à trois, j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Ce n'était pas habituel qu'un client demande à son guide d'amener sa petite amie pour aller visiter les lieux du sexe de Tôkyô. S'était-il dit que j'avais raconté trop de choses à Jun ? Avait-il l'intention de l'assassiner devant le *batting-center* ?

— C'est impossible, je ne peux pas l'amener.

— Bon, tant pis, fit Frank avant de raccrocher brusquement.

J'avalai une gorgée de cappuccino avant de raconter à Jun le contenu de ma conversation avec Frank.

Il fallait que je fasse attention et que je lui raconte les choses avec exactitude. Pour qu'elle puisse ressentir les contradictions dans le discours de Frank, notamment en ce qui concernait l'hôtel, il fallait que je lui raconte tout dans l'ordre. Que je lui dise tout dans le moindre détail. Elle et moi étions les seuls à savoir que ce type n'était pas normal.

— Il a l'air dangereux, dit Jun quand j'eus terminé. Si tu en parlais à la police ?

Elle but lentement son café, l'air inquiet.

— Je leur dirais quoi ?

Elle poussa un soupir. Nos cappuccinos étaient froids, la mousse à la surface était retombée, on aurait dit de la boue brunâtre.

— C'est vrai, même si tu leur dis : voilà, je sais qui a tué la lycéenne et le sans-abri de Shinjuku, tu n'as aucune preuve, tu peux juste leur dire que tu as rencontré un *gaijin* bizarre qui raconte des bobards... Et si tu leur disais ça par téléphone, sans aller au commissariat ?

— Je ne sais même pas où est Frank, et en plus Frank, ce n'est sûrement pas son vrai nom, il a menti sur toute la ligne,

même si je donne les informations que j'ai à la police, on ne pourra pas le retrouver, hier il n'a peut-être même pas dormi à cet hôtel à Shinjuku, je ne l'ai pas raccompagné jusqu'à sa chambre après tout, je ne l'ai pas vu prendre sa clé, je ne l'ai pas appelé une seule fois à l'hôtel, je n'ai aucun moyen de vérifier tout ça.

— Je me demande pourquoi il voulait me rencontrer.

— Je ne sais pas.

— Kenji, si tu laissais tomber ? Ne va pas au rendez-vous.

— J'y ai déjà pensé, mais il ne m'a pas encore payé pour hier.

— L'argent, ce n'est pas si important.

— Ecoute, à vrai dire, ce n'est pas à cause de l'argent. En fait, je me demande s'il ne sait pas où j'habite, et si je ne vais pas au rendez-vous, j'ai peur qu'il se venge d'une manière ou d'une autre. J'ai peur de lui, franchement j'ai peur, s'il m'a demandé de t'amener, c'est peut-être tout simplement pour vérifier jusqu'à quel point je t'avais raconté ce qui s'est passé.

Je ne pouvais pas lui dire qu'il voulait peut-être la tuer elle aussi. Une mère accompagnée de ses enfants venait d'entrer dans la pâtisserie. Une femme d'une trentaine d'années, avec deux enfants en âge d'aller à l'école primaire. Elle choisissait différentes sortes de gâteaux d'un air joyeux. Les enfants avaient l'air éveillé, ils étaient gais et bien élevés. La mère portait un tailleur et un manteau élégants, elle s'adressait avec un naturel affable à la serveuse. Jun se retourna pour les regarder, ses yeux croisèrent ceux d'un enfant, qui lui fit un sourire. Jusqu'à récemment, je détestais ce genre de scène, me dis-je. Je songeai que si je comprenais à quel point Frank était dangereux, c'était parce que j'avais une connaissance particulière du mécanisme de la haine. La haine, l'intention de nuire, naît d'émotions négatives nommées chagrin, solitude, rage. Elle naît d'un gouffre béant qu'on sent à l'intérieur de soi, comme si on nous avait pris quelque chose d'important, comme si on nous avait découpé un bout de chair au couteau. Ce n'est pas que je sentais des dispositions au sadisme ou à la cruauté chez Frank. Il n'avait pas l'image d'un tueur en série. Ce que je sentais, chez lui, c'était ce gouffre béant. N'importe quoi pouvait

sortir de ce gouffre. Ça arrive à tout le monde une ou deux fois dans la vie, d'avoir envie de tuer quelqu'un. Mais quelque chose nous freine. Les mauvaises intentions nées d'un gouffre béant en soi restent au fond de ce gouffre, et on ne tarde pas à les oublier ou à les sublimer par l'ardeur au travail, ou autre chose. Chez Frank, c'était différent. Je ne savais pas si c'était un meurtrier ou non, mais j'étais sûr qu'il avait ce gouffre au fond de lui. C'est ça qui le poussait à mentir. Moi aussi, j'avais connu ce genre de période, même si, comparé à Frank, j'étais un enfant de chœur en la matière.

— Appelle-moi toutes les demi-heures alors, dit Jun. Je hochai la tête. Elle ajouta : Fais attention à ne jamais te retrouver seul à seul avec lui.

Frank m'attendait, adossé dans l'ombre à un pilier, dans le hall de l'hôtel devant la gare de Seibu-Shinjuku. Je me dirigeai vers le café-restaurant où nous avions rendez-vous quand sa voix m'arrêta :

— Hey, Kenji !

J'en eus le souffle coupé un instant, en m'entendant appelé ainsi et en le voyant surgir soudain de l'ombre d'un pilier devant lequel j'allais passer sans le voir.

— Qu'est-ce qui se passe ? On avait rendez-vous à l'intérieur du café, non ?

— C'était bondé, répondit-il en me faisant un clin d'œil. Un clin d'œil vraiment étrange : pendant qu'il fermait un œil, sa pupille se retourna vers le haut, comme s'il faisait les yeux blancs. Qui plus est, on voyait très bien l'intérieur de la cafétéria depuis le hall d'entrée, et c'était loin d'être aussi plein qu'il l'affirmait. En me voyant regarder de ce côté, il se justifia aussitôt :

— Jusqu'à tout à l'heure, c'était bourré de monde.

Il portait une veste différente de celle de la veille, en velours côtelé, sur un pull noir, et un jeans, Il était chaussé de baskets. Il avait aussi changé de coiffure. La mèche de devant rabattue sur le front était ramenée en arrière. Hier, il portait un vieux sac de cuir, aujourd'hui, c'était un sac à dos en tissu. Je ne

pus m'empêcher de penser que sa tenue était destinée à le faire passer pour un autre homme que celui de la veille.

— J'ai découvert un bar intéressant, un *shot bar*, où on commande son whisky au verre, c'est plutôt rare au Japon, allons-y.

Le bar se trouvait face à l'avenue de la mairie de l'arrondissement. Il était assez célèbre, non pas parce que les cocktails étaient particulièrement fameux, ou la cuisine réputée, ou le décor sophistiqué, mais simplement parce que c'était un bar normal, où l'on se contentait de boire, chose rare en soi à Kabukichô. Ce bar plaisait bien aux étrangers, et j'y amenais souvent mes clients. Il n'y avait pas de table, juste un long comptoir et une large baie vitrée d'où l'on pouvait observer l'animation de l'avenue. Entre l'hôtel et le bar se trouvaient de nombreux lieux de plaisir devant lesquels attendaient des groupes de rabatteurs, mais Frank ne manifesta cette fois pas le moindre intérêt pour les *lingerie pubs* ou les peep-shows.

— Je suis d'humeur à boire, ce soir, annonça-t-il en levant son verre pour trinquer avec moi. Il avait commandé de la bière. Si c'était pour boire un demi, on aurait pu tout aussi bien rester au café-restaurant de l'hôtel. Mais il avait sûrement une bonne raison de vouloir éviter ce café-restaurant. J'avais déjà lu dans des polars que si on va deux soirs de suite dans le même bar, le barman se rappelle forcément votre visage.

Je cherchais des yeux s'il y avait quelqu'un de ma connaissance dans le bar. Jun m'avait recommandé de ne jamais me retrouver seul avec lui, mais il me paraissait tout aussi important de rencontrer quelqu'un de ma connaissance afin qu'il y ait au moins une personne capable de donner une impression précise de l'homme avec qui j'avais passé la soirée. Frank buvait sa bière en me fixant droit dans les yeux. Il semblait essayer de percer mes pensées. Il n'y avait personne que je connaissais aux alentours. Le bar était toujours plein, mais selon les heures, la clientèle variait. Des jeunes à l'air relativement fortuné, des employés en costume, pas gris ni bleu marine cependant, des employées de bureau à l'air habitué à faire la fête, tout un style de gens qui semblaient venus s'encanailler un peu à Kabukichô, pour changer de l'ambiance



plus chic de Roppongi il était encore trop tôt : plus tard, c'était les hôteses et les filles des bars sexy qui venaient finir la soirée ici.

— Ça n'a pas l'air d'aller, Kenji ?

Frank buvait sa bière plus rapidement que la veille.

— Je suis un peu fatigué, et j'ai un début de grippe, comme je te l'ai dit au téléphone.

N'importe qui me connaissant aurait remarqué que je n'étais pas dans mon assiette, ce soir.

Moi-même, je me trouvais bizarre. C'est sûrement comme ça qu'on devient fou. *Un cœur soupçonneux voit des démons partout*, comme dit le proverbe. Frank me regardait. Je cherchais quelque chose à dire. Je pensais qu'il valait mieux qu'il se rende compte que j'avais quelques doutes à son sujet. Pas trop, il fallait juste qu'il réalise que je le croyais dangereux, sans bien sûr aller jusqu'à le soupçonner du meurtre de la lycéenne. S'il savait que je le pensais coupable, cet Amerloque allait certainement me descendre moi aussi. Mais s'il pensait que j'avais juste la grippe et que je ne me méfiais absolument pas de lui, ça allait peut-être aussi lui donner l'idée de m'assassiner, juste pour voir.

Je lui demandai comment il avait l'intention de passer la soirée.

— Donne-moi des idées, Kenji.

Je lui débitai, de la voix la plus gaie que je pus, la phrase que j'avais préparée :

— Que penserais-tu d'aller au *batting-center* et d'y jouer jusqu'à cinq heures du matin ?

— Hein ? Cinq heures du matin ? fit Frank d'un air tout guilleret.

— Yes, yes fis-je en hochant la tête. Il éclata alors d'un rire typiquement américain : il leva sa chope de bière devant ses yeux, me tapa sur l'épaule et se mit à rire. Pour un Américain, rire d'un rire insouciant en tenant un verre de bière, c'est aussi naturel que pour un Japonais de faire une courbette avec un appareil photo à la main. Les clients autour de nous regardèrent rire Frank avec une évidente sympathie. Ça fait toujours bonne impression sur les Japonais de voir un étranger en visite chez

eux qui a l'air de s'amuser. Ils se disent : si ce *gaijin* s'amuse autant chez nous, c'est que notre pays et ce bar ne sont pas aussi nuls qu'on pourrait le penser. Nous avons peut-être beaucoup de chance d'aller boire tout le temps dans des bars de ce genre. La musique de fond était un jazz d'une élégance rare pour le quartier de Kabukichô et l'éclairage de bon goût. Les lumières étaient tamisées, si bien que même les clients les plus proches de nous ne pouvaient pas bien distinguer les traits de Frank. Mais même pendant qu'il riait de bon cœur en me tapant sur l'épaule, ses yeux restaient froids comme des billes de verre. Je m'évertuais à ne pas lâcher ce regard qui me donnait des frissons, tout en m'efforçant de garder un air joyeux. C'était la première fois que je vivais ce genre d'épreuve. Je commençai à me demander si mes nerfs seraient assez solides pour tout supporter jusqu'au bout.

— Je veux du sexe, Kenji, du sexe ! Buvons de la bière ici et quand tu seras plus en forme, allons dans un endroit excitant.

Je n'étais pas sûr que ma blague sur le *batting-center* ait eu l'effet escompté. Avant de quitter Jun, on était passé ensemble dans un magasin à Shibuya et j'avais acheté une bombe anti-agression. Jun voulait que je prenne plutôt un pistolet à décharge électrique, mais il présentait un défaut majeur : si on n'avait pas le temps de le mettre en marche avant d'être attaqué, on était cuit, et si on le laissait allumé en permanence, la batterie se déchargeait rapidement. C'était utile en cas d'agression caractérisée mais pas pour la prévention.

Le plus sûr était de laisser Frank seul et de m'éloigner de lui. Le mieux serait qu'il passe trois heures dans un hôtel de passe avec une hôtesse de club chinois ou une prostituée d'Amérique du Sud.

— Tu veux une femme ? demandai-je.

— Evidemment, répondit Frank, mais il est encore un peu tôt.

— Oui, mais ce soir il n'y aura peut-être pas beaucoup de prostituées, le nouvel an c'est dans deux jours, les entreprises japonaises sont déjà en vacances, et les businessmen sont rentrés chez eux, alors les prostituées savent qu'elles n'auront pas beaucoup de boulot et il y en aura peu dehors.

— Ce n'est pas un problème, j'ai déjà fait ma petite enquête.

— Comment ?

— Après dîner, je suis allé me balader dans le coin et j'ai demandé au Black qui distribue des prospectus, tu sais, celui qu'on a rencontré hier, il m'a expliqué tout un tas de choses, et j'ai aussi demandé à une fille dans la rue, elle parlait à peine anglais mais elle a réussi à m'expliquer que ce soir la plupart des prostituées vont travailler, le nouvel an, elles s'en fichent, elles sont toutes venues de l'étranger pour faire du blé ici, alors...

— Tu te débrouilles très bien tout seul, tu n'as pas besoin de mes services.

Si seulement il pouvait perdre tout intérêt pour moi, me renvoyer et se chercher une fille tout seul !

— Bien sûr que si, Kenji ! Tu es déjà bien plus qu'un simple guide pour moi, tu es un ami, ah, je t'ai vexé parce que je suis parti me renseigner de mon côté ? Excuse-moi si ça t'a blessé dans ta fierté, tu es fâché ?

— Mais non, pas du tout, répondis-je doucement en souriant. De toute évidence Frank était différent d'hier. Il avait un comportement plus positif, il parlait plus fort, avait l'air de bien meilleure humeur. Il semblait avoir les nerfs plus solides.

— Tu as l'air en forme ce soir, fis-je remarquer. Tu as bien dormi hier ?

Frank secoua la tête.

— A peine une heure.

— Une heure ?

— Oui, mais ça ne fait rien, quand les cellules de mon cerveau se renouvellent, je n'ai pas besoin de dormir beaucoup, sais-tu que quand on ne subit aucun stress on a besoin de beaucoup moins de sommeil ? C'est pour reposer le cerveau et non le corps qu'on a besoin de dormir si on est fatigué physiquement, il suffit de s'allonger un moment pour récupérer, mais le cerveau, lui, ne peut récupérer que grâce au sommeil, les gens qui restent trop longtemps sans dormir peuvent devenir violents, violents à un point inimaginable.

Une fille que je connaissais venait d'entrer dans le bar, seule. Elle s'appelait Noriko et faisait du rabattage pour un club de rencontres. Je l'appelai d'un geste. Les clubs de rencontres

étaient des établissements où on pouvait boire et faire du karaoké gratis, et où étaient conviées un certain nombre de filles ramassées dans la rue. Les hommes payaient un droit d'entrée et demandaient des rendez-vous aux filles qui s'y trouvaient rassemblées.

— Tiens, salut Kenji !

Je présentai Noriko, qui s'approchait d'un pas titubant, à Frank.

— Voici Noriko, elle connaît tous les établissements du coin, elle peut nous renseigner sur ce qu'il y a de plus intéressant en ce moment.

Puis j'expliquai en japonais à Noriko que Frank était mon client. Noriko ne parle pas un mot d'anglais, c'est une délinquante aguerrie qui, à vingt ans à peine, a déjà passé plus de temps en maison de correction ou en foyer pour jeunes délinquants que sur les bancs du lycée. J'avais appris ça par les rumeurs qui circulaient spontanément ici ou là. Toutes les véritables délinquantes ont cette même tendance mais Noriko, plus que toute autre, ne prononçait jamais un mot sur son passé, même ivre morte. Quand on avait l'occasion d'examiner de près une fille comme elle, on se disait que l'expression « jeune délinquante » n'était pas encore passée de mode.

Quand il vit Noriko debout entre lui et moi, Frank eut une expression étrange. La colère, le mécontentement et la résignation semblèrent clignoter ensemble dans ses yeux. Noriko lui jeta un petit coup d'œil indifférent puis détourna aussitôt le regard. Son intuition l'avertissait tout de suite quand il valait mieux ne pas regarder quelqu'un. Elle avait été élevée au milieu de gens dangereux dont il valait mieux éviter le regard.

— A propos, Frank, je ne connais pas ton nom de famille, dis-je en offrant à boire à Noriko. Elle choisit un Wild Turkey coupé au soda. Frank, tu veux bien me dire ton nom, c'est l'occasion, comme ça je pourrai te présenter correctement aux dames.

Frank parut encore plus mécontent que lorsque Noriko nous avait rejoints.

— Mon nom, marmonna-t-il plusieurs fois en secouant la tête.

— Je dérange ? fit Noriko, s'apprêtant à changer de place, mais je la retins d'un regard suppliant.

— Masorueda, dit Frank.

Je crus d'abord qu'il essayait de dire quelque chose en japonais.

— Pardon ? fis-je, et il répéta lentement « Masorueda ». De toute ma carrière de guide pour étrangers, jamais je n'avais entendu un nom aussi bizarre. Je le présentai néanmoins sous ce nom à Noriko.

— Il ne s'appelait pas Frank ? fit-elle en sortant un paquet de Marlboro rouge de la poche de son duffle-coat. Elle avala son whisky à toute allure, puis alluma une cigarette.

— Frank c'est son prénom, comme Kenji ou Noriko, tu vois.

— Non mais, je sais quand même ça, c'est comme Whitney Houston, Whitney c'est son prénom et Houston son nom de famille.

— Comment vont les affaires ces temps-ci ?

— Pas terrible, il fait trop froid. Tu l'amènes au club ?

— Seulement s'il me dit qu'il veut y aller.

Frank nous regardait bavarder avec son air inexpressif habituel. Noriko ne lui adressa pas un regard.

— C'est un *gaijin*, tu peux bien l'amener sans lui dire à l'avance où vous allez. Tu fais pas ça, toi, Kenji, tu les arnaques jamais ?

— Généralement non.

— Vraiment ?

— Dis donc, c'est rare de te voir dans un bar à cette heure-ci. Tu as déjà fini de bosser ?

— Non, mais je ne me sentais pas bien.

Elle me demanda si elle pouvait boire encore un verre. « Je t'en prie », répondis-je. Le bar était plein, on entendait résonner les accents d'une guitare jazz. Noriko s'y connaissait étonnamment bien en jazz, pour quelqu'un de notre génération. Elle agitait le menton au rythme de la basse qui vibrait dans le sol et les murs, et à chaque fois ses longs cheveux teints en châtain s'agitaient, la fumée de sa cigarette s'élevait entre les

mèches. Son visage aux traits réguliers était tiré par la fatigue. « Elle est hôtesse ? » demanda Frank. J'avais oublié comment on disait « rabatteur » en anglais, aussi je lui expliquai qu'elle faisait le même travail que le Black à qui il avait parlé. « Elle est jolie », me murmura Frank à l'oreille. Je le répétais à Noriko, qui se tourna vers lui pour le remercier.

— C'est Kenny Burrell à la guitare, dit Frank en s'adressant à elle. Il y a un pianiste du nom de Danamo Masorueda avec qui Burrell faisait souvent des sessions, il n'est pas très célèbre, n'avait même pas beaucoup de talent mais il était d'origine bulgare et son grand-père était un magicien de l'Église hérétique bogomile.

Noriko me demanda ce qu'il disait et je traduisis. Ce pianiste portait le même nom que lui, remarqua Noriko en sortant de son paquet une deuxième Marlboro, que Frank lui alluma. « Merci », dit-elle en japonais, « *dômo* », puis elle se reprit et fit : « *Sankyû* » (thank you), puis elle rit. « *Dômo* », répéta Frank en japonais en soufflant son allumette.

— Un magicien ? Qui faisait de la vraie magie ? demanda Noriko.

— *A magician* ? demandai-je à mon tour à Frank.

— *No*, répondit Frank avec emphase en redressant le dos. Vous devez savoir que la magie a eu son heure de gloire dans l'Europe du Moyen Âge, notamment en Bulgarie, mais il ne s'agissait pas de tours de magie ou de jongleries, mais de sorcellerie.

En anglais on utilise le même mot magie pour désigner les tours de magie et la sorcellerie, mais Frank avait bien différencié les deux en parlant de *trick* et de *juggler* pour la magie ordinaire.

— Ces gens rendaient un culte au démon, qui en échange leur transmettait ses pouvoirs, ils s'unissaient au diable, ce genre de chose, à mon avis, une fille comme elle doit s'intéresser à ça, ajouta-t-il en désignant Noriko.

Depuis qu'il s'était mis à évoquer le diable, ses yeux étaient devenus humides. Le bord de ses paupières avait rougi et tremblait légèrement. Ça me rappela soudain un cadavre de chat que j'avais vu, gamin. J'avais marché par inadvertance sur

un cadavre de chat abandonné dans un terrain vague, qui pourrissait déjà, et à l'instant où j'avais posé le pied dessus, les gaz qui gonflaient son ventre avaient émis des craquements, ses orbites avaient sauté en l'air, et l'une d'elles était venue se coller sur ma chaussure.

— Autrement dit, ce qu'ils visaient c'était le sexe, le sexe, oui, baiser avec le diable, de toutes les façons anormales possibles : sodomie, scatologie, nécrophilie, tout a commencé avec un groupe de croisés partis défendre la terre sainte et Jérusalem, qui entra en contact avec des hérétiques arabes, au quatorzième siècle. Lors de la cérémonie d'entrée dans un ordre de chevalerie, le nouveau venu devait obligatoirement embrasser l'anus du personnage le plus haut de la confrérie, ça doit lui faire battre le cœur plus fort d'entendre parler de ça, non ? Les Rolling Stones aussi, à un moment, étaient devenus des fanatiques de l'adoration du Démon, cette fille, elle est du style à aimer les Rolling Stones.

Je traduisis péniblement.

— Il ment comme il respire, ce type, répliqua Noriko, puis elle saisit Frank par le bras : Ecoute, je ne m'intéresse absolument pas au diable et à toutes ces conneries. Et cette guitare ce n'est pas Burrell, tu racontes n'importe quoi, crétin, va, il joue en octave non, c'est Wes, ça, Wes Montgomery, tu ne connais pas, espèce de débile ? Pauvre vieux, va !

Je traduisis le plus simplement possible à Frank, mais Noriko m'apostropha aussitôt violemment :

— Hé, Kenji, tu lui as bien dit que c'était un crétin, au moins, hein ? Je connais le mot *fool* en anglais, et je ne t'ai pas entendu le prononcer. Tu ne lui as pas dit, hein, je suis sûre ?

J'eus beau tenter de lui expliquer qu'il y avait d'autres mots que *fool* en anglais pour dire « crétin », elle refusa de comprendre. En général, ce sont les yakuzas qui réagissent comme ça, mais les gens comme Noriko, hommes ou femmes, ont la moutarde qui leur monte facilement au nez. Ce n'est pas qu'ils se mettent en colère sous l'effet de l'ivresse, mais il y a dans leur ton et leur comportement une forte tendance à l'instabilité, qui fait que l'interlocuteur a l'impression d'être pris pour un imbécile. Mais si on donne le change en le prenant à la

rigolade, ça s'arrête tout de suite, ce qui permet de sauver la situation.

Mais Frank prit sa fameuse expression de mécontentement brutal. Ça y est, me dis-je alors, j'ai compris : c'est à la vue de cette expression chez lui que j'ai commencé à avoir des doutes. Ce changement n'avait pas échappé à Noriko, qui prit un air étonné qui semblait dire : « Mais qu'est-ce que c'est que ce *gaijin* ? » et se calma aussitôt.

— Kenji ? dit Frank à voix basse, d'un ton paisible, cette fille, c'est une pute ?

Je traduisis la question à Noriko, qui répondit en regardant Frank droit dans les yeux comme pour le sonder :

— Moi j'ai arrêté, mais dans la boîte où je travaille il y en a.

Frank, qui n'avait pas quitté son expression mécontente, déclara :

— Très bien, allons voir ça.

Les tables individuelles où étaient assises les filles portaient des panonceaux avec des numéros. Elles étaient cinq, et buvaient des whiskies coupés à l'eau, des jus de fruits, ou chantaient en karaoké. Noriko nous servit de la bière, à Frank et moi, puis nous tendit un papier de la taille d'une carte postale, et nous expliqua le fonctionnement du lieu.

— Cette fiche est payante : deux mille yens. Vous notez dessus le numéro d'une fille qui vous plaît, et vous précisez aussi votre demande. Par exemple, si vous voulez un rendez-vous à l'extérieur, ou si vous préférez boire un verre avec elle ici, il faut être clair, ces filles ne sont pas des professionnelles.

Je traduisais ses explications au fur et à mesure à l'oreille de Frank. Les cinq postulantes avaient des physionomies, des attitudes et des styles de vêtements très différents. La table numéro un était occupée par une fille en minijupe blanche, lourdement maquillée, qui avait plutôt l'air d'une professionnelle qu'autre chose. Il y a trois ou quatre ans encore, il était impensable qu'une non-professionnelle vienne se promener seule une veille de réveillon en minijupe blanche à Kabukichô. A la table numéro deux était assise une fille en veste de cuir et pantalon de velours, à la numéro trois une en tailleur



crème, tandis que les tables quatre et cinq étaient occupées par deux filles visiblement arrivées ensemble, qui portaient le même genre de pull aux couleurs voyantes. A notre arrivée la fille du numéro un était au karaoké. Maintenant la numéro trois avait pris la relève et fredonnait une chanson de Seiko Matsuda qui était à la mode il y a plus de dix ans.

— Kenji, c'est quel genre d'endroit ici ? demanda Frank. J'étais bien en peine de répondre. Tout à l'heure Noriko a bien dit qu'il y avait des putes ici ?

Je lui répondis que ces temps-ci au Japon il y avait de plus en plus de filles dont on ne pouvait dire si c'était des professionnelles ou non, et j'eus l'impression qu'il me comprenait. Les filles de la un et de la trois nous adressaient des sourires à tous les deux. Moi aussi j'étais bien en peine de dire de quel genre de fille il s'agissait. Il y avait six ou sept tables dans l'établissement, et au mur une tapisserie sale aux ridicules motifs orange, qui donnaient une impression de faux luxe : on avait voulu imiter des tapisseries de châteaux européens mais avec le budget minable prévu c'était évidemment impossible. Plusieurs tableaux ornaient les murs : des reproductions de nature morte comme on en trouve dans les expositions de grands magasins de province. Sur les menus posés sur les tables, rehaussés de dessins de fleurs aux quatre coins, figuraient en écriture manuscrite des remarques du genre : « La sauce des nouilles au sarrasin est bien relevée, un délice ! » ou encore : « Ici, les nouilles chinoises ne sont pas instantanées ! » Dans la petite cuisine composée d'un simple évier et de deux plaques électriques officiaient un quadragénaire en costard – le patron des lieux apparemment – et un jeune serveur au nez et à la lèvre ornés d'anneaux. Il n'y avait qu'un client à part nous, un quadragénaire aux allures de fonctionnaire.

— Kenji, laquelle de ces filles est une prostituée professionnelle ? me demanda Frank, le stylo entre les doigts. Je te l'ai dit, moi ce que je veux, c'est baiser, et Noriko a dit qu'il y avait des putes ici.

Je pensais que Frank allait choisir une de ces cinq filles et l'inviter à boire un verre dehors. Toutes les cinq avaient l'air ambigu : elles pouvaient aussi bien passer pour des prostituées

que pour des employées ordinaires. Les filles vraiment honnêtes ne mettent pas les pieds dans ce genre d'endroit mais il me semblait bien qu'il n'y avait plus tellement de filles « honnêtes » au Japon.

Dans la première colonne du papier que nous avait passé Noriko, il fallait inscrire le numéro de l'élue. Suivaient quelques lignes à remplir par le client pour fournir des renseignements assez succincts : nom, prénom, âge, profession, lieux de distraction préférés. Ensuite, il fallait préciser quel genre de divertissement on comptait proposer à la fille choisie. Dans la dernière colonne, destinée à la réponse, figuraient quatre phrases toutes préparées, et la fille devait cocher la bonne comme pour un test : « D'accord, allons où vous voulez », « emmenez-moi boire un verre quelque part », « commençons par boire un verre ici, et après on fera comme vous voudrez » « désolée, ce soir, je préfère m'abstenir ». Une fois remplie, la fiche était transmise à la fille en question, et au bout d'un moment sa réponse revenait. Frank choisit celle de la table numéro un, me demanda d'écrire les renseignements à sa place : nom : Frank Masorueda, âge : trente-cinq ans, profession : président d'une société d'importation, lieux de distraction préférés : les clubs de Manhattan, souhaits pour la soirée : passer une nuit romantique et sexy. De mon côté, je n'avais pas envie de choisir qui que ce soit mais le système du lieu interdisait à une fille de s'amuser avec deux clients en même-temps, je notai donc le numéro deux. Les papiers se payaient cash. Frank tira un billet de dix mille yens de son portefeuille imitation croco, le tendit à Noriko, qui apporta les fiches aux tables des deux filles. Celles-ci nous observèrent un moment, Frank et moi, puis prirent leur stylo et se penchèrent sur leur feuille comme sur des copies d'examen.

Noriko nous annonça qu'elle retournait dans la rue rabattre d'éventuels clients, elle s'apprêtait à sortir quand Frank l'arrêta :

— Attends un peu, juste une minute.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Noriko en s'asseyant près de nous.

J'eus un mauvais pressentiment en me mettant à traduire ce que Frank avait à lui dire.

— Je te suis reconnaissant, commença-t-il.  
— Pas de problème, je fais mon boulot, c'est tout.  
— Je veux t'apprendre quelque chose en remerciement, un truc sur l'énergie psychique, d'accord ? Regarde mes index.

Frank avait joint ses deux mains sous les yeux de Noriko, comme on fait au Japon devant un autel bouddhique.

— Regarde bien, les deux index sont de la même longueur, n'est-ce pas ? C'est normal, mais dans trente secondes, l'index droit va s'allonger, regarde bien, compare avec celui de gauche.

Tout en parlant, Frank avait étendu ses mains horizontalement, index pointés comme un pistolet vers Noriko et moi.

— Regarde bien, maintenant mon index droit va s'allonger lentement, comme le haricot dans *Jack et le haricot magique*, concentre-toi !

J'étais assis à côté de Frank, en face de Noriko. De là, je voyais très bien la paume de la main droite de Frank et l'arrière de son poignet gauche. Les manches de sa veste et de son pull étaient un peu remontées, et le poignet apparaissait clairement. Je remarquai son poignet gauche parce qu'il me semblait peu poilu et que la peau avait une étrange couleur rosée comme si elle était enduite de fond de teint. Sans doute pour cacher quelque chose, me dis-je. Tout en traduisant à Noriko l'histoire de *Jack et le haricot magique*, que Frank était en train de lui raconter, j'observai la peau sous la couche de fond de teint. Elle était un peu gonflée, on aurait dit un tatouage un peu particulier, un tatouage en relief comme ceux des Hells Angels. Puis je compris que ce n'était pas un tatouage et tous les poils de mon corps se hérissèrent : c'était des cicatrices de tentatives de suicide. Je connaissais une fille qui avait essayé de s'ouvrir les veines et qui avait trois lignes comme ça sur son poignet. Mais les cicatrices de Frank dépassaient l'imagination : elles couvraient à peu près la moitié de son poignet. Sur une largeur d'au moins deux centimètres il y avait une invraisemblable quantité de cicatrices. Il avait dû se trancher les veines plusieurs fois, recommencer à peine la plaie refermée, au même endroit, et refaire ça un certain nombre de fois. Cette idée me donna envie de vomir.

— Kenji, qu'est-ce que tu regardes ?

Le son de sa voix me fit sursauter.

— Traduis bien exactement ce que je dis à Noriko, d'accord ?

Noriko avait l'air bizarre. Elle regardait dans le vide, les yeux vagues, et de gros vaisseaux palpitaient sur ses tempes.

— Tu vas oublier, tu entends, dès que tu seras sortie dans la rue, tu oublieras tout.

Loin de traduire ce que Frank venait de dire, je dis exactement le contraire à Noriko, que Frank était en train d'hypnotiser.

— Kenji, tu ne regardais pas mon index.

Puis Frank attrapa Noriko par l'épaule et lui lança d'une voix assez forte :

— *I love you !*

Les yeux de Noriko retrouvèrent leur aspect normal, elle nous salua et sortit. Frank me regarda, un léger sourire aux lèvres, et répéta :

— Kenji, qu'est-ce que tu regardais ?

Il me fallut un moment après que Noriko fut sortie du club pour retrouver l'usage de la parole. Je faisais un effort pour parler normalement, mais sans succès : ma voix tremblait jusqu'à me faire bredouiller. Je détestais depuis l'enfance tout ce qui avait trait aux pouvoirs supranaturels, et l'hypnose me rebutait totalement. La simple idée de voir quelqu'un perdre sa volonté propre sous l'influence d'autrui m'était désagréable. C'était la première fois que je voyais quelqu'un se faire hypnotiser sous mes yeux.

— Je regardais Noriko, c'est la première fois que j'assiste à une séance d'hypnose, dis-je d'une voix qui tremblait toujours. Il fallait que je persuade Frank que si ma voix tremblait, ce n'était pas parce que j'avais peur de lui, mais parce que l'hypnose m'avait impressionné. Je ne connaissais pas le mot « hypnose » en anglais, et je demandais à Frank comment on disait : il me répondit un mot que je n'avais pas l'habitude d'entendre, avec un accent différent de celui qu'il avait jusque-là, un accent plus anglais qu'américain.

— Frank, je ne comprends pas très bien.

— Quoi donc ?

— Si tu sais faire ça, tu n'as pas besoin de payer une pute, tu peux avoir n'importe quelle femme, il te suffit de l'hypnotiser.

— C'est difficile, répondit Frank. En cette saison, c'est même impossible, il fait trop froid, il faut que la personne se concentre sinon ça ne marche pas, je ne peux pas hypnotiser une fille dans la rue, si elle se concentre je peux lui demander n'importe quoi, mais il faut que j'obtienne sa concentration d'abord, et c'est difficile de faire fondre leur méfiance, et puis ce n'est pas amusant de baiser avec une fille comme si c'était une poupée, je préfère les prostituées.

Le serveur aux piercings dans le nez et la lèvre venait de nous apporter les réponses des filles des tables un et deux. Toutes deux avaient coché la case : « Commençons par boire un verre ici... » Le serveur nous demanda si nous voulions changer de table.

— Vous aurez à payer les boissons de ces dames, et un forfait pour les tables, cela vous convient-il ?

Frank répondit qu'il n'avait pas le choix, et nous nous installâmes tous quatre à une nouvelle table.

La première fille s'appelait Maki, la seconde Yuko. Maki nous expliqua qu'elle travaillait dans un club superclasse à Roppongi, mais que ce soir était son jour de congé et qu'elle était donc venue s'amuser ici. « Ça coûte six à sept mille yens là-bas rien que pour s'asseoir à côté d'une hôtesse », dit-elle fièrement. Je compris tout de suite qu'elle mentait. Ni son comportement, ni sa tenue, ni sa façon de s'exprimer ni même sa silhouette ne correspondaient à ceux d'une hôtesse de luxe. Elle devait plutôt travailler dans un cabaret du coin, et aspirait à devenir hôtesse à Roppongi. Yuko était étudiante, et nous expliqua qu'elle sortait d'une réunion de l'amicale des étudiants. C'était la première réunion organisée par un cercle de ses camarades mais elle s'y ennuyait tellement qu'elle était repartie assez tôt et comme elle ne savait pas où aller, elle était venue faire un tour ici. Elle faisait plutôt vieux pour une étudiante. Pourquoi avais-je l'impression que tout le monde mentait ? Comme si personne n'était capable de vivre sans se raconter de mensonges.

La soi-disant étudiante ne parlait pas un mot d'anglais. Il me semblait pourtant que l'examen d'entrée à l'université comportait des épreuves d'anglais, mais je ne lui posai pas la question. Je n'eus d'ailleurs pas le temps de faire des réflexions superflues, car Frank avait déjà fait remarquer en soupirant : « Pff, elle ne parle pas anglais. » Je traduisis à la fille qui baissa la tête et se justifia d'un air gêné : « Je fais une école technique. » Ça c'est peut-être vrai, me dis-je. Maki commanda un whisky à l'eau et Yuko du thé Oolong.

— Il n'ont pas de bon whisky ici, fit remarquer Maki en vidant son verre. Elle voulait sans doute nous faire comprendre qu'elle avait l'habitude de boire du whisky de luxe dans des bars de luxe. Maki s'exprimait en japonais avec un naturel parfait comme si c'était la seule et unique langue parlée au monde.

— Qu'est-ce que vous aimez boire ? demanda Yuko à Frank, qui répondit aussitôt :

— Du bourbon.

Je ne l'avais pas encore vu boire de bourbon une seule fois. Je traduais les échanges entre Frank et les filles mais j'étais trop distrait pour me concentrer sur ce qui se disait. J'avais encore sous les yeux le visage de Noriko en état d'hypnose et les poignets tailladés de Frank. Depuis, ses poignets étaient restés cachés par les manches de la veste. Tout à l'heure, Noriko semblait possédée par une force étrangère à elle, on aurait dit une autre personne.

— Quel genre de bourbon on boit en Amérique ? Turkey, Jack Daniels, Brighton, c'est ça, hein, c'est bien ça ?

Maki posait des questions d'un air de dire : regardez comme je m'y connais. Il fallait que je traduise le mot bourbon. Il est difficile à prononcer et au début, quand j'avais commencé ce travail de guide, je le prononçais encore à la japonaise « *bâbon* », si bien que les Américains ne comprenaient pas de quoi je parlais. Certains avaient même parfois cru qu'il s'agissait de la marque de cigarettes « Marlboro ».

— Toutes les marques que tu viens de citer sont destinées à l'exportation, le vrai pays du bourbon, c'est le Sud, les gens du Sud gardent le meilleur bourbon pour eux, ils ne l'exportent pas à l'étranger, il y a un whisky du Kentucky qui s'appelle J.

Dickens, c'est l'exemple typique, le Dickens dix-huit ans d'âge, c'est un peu comme le meilleur cognac, on se fait beaucoup d'idées sur le Sud, mais il y a pas mal d'endroits formidables là-bas.

Tandis que la conversation se poursuivait, je m'aperçus que les deux filles n'avaient jamais entendu parler du sud des États-Unis, pas plus que de la guerre de Sécession. Je n'en revenais pas. Frank s'étonna qu'elles connaissent le bourbon de la marque Brighton mais n'aient jamais entendu parler de la guerre de Sécession. C'est parce que je ne me sens pas concernée, répondit Maki, sans l'ombre de la moindre gêne.

Je me rendis compte que cela faisait près de cinquante minutes que je tenais compagnie à Frank et que je n'avais pas encore téléphoné à Jun.

Je demandai à Yuko si je pouvais utiliser mon portable ici. « Je ne sais pas », répondit-elle, d'un ton qui signifiait : je ne suis pas une hôtesse. « Pas de problème, intervint Maki. Tout le monde s'en sert, moi aussi, je le fais souvent. » A cette phrase, je compris que Maki était une semi-professionnelle basée dans ce club. Frank et moi étions assis côte à côte sur un canapé, Yuko et Maki en face de nous. Je ne m'y connais pas beaucoup en mobilier mais je voyais bien que la table comme le canapé étaient du genre très bon marché. Une aura signifiant « bon marché » paraissait les entourer. Des efforts mesquins pour les faire paraître plus luxueux qu'ils n'étaient ne faisaient que renforcer l'impression misérable que donnait le décor. Le canapé comme la table étaient minuscules, le revêtement du canapé rêche au toucher. On le sentait imprégné de la crasse de tous les clients solitaires et frustrés qui s'étaient assis dessus avant nous. La table avait ce lustre particulier au contre-plaqué avec en surface des imitations des nœuds du bois. Je n'ai pas vu beaucoup de beaux meubles dans ma vie mais je comprends tout de suite quand j'ai affaire à du mobilier minable, parce que ça m'attriste. Le canapé et la table allaient si bien aux deux jeunes femmes assises sous mes yeux que j'en avais presque envie d'inventer un nouveau proverbe : les esprits pauvres et solitaires s'incrument dans le mobilier pauvre et solitaire. Maki possédait une pochette Vuitton, je peux encore comprendre que

les filles jeunes aient envie de produits Chanel ou Prada, car une personne en possession de quelque chose d'authentique ne saurait être vraiment triste. Or, découvrir un objet authentique qui ne soit pas de marque est difficile, compliqué et demande aussi une certaine expérience dans le domaine du goût.

Le canapé avait des accoudoirs d'une forme bizarre, et on ne pouvait ni décaler les pieds de côté, ni s'asseoir de biais. Ma cuisse était collée contre celle de Frank. Quand j'essayai de sortir mon portable de la poche de ma veste, mon coude et mon bras effleurèrent le corps de Frank. « Tu téléphones à ta petite amie ? » demanda-t-il. Yuko tendit une serviette en papier et un stylo à Frank, et lui demanda d'écrire son nom « *Name, you, name* », répétait-elle. Frank écrivit FRANK, puis, le stylo en l'air, me demanda en riant : « Kenji, c'était quoi déjà, mon nom de famille ? » Son rire me donna la chair de poule. Juste à ce moment-là, Jun répondit au téléphone.

— Ah, Kenji, tout va bien ?

— Oui, répondis-je, quand Frank me prit le téléphone des mains en disant :

— Laisse-moi lui parler un peu.

J'essayai instinctivement de garder le portable dans la main mais Frank me l'arracha sans se soucier de ce que j'en pensais. J'eus la même impression que si un gorille affamé arrachait un régime de bananes d'un arbre. Je voulus crier : « Non mais qu'est-ce qui te prend ? ! » mais une brusque montée d'adrénaline me prévint aussitôt que la tactique qui convenait à la situation n'était pas l'attaque mais la fuite. Même un chien serait parti la queue basse, indiquant par sa position qu'il renonçait à se battre. Je vis d'abord le bras de Frank s'étendre sous mes yeux, puis mon poignet droit fut brutalement saisi, le portable s'éloigna brusquement de mon oreille, tandis que l'autre main de Frank ouvrait de force ma main droite qui tenait le portable. A l'instant où il s'en saisit j'eus l'impression qu'il m'arrachait les doigts. Le geste de Frank avait été extrêmement violent mais si rapide que les deux filles en face de nous, croyant qu'il s'agissait d'un jeu entre bons copains, se contentèrent de nous observer d'un air amusé, un petit sourire aux lèvres. La force de Frank sortait vraiment de



l'ordinaire. Le contact de sa main me rappela le moment où j'avais posé la mienne sur son épaule la veille : un contact métallique. Je craignais qu'il ne réduise mon portable en miettes rien qu'en le tenant. Et il avait accompli tous ces gestes avec légèreté, visiblement sans y mettre toute sa force.

— *Hi*, salut, je m'appelle Frank !

Il s'adressait à Jun à l'autre bout du fil d'une voix assez forte pour ne pas être couverte par la musique de fond, un morceau des *WoOLF LOOSE*. Sa voix était étrangement gaie : la voix d'un businessman élégant dans un film américain, qui vient de finir de régler une affaire entièrement par téléphone.

— Tu es la petite amie de Kenji, c'est ça ? Comment tu t'appelles ?

Je suppliais intérieurement Jun de faire semblant de ne pas comprendre l'anglais.

— Hein ? Excuse-moi, je n'entends rien, la musique est trop forte.

— *Hey*, Frank, fis-je. Je voulais lui dire qu'elle ne parlait pas anglais, mais il me jeta un regard glacial et répliqua :

— Tais-toi, je suis en train de parler.

Jamais je ne lui avais vu un visage aussi effrayant. Maki ne le regardait pas, mais Yuko qui avait levé les yeux à ce moment surprit son expression et son sourire se figea. Même une élève d'école technique qui ne comprend pas un traître mot d'anglais pouvait se rendre compte en voyant ce visage que quelque chose ne tournait pas rond. On aurait dit qu'elle allait fondre en larmes. Moi, j'avais compris une chose au sujet de Frank : plus il était en colère, plus il était calme. Plus il était furieux, plus son expression devenait sombre et son regard glacial. Le terme « bouillir de rage » ne convenait absolument pas à Frank.

— Hein ? Je te demande ton nom, ton nom, tu comprends ?

Il parlait de plus en plus fort. Apparemment Jun feignait de ne pas comprendre l'anglais.

— Kenji, fit Frank en se tournant vers moi. Comment s'appelle ta petite amie ?

Je n'avais aucune envie de le lui dire.

— Elle n'a pas l'habitude des étrangers, Frank, je pense qu'elle est embarrassée.

J'aurais plutôt voulu lui dire qu'il l'importunait, mais ne connaissant pas le mot exact en anglais j'avais opté pour l'expression « embarrassée ».

— Pourquoi se sentirait-elle embarrassée, hein ? Je veux juste la saluer, c'est tout, parce qu'on est amis maintenant toi et moi, tu es bien plus qu'un guide pour moi, tu sais.

A ce moment, l'unique client présent augmenta encore le volume de la musique pour chanter au karaoké. Il devenait impossible de tenir une conversation au téléphone. Frank jeta un coup d'œil vers l'homme qui commençait à chanter et me rendit le portable en écartant les deux mains d'un air de dire : impossible de parler !

— Je te rappelle plus tard, criai-je dans le téléphone à l'intention de Jun, puis je raccrochai.

— C'est violent, comme son, fit remarquer Frank. Dans sa bouche, le mot « violent » faisait un effet comique et triste en même temps. Comme une prostituée parlant de morale. Le volume du karaoké était effectivement au maximum. Le type d'environ quarante-cinq ans était en train de chanter un nouveau tube de Mister Children<sup>6</sup>. Les filles qui l'accompagnaient applaudissaient par acquit de conscience. Visiblement c'était elles qui avaient choisi le morceau. Ce n'était pas parce qu'il chantait une chanson de Mister Children que cela allait lui garantir du succès auprès des jeunes filles, pourtant, le quadragénaire s'époumonait, les veines du cou gonflées. Frank faisait des signes de la main pour indiquer qu'on ne s'entendait plus tellement la musique était forte ; les sourcils froncés, il paraissait très mécontent. L'épisode avec Jun me tracassait, je me faisais du souci pour Noriko qui avait quitté les lieux en état d'hypnose, et plus que tout, je ne savais plus où j'en étais tellement j'avais peur de Frank et tellement je me méfiais de lui. Dans des circonstances pareilles il est normal de se sentir de mauvaise humeur devant un type qui chante à tue-tête sur une musique ridiculement forte. Je me demandais pourquoi au Japon on était autorisé à mettre ainsi le volume au maximum pour chanter. Ce type se souciait comme d'une

---

<sup>6</sup> Groupe de jeunes chanteurs japonais, du style « Boys Band »

guigne de savoir si le bruit dérangeait qui que ce soit. Je le trouvais vraiment laid, pendant qu'il s'égosillait, grimaçant et s'efforçant de chanter aussi fort que Mister Children. Pour commencer il ne chantait pas parce qu'il avait envie de chanter, mais dans le seul but de plaire à ces filles. Il ne se rendait même pas compte que cela ne les amusait absolument pas. Autrement dit, il se livrait à des efforts totalement vains, mais il était le seul à ne pas le voir. Je commençais à me sentir vraiment énervé. Des types comme ça étaient absolument inutiles sur terre. La pensée me traversa qu'un type pareil vaudrait mieux mort que vivant. Frank me regarda juste à ce moment et hocha la tête en signe d'assentiment. Puis il rit. Il était en train d'écrire un nom fantaisiste sur la serviette en papier que lui avait donnée Yuko : Frank de Niro, avait-il noté. Pendant qu'il écrivait, il avait levé la tête vers moi, avait hoché la tête et avait ri. Exactement comme si j'avais dit tout haut : « Il vaudrait mieux que ce type soit mort » et qu'il m'avait répondu aussitôt après : « Oui, tu as raison. » Puis il reprit son expression normale et se pencha vers mon oreille pour me demander de traduire aux filles ce qu'il allait dire. Apparemment Yuko était une fan de Robert de Niro et manifestait une joie démesurée à l'idée que Frank portait le même nom. « Explique-lui que de Niro c'est un nom noble à cause de la particule », disait Frank pendant que je me demandais ce qui s'était passé. Avait-il lu mes pensées tout à l'heure ?

— Tu vois, Kenji, ces filles ne comprennent pas un traître mot d'anglais, j'essaie de leur expliquer que de Niro est un nom noble, disait Frank à toute vitesse entre les notes du karaoké.

Mon cœur battait de plus en plus vite.

— Je leur expliquerai dès que ce karaoké sera terminé, on ne s'entend pas parler, lui répondis-je, pris d'une idée soudaine.

J'avais un mauvais pressentiment. L'attitude de Frank avait changé. Il nous avait dit à Noriko et moi un nom complètement fantaisiste, puis il avait hypnotisé mon amie, avait tenté de m'hypnotiser aussi mais sans succès, m'avait arraché le téléphone des mains pour parler à Jun, et pour finir avait répondu à mes pensées comme pour me montrer qu'il était doué de télépathie. La situation était de moins en moins claire.

La chanson s'acheva enfin. Des applaudissements de pure forme s'élevèrent ici et là, et le type fit : « yeees », en esquissant le V de la victoire. Je m'efforçai de ne pas le regarder. J'avais décidé de faire comme s'il n'existait pas.

J'expliquai aux deux filles le nom de de Niro. « C'est intéressant, les noms », fit Yuko en contemplant la serviette en papier d'un air admiratif, mais Maki eut un rire déplaisant. Un rire moqueur.

— Vous avez peut-être le même nom mais vous n'avez rien à voir avec de Niro.

Je songeai que cette Maki appartenait vraiment à la catégorie la plus vile de greluches qu'on pût trouver à Kabukichô. Moche, bourrée de complexes, et en plus bête et sans la moindre éducation, ce qui fait qu'elle ne l'admettrait jamais. Elle était seulement persuadée que si elle travaillait dans un endroit un peu mieux famé, sa vie s'améliorerait nettement et que la seule chose qui l'en empêchait c'était la méchanceté d'autrui. Elle enviait le monde entier, et pensait que tout ce qui lui arrivait était de la faute des autres. Tout le monde la traitait mal, et elle trouvait normal de traiter autrui de la même manière.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Frank.

Je traduisis.

— Ah, et en quoi suis-je différent de de Niro ?

— En tout, répondit Maki en éclatant d'un rire qui me tapa sur les nerfs.

Embarrassé, je ne savais plus comment réagir. Fallait-il faire taire cette fille stupide, entraîner Frank hors de cet endroit, ou prendre seul la fuite en feignant d'aller aux toilettes ? Plusieurs idées me traversèrent l'esprit en un laps de temps très court, mais j'étais incapable d'y mettre de l'ordre, influencé aussi par l'étroitesse du canapé. La cuisse de Frank était pressée contre la mienne, j'avais renoncé à fuir où que ce soit depuis le début. Quand le corps se sent à l'étroit, l'esprit l'est aussi. Je savais bien que l'heure n'était plus à se mettre en colère contre ce quadragénaire au karaoké ni contre Maki mais il paraît qu'il est humain, dans les cas d'urgence extrême, de fuir les considérations essentielles trop compliquées pour s'attacher à

de petits détails immédiats mais sans importance. Cela équivalait à monter dans un train après avoir pris la décision de se suicider, et à s'inquiéter de savoir si on a bien fermé sa porte à clé. Assis à côté de Frank, j'avais conscience que ce n'était pas le moment de me faire ce genre de réflexion, pourtant je cherchais un moyen de ridiculiser Maki. Je n'en trouvais aucun. La stupidité de cette fille créait une barrière difficile à surmonter. Même si je lui avais dit franchement en face : « Tu es complètement stupide », elle m'aurait probablement répondu : « Hein ? Stupide, ça veut dire quoi ? » et les choses en seraient restées là.

— En tout, vraiment en tout, répétait Maki, tu ne trouves pas ? ajouta-t-elle, quêtant une approbation du côté de Yuko.

— Hmm, je ne sais pas, répondit évasivement celle-ci.

— Mais regarde, tout est différent : son visage, l'atmosphère qu'il dégage, son physique, tout.

Puis elle éclata à nouveau d'un rire strident et désagréable.

— Tu as déjà vu de Niro en vrai ? demanda Frank. Moi je l'ai déjà aperçu deux ou trois fois, dans le restaurant qu'il possède à New York, et il n'est pas si grand que ça, il dégage une atmosphère tout à fait banale, Jack Nicholson c'est différent, il habite sur la côte ouest, il fait très acteur de cinéma, mais de Niro c'est un type banal, il est fabuleux en tant qu'acteur, parce qu'il fait vraiment des efforts, il se moule dans ses rôles, et l'atmosphère qu'il dégage dans ses films, c'est le résultat d'un travail acharné, c'est quelque chose qu'il a fabriqué lui-même.

Je traduisis tout en me disant que ce n'était pas la peine de se perdre dans ce genre d'explication qui échappait de toute façon à ces filles. A ce moment-là, le serveur au nez et à la lèvre percés s'approcha, apportant un plat de nouilles de sarrasin sautées et une assiette de frites. « Nous n'avons rien commandé », protestai-je, mais Maki s'empara des plats en disant :

— C'est moi qui ai passé la commande. Vas-y, sers-toi, ajouta-t-elle en poussant le plat de nouilles en direction de Yuko.

— Merci, fit Yuko qui prit le plat et se mit à manger.

— Kenji, tu as traduit ce que je disais ? demanda Frank en regardant les deux filles s'empiffrer.

— Bien sûr, répondis-je.

— Qu'est-ce qu'on est venus faire ici ? demanda Frank. Regarder deux pétasses manger des nouilles ? Moi je suis venu pour baiser, Noriko a bien dit qu'il y avait des putes ici, non ? Elles ne font pas de passes, elles ?

Je transmis la question aux deux filles.

— Quel crétin, dit Maki, la bouche pleine, en s'adressant à Yuko. C'est bien à cause de ce genre de clients ringards que je n'aime pas travailler dans ce quartier, tu n'es pas d'accord avec moi ?

— Mais c'est normal que les clients se fassent des idées sur nous, on n'y peut rien, répondit Yuko, en me regardant avec une expression difficile à cerner.

— Pas du tout, on ne leur a rien demandé, nous, c'est eux qui sont venus nous chercher, s'insurgea Maki, qui fit tomber juste à ce moment sur sa robe une des nouilles qu'elle était en train d'avaler. Ah, non, zut alors, s'exclama-t-elle en se mettant aussitôt à frotter la tache avec un mouchoir imbibé d'eau. Dites, donnez-moi une serviette chaude, vite, cria-t-elle au serveur d'une voix aussi aiguë que celle des Woolf Loose qui passaient à ce moment-là.

L'air sombre, Maki s'efforça, sans succès apparent, d'enlever à l'aide de la serviette que le garçon venait de lui apporter la tache noirâtre qui s'était rapidement étendue sur sa robe. Maki était petite, le visage rond, elle avait des formes rebondies, une peau sèche et le teint olivâtre. Dire qu'il y a des hommes prêts à mettre un prix sur une fille comme ça, songeai-je. La solitude des hommes d'aujourd'hui est vraiment extraordinaire, pour qu'il s'en trouve parmi eux prêts à payer dès qu'une fille manifeste la volonté de se vendre, dans la mesure où elle n'est pas laide au point de devoir détourner la tête. Dans ces conditions, les filles du genre de Maki ne pouvaient que se multiplier sur le marché.

— Tu as un joli dessin sur ta robe maintenant ! ricana Frank.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? glapit Maki. Il n'y connaît rien, celui-là, ajouta-t-elle quand je lui eus traduit. Elle avait retourné la serviette et continuait à frotter la tache.

— Ma pauvre ! C'est une Junko Shimada, hein ? intervint Yuko.

— Oui. Toi au moins, tu comprends, fit Maki en nous jetant, à Frank et moi, des regards haineux. Je n'en ai peut-être pas l'air, poursuivit-elle, mais j'ai toujours travaillé dans des boîtes de luxe, pas seulement dans des bars, hein, mon premier boulot c'était vendeuse dans un supermarché à Seijogakuen, on ne vendait que des produits de luxe pour les riches, le sashimi par exemple, tu vois, on le vendait par tranches de cinq, de la carpe sauvage à deux mille yens le paquet. Et le tofu, je ne voulais pas y croire au début, mais il était fait à la main du côté du mont Fuji, une fabrique artisanale qui n'en produisait que cinq cents blocs par jour, et on le vendait cinq cents yens pièce, tu te rends compte ?

Ignorant ostensiblement Frank et moi, Maki s'adressait uniquement à Yuko. Tu es la seule qui puisse comprendre, semblait-elle dire. Yuko l'écoutait distraitement en mangeant ses nouilles. La fille de la table numéro quatre était repartie : le client qui chantait tout à l'heure avait choisi la numéro cinq, et la quatre était laissée pour compte. Ces deux filles étaient celles qui portaient la tenue la plus ordinaire : l'une était en pull et en jupe, l'autre en pull et en caleçon, mais en fait c'était aussi les deux seules professionnelles du lieu. Le quadragénaire devait être un habitué, il les avait repérées tout de suite. Yuko et Maki étaient avec nous, il ne restait donc plus que la numéro trois, qui, un micro à la main, était en train de choisir un morceau de karaoké. Elle était jeune, vêtue d'un tailleur. Il était dix heures du soir, j'en conclus que ce devait être une hôtesse de cabaret, qui commençait tard et travaillait jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. C'était la plus jolie des quatre filles présentes. Cette boîte ne donnait pas l'impression d'un bar, avec ces filles de styles divers et ces hommes qui attendaient on ne savait quoi, on se serait plutôt cru dans la salle d'attente d'une gare. Il paraît que non seulement à Kabukichô, mais dans tous les quartiers de plaisir, les clients qui recherchent uniquement le sexe sont en

diminution. A Okubô-est, il y a même une rue dans laquelle des quadragénaires font la queue simplement pour entrer dans un établissement où ils ne font que bavarder avec des lycéennes. Les lycéennes qui acceptent ce job sont payées plusieurs milliers de yens simplement pour s'asseoir dans ce café et parler avec ces types. Même la fille numéro un, qui n'arrêtait pas de bavasser sur les établissements de première classe dans lesquels elle avait travaillé, avait dû faire ce genre d'expérience. A force d'être entourée de carpe sauvage à deux mille yens les cinq tranches et de blocs de tofu à cinq cents yens, elle avait fini par se persuader que seuls les produits de première qualité lui convenaient. Naturellement, sa robe Junko Shimada ne lui allait pas du tout mais elle n'avait pas une seule amie pour le lui dire, et même si elle en avait jamais eu, elles avaient dû fuir sa compagnie depuis longtemps. L'être humain ne peut survivre que s'il pense avoir une valeur personnelle quelconque, avait dit un jour à la télé un psy ou quelqu'un comme ça, et il avait sans doute raison. C'était trop dur de vivre en se disant : je ne vauds rien, ma vie n'est utile à personne. Le patron, debout à côté du comptoir en train de pianoter sur sa calculette, était le type même du gérant d'un établissement de plaisir. Il avait une tête à avoir rapidement évacué la question de savoir s'il avait une quelconque valeur personnelle ou pas. Les gérants des salons de massage, *chinese-clubs* ou clubs sado-maso avaient tous une particularité en commun avec les maquereaux : ils avaient l'air usé.

J'avais déjà parlé à Jun de cette caractéristique chez ces types mais je n'arrivais pas à la définir. J'avais essayé diverses façons de m'exprimer : je lui disais qu'ils étaient résignés, qu'ils avaient abandonné toute dignité humaine, qu'ils continuaient à se mentir à eux-mêmes, ou qu'ils étaient totalement dénués d'émotion, mais Jun ne pouvait pas comprendre. Quand je lui disais : ils ont l'air veule, mou, elle me répondait qu'elle voyait ce que je voulais dire. Deux ou trois semaines après une conversation là-dessus, on avait vu des infos sur la Corée du Nord à la télé. Des visages d'enfants défilaient sur l'écran, avec ce commentaire : la famine les menace. Les visages de ces enfants en proie à la famine ressemblaient à ceux des types qui



faisaient commerce du corps des femmes. Le serveur, adossé au comptoir à côté du patron, en revanche, ne faisait pas partie de ce type d'hommes. Il avait des cheveux longs réunis en queue de cheval et plusieurs piercings sur le visage. Les hommes qui se servent des femmes pour vivre ne se percent ni le nez ni les lèvres. Il avait plutôt l'air de faire partie d'un groupe de musiciens. Et comme il ne pouvait pas vivre de la musique, peut-être que des amis lui avaient trouvé ce job d'appoint. Il y a un nombre vertigineux de jeunes types qui font de la musique. Tous les soirs, des groupes de joueurs de guitare chantent des folk-songs vieillots à côté du théâtre Koma. La fille numéro trois s'était mise à chanter une chanson de Amuro, celle qui dit que « nous avons tous des chagrins à supporter ». Le serveur ne jetait même pas un coup d'œil vers la fille. Il semblait ailleurs, inconscient de la réalité de cette fille qui chantait. Il avait les yeux dans le vague comme s'il était en train de se dire : je ne suis pas vraiment ici. Le quadragénaire qui avait chanté le morceau de Mister Children, ignorant complètement son entourage, négociait son prix avec la fille numéro cinq. A bien la regarder, cette fille devait avoir plus de trente ans. Le chauffage l'avait fait transpirer et son maquillage avait coulé, laissant apparaître des rides sur son cou et autour de ses yeux.

— Tu dois être une habituée des téléphones roses, toi, je connais plein de filles comme ça, c'est l'impression que tu donnes, disait l'amateur de Mister Children, mais la fille ne se mettait pas en colère pour autant. Elle devait avoir un besoin pressant d'argent ce soir. Les deux mains posées sur les genoux, elle secouait la tête de temps en temps, ou regardait vers l'entrée, guettant l'arrivée de nouveaux clients. Il y a quelque chose de bizarre, me dis-je. D'habitude, je n'observe pas tellement les autres clients dans ce genre d'endroit. Maki parlait toujours. Yuko avait fini le plat de nouilles. Frank me pressait de traduire ce que disait Maki, et je m'exécutai machinalement.

— Quand j'ai arrêté mon boulot au centre commercial, disait-elle, je me suis retrouvée au chômage un temps ; et après j'ai commencé à travailler dans des bars, mais je me suis juré de ne jamais travailler dans des établissements bas de gamme, tu

comprends, quand le lieu est bas de gamme, les clients le sont aussi.

— Attends une minute, interrompit Frank.

Maki le regarda d'un air qui semblait dire :

« Qu'est-ce que tu as à la ramener ? Tais-toi donc. »

— Je ne comprends pas ce que tu fais ici, poursuivit Frank, tu peux m'expliquer ce que tu fais ici ?

— Je viens pour parler, répondit Maki. Aujourd'hui, le club de luxe où je travaille à Roppongi est fermé, je ne viens pas souvent à Shinjuku, mais de temps en temps, comme aujourd'hui, je viens bavarder un peu.

Elle semblait vouloir insinuer que comme elle en savait plus que les autres, tout le monde était content de l'écouter parler.

— Je viens ici uniquement pour parler, ou encore, si tu préfères, je ne suis pas du genre à prendre la classe économique pour aller en Amérique, tu me suis ?

Maki but son whisky à l'eau, et quêtait à nouveau l'approbation de Yuko. Depuis tout à l'heure, cette dernière regardait sa montre. Elle était venue passer un moment dans ce club de rencontres parce qu'elle s'ennuyait à sa réunion d'étudiants, et elle était d'avis que c'était l'heure de prendre congé. Comme elle n'était pas aussi rouée que Maki, elle voulait sans doute éviter d'être impolie et de s'en aller juste après avoir fini de manger. Elle ne se rendait absolument pas compte que Frank et moi n'apprécions pas du tout la compagnie de Maki, et approuvait de temps en temps d'un mot le discours de cette dernière, tout en préparant sa sortie. Yuko était maigre, elle avait le teint maladif. Ses cheveux raides retombaient sur son col et de temps en temps elle les rejetait en arrière d'un mouvement de ses doigts aux ongles négligés. Elle ne paraissait pas s'intéresser particulièrement à ce que disait Maki mais hochait la tête chaque fois que celle-ci lui demandait si elle était d'accord. Elle était la seule fille à l'air à peu près normal dans cet établissement, cependant pour venir seule ici, elle devait elle aussi connaître la solitude.

— Quand vous voyagez en classe économique, l'atmosphère « économique » vous colle à la peau, j'ai demandé à un de mes

clients habitués, et il y a vraiment plein de gens comme lui, il travaille à la télé, pour rien au monde il ne mettrait les pieds dans un endroit comme ici, il m'a dit que de toute sa vie il n'a jamais voyagé autrement qu'en première classe, quand il prend des vols intérieurs au Japon, il demande toujours des *super-seats* et quand il n'y en a pas, il prend un train à grande vitesse plutôt que l'avion, en *green car*, naturellement, ça prouve bien qu'il y a des gens comme ça, non ? La première classe ce n'est pas seulement une question de siège plus confortable et de davantage d'espace, c'est un état d'esprit mais évidemment ceux qui ne l'ont jamais prise ne peuvent pas comprendre, par exemple s'il y a un accident ou un retard d'avion, ou même si on rate son avion, selon la classe, on est traité différemment, vous le saviez ? Les passagers ordinaires sont logés dans un hôtel près de Narita mais les première classe sont logés au Hilton à côté de Disneyland. Vous vous rendez compte, le Hilton de Disneyland, moi, c'est mon rêve de passer une nuit là-bas, je pense que tout le monde est comme moi sur ce point-là, non ?

Maki cherchait à nouveau l'approbation de Yuko qui répondit d'un vague « hmm ». Je continuai à traduire tout ce qu'elle disait à Frank, comme un traducteur simultané lors d'une conférence. Je n'en avais pas l'habitude et mon anglais n'était pas assez bon pour me permettre de traduire au fur et à mesure le contenu d'une conversation à vitesse normale, si bien que je finis par me sentir exténué. Ma traduction devenait approximative. Je traduisis la dernière phrase de Maki par : « Tous les Japonais rêvent de dormir au Hilton », mais je ne pensais pas que Frank se soucierait de ça.

— Les Hilton, ce ne sont pas des hôtels si luxueux que ça, remarqua tranquillement Frank. Il semblait à la fois expliquer quelque chose à Maki et en même temps se moquer d'elle. En fait, je pense qu'il se moquait bel et bien d'elle. Aucun interlocuteur ne peut manquer d'être sensible à ce genre de nuance.

— Tu n'y connais rien, poursuivit-il, le Hilton de New York, par exemple, a plus de mille chambres, or il ne faut pas dépasser les quatre cents chambres pour que le service reste de qualité ; les gens vraiment riches ne dorment jamais dans des Hilton,

mais plutôt dans des hôtels de chaîne européenne, le Plaza-Athénée, le Ritz, le Carlton. Il n'y a que les Japonais pour aimer les Hilton, les Japonais et les bouseux américains.

Maki rougit de colère. Elle devait venir de la campagne elle-même pour être vexée à ce point.

— Ben oui, intervint Yuko, il y a des choses que seuls les Américains peuvent comprendre.

— Dis-moi, où il loge, lui ? me demanda Maki d'un air pincé.

— Je ne peux pas te le dire, répondis-je.

Frank me demanda de quoi nous parlions, je lui traduisis et il répliqua :

— Explique-lui que je loge au Hilton.

Yuko éclata de rire, moi je me demandais où Frank pouvait bien loger en réalité. Maki se mit à parler des hôtels de luxe de Tôkyô où elle avait dormi. Elle racontait qu'au Park Hyatt il y avait une énorme distance entre l'entrée et la réception, que les canapés les plus confortables chez Westin sont ceux du Garden Place à Ebisu, qu'elle ne dormait dans ce genre d'hôtel qu'avec des médecins, des avocats ou des types de la télé, tout un tas d'inepties du même acabit mais que Frank écoutait d'un air joyeux car c'était en fait un aveu de ses activités de prostituée. Cela faisait plus d'une heure que nous étions assis autour de cette table. Je demandai la note, et le serveur m'apporta une facture de près de quarante mille yens.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'écriai-je, et l'anneau passé dans la lèvre du serveur se mit à trembler légèrement. Je m'efforçai de rester calme et repris d'une voix douce : Ce n'est pas du tout ce que nous avait annoncé Noriko.

— Noriko ? Qui est-ce ? fit le serveur en jetant un coup d'œil vers son patron près du comptoir. Ce dernier s'approcha pour demander à voix basse :

— Quelque chose ne va pas ?

Je réclamai une note détaillée.

— Voici, dit le patron en me tendant le décompte, qu'il tenait déjà à la main. Le tarif de base pour la table était de deux mille yens par heure et par personne, lorsque nous avions changé de table pour nous installer avec les filles, c'était passé à

quatre mille par personne, et comme nous étions là depuis plus d'une heure, ce prix était multiplié par deux. Les nouilles sautées coûtaient mille deux cents yens, les frites mille deux cents également, le thé cinq cents yens, le whisky mille deux cents, la bière mille cinq cents, les taxes et le service en plus.

— J'aurais préféré que vous veniez nous prévenir que l'heure s'était écoulée, dis-je.

Frank jeta un coup d'œil à la facture détaillée et se mit à hurler :

— Quoi ? !

Il ne lisait pas le japonais mais avait bien vu les chiffres.

— Je n'ai bu que deux whiskies et Kenji a pris seulement une bière !

— Ici les prix sont calculés à l'heure, expliqua le patron, et comme je n'ai pas beaucoup de personnel, je ne préviens pas les clients chaque fois qu'une heure est écoulée.

On s'est fait avoir, pensai-je. En ce qui concernait le club, leur note correspondait au tarif fixé par leurs règles. « Si nous continuons à protester, un spécialiste viendra nous proposer d'écouter notre plainte dans les bureaux de l'établissement, et ça s'arrêtera là. On ne peut rien faire », dis-je à Frank. « Je vois », fit-il en hochant la tête d'un air compréhensif. Je lui expliquai que cet établissement était de qualité médiocre, mais qu'il n'était pas illégal et que même si on essayait de déposer une plainte, on n'avait aucune chance de gagner.

— Je t'expliquerai en détail plus tard, mais enfin, je suis aussi responsable. Si tu veux, tu n'as qu'à prendre la moitié de la note sur mon salaire, proposai-je.

J'étais sérieux : j'aurais dû m'apercevoir que l'heure s'était écoulée, j'étais dans mon tort.

— D'accord, dit Frank. En attendant, payons déjà une partie de la note.

Une partie ? songai-je. Frank tira quatre billets de dix mille yens de son portefeuille en imitation croco. Jamais je n'avais vu de billets aussi crasseux ni aussi usés. Le patron les saisit d'un air dégoûté : ils étaient tellement imprégnés de saleté qu'ils semblaient alourdis et prêts à se déchirer en deux sous le poids de la crasse. Je me rappelai avoir entendu dire que

certains sans-abri aux alentours du parc central de Shinjuku avaient fini par amasser de petites fortunes grâce à la mendicité.

Le patron, le serveur, les deux filles et moi, fascinés, gardions les yeux fixés sur ces billets incroyablement malpropres. Aucun d'entre nous n'en avait jamais vu de pareils.

— Voilà, dit Frank, on a réglé nos consommations jusqu'à maintenant.

— Jusqu'à maintenant ? fis-je.

— Oui, j'aimerais bien rester un peu plus longtemps, répondit Frank.

Le patron, qui avait dû passer une bonne partie de sa vie à Kabukichô, avait peut-être instinctivement senti quelque chose d'inquiétant dans le comportement et la physionomie de Frank, ou dans ces billets d'une saleté repoussante, car il se tourna vers moi pour annoncer poliment :

— Généralement, nos clients ne passent pas plus d'une heure ici.

Ce qui signifiait en clair : « Tirez-vous ! »

— Frank, si on partait ? fis-je en tapant légèrement sur l'épaule de mon compagnon. Selon le système du lieu, il est temps de s'en aller.

Les muscles de ses épaules étaient durs comme du fer, et je frissonnai à leur contact.

— Bon, on s'en va, alors, dit Frank, avant d'ajouter en ressortant son portefeuille : Ah, les billets de tout à l'heure, ils étaient tombés dans le caniveau, si vous préférez je peux payer avec une carte de crédit.

— *Credit card* ? répéta le patron des lieux en faisant une drôle de tête.

— Kenji, demande-lui si je peux utiliser ma carte.

— Bien sûr, sans problème, répondit le patron d'un air confus.

— J'ai une carte American Express, mais elle est vraiment spéciale, tenez, regardez la tête de l'homme célèbre imprimée dessus, elle est bizarre, non ? Quand on secoue la carte comme ça, on dirait qu'il se met à rire.

Le patron, le serveur et les deux filles s'absorbèrent comme malgré eux dans la contemplation de la carte de Frank.

Dès que quelque chose se passait autour de Frank, une étrange atmosphère se mettait à flotter. La sécheresse de l'air piquait la peau, et en même temps il semblait régner une humidité à couper la respiration. Je fis tout mon possible pour ne pas regarder cette carte. Sous mes yeux, le patron et le serveur avaient changé de visage en quelques secondes. J'avais lu un jour dans un magazine que les gens sous hypnose entraient dans le royaume de la mort. Les pupilles du patron, fixées sur cette carte American Express appartenant à je ne sais qui, commencèrent par se détendre, puis les muscles de ses mâchoires et de ses joues se tendirent si fort que je les entendis presque grincer, les veines se gonflèrent sur son cou. Ce visage en proie à une tension insoutenable était celui d'un homme plongé dans une terreur sans nom. Bientôt, les veines qui gonflaient son cou disparurent, sa peau redevint normale, tout éclat disparut de ses yeux.

— Kenji, chuchota Frank d'une voix presque inaudible, sors un moment téléphoner à ta petite amie.

— Hein ? fis-je.

Frank répéta la même phrase en détachant les mots un par un. Il avait une expression complètement différente de toutes celles que je lui connaissais. Un visage étrangement gai, comme un type qui vient d'achever une tâche particulièrement pénible et se dit : Ah, enfin, je vais pouvoir me boire une bonne bière ! Le patron, le serveur et les deux filles semblaient toujours plongés dans l'hypnose, les yeux dans le vague. L'anneau à la lèvre du serveur tremblotait. On aurait dit une pantomime. Pierrot dans la lune. Je n'arrivais pas à savoir si leurs muscles étaient tendus à tout rompre ou au contraire complètement relâchés. La fille numéro trois chantait toujours, et le quadragénaire continuait à discuter le prix avec la fille numéro cinq, comme si aucun d'eux ne se rendait compte de la scène étrange qui se déroulait dans la salle.

— Frank, ce n'est pas bien ce que tu fais, dis-je, persuadé qu'il les avait tous hypnotisés pour pouvoir partir sans payer. Ce n'est pas bien de partir sans payer, je ne pourrai plus venir à Kabukichô après.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas l'intention de faire ça, répondit Frank. Allez, éloigne-toi un moment.

Il me regardait comme s'il était prêt à me tuer si je refusais. Un frisson glacé me parcourut l'échine, comme si on m'avait renversé un bol de glaçons dans le dos. Il m'a peut-être hypnotisé moi aussi, pensai-je un moment, car je m'étais déjà levé inconsciemment pour lui obéir. Je me glissai entre le patron et son employé, avec l'impression de passer entre deux mannequins dans la vitrine d'un grand magasin. Mon coude effleura la main droite du serveur, sans qu'il manifeste la moindre réaction. En m'éloignant de la table, je me retournai juste une fois pour regarder Yuko et Maki. Toutes deux se balançaient d'avant en arrière comme si elles étaient sur une bascule.

Je quittai le club, sortis mon portable dans le hall devant l'ascenseur. Jun devait se trouver chez moi, mais je n'arrivais pas à me décider à l'appeler. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur du club. A travers le carreau inséré dans la porte en bois de l'entrée, on pouvait voir un peu ce qui se passait à l'intérieur. Soudain, je vis Frank se diriger vers la porte. Je me précipitai vers l'ascenseur pour m'y dissimuler mais, trop tard, il me rattrapa.

— Kenji, viens ici ! dit-il.

Je ne voulais pas retourner dans la salle, mais le regard de Frank m'avait figé sur place, de la racine des cheveux jusqu'au bout des pieds. Frank m'attrapa par l'épaule et me fit rentrer de force. Je perdis l'équilibre près de la porte et manquai tomber mais Frank me soutenait fermement par le bras droit et il me porta à l'intérieur, comme un bagage. Une fois dedans, il me jeta à terre. Je l'entendis fermer le volet métallique de la porte derrière moi. Je soulevai les paupières : des pieds d'homme et de femme se trouvaient juste sous mes yeux. Je reconnus les chaussures rouges à talons aiguilles de Maki, que j'avais déjà remarquées. Dans le gras du mollet, sur ses bas de dentelle blanche, brillait une fine ligne rouge et humide, qui bougeait lentement. A une vitesse régulière, elle descendait vers le bas suivant les fins entrelacs de la dentelle. A la table d'en face se trouvaient la fille numéro cinq, l'amateur de karaoké et la fille



numéro trois, bouche grande ouverte, et au bout de leur regard il y avait Maki. Dès que je vis le visage de Maki, mon estomac se retourna. On aurait dit qu'une autre bouche, largement fendue, s'ouvrait sous son menton. De cette bouche qui semblait rire s'échappait un liquide noir et épais comme du goudron. Elle avait la gorge largement fendue de biais, plus de la moitié du cou tranché. Sa tête semblait prête à se détacher de son corps et à tomber en arrière. Je n'en crus pas mes yeux mais elle était encore vivante. De la fente de sa gorge s'échappait du sang mêlé d'écume. Ses orbites bougeaient, ses lèvres tremblaient. On aurait dit qu'elle essayait de parler. Le patron du club se tenait debout à côté d'elle, la tête bizarrement tordue de biais, pendant en arrière. Maki et lui étaient debout tous les deux comme appuyés l'un à l'autre. Yuko et le serveur étaient étendus à terre l'un sur l'autre juste derrière les hauts talons de Maki. Dans la hanche de Yuko était planté profondément un couteau de cuisine, du genre de ceux qui servent à découper le sashimi. Le serveur avait la tête tordue comme son patron. La fille numéro trois, la numéro cinq et le client étaient assis sur le canapé, figés comme des mannequins, je ne sais pas s'ils étaient sous hypnose ou si c'est la terreur qui les empêchait de bouger. Je fis tous mes efforts pour m'empêcher de vomir et retenir la bile qui me montait aux lèvres. L'acidité m'emplissait le gosier et la poitrine, mes tempes étaient engourdies. J'étais incapable de penser, et plus encore de parler. J'avais perdu tout sens de la réalité. J'avais l'impression de vivre un irrémédiable cauchemar. Frank entra dans mon champ de vision : il s'approchait de la fille numéro trois.

Il tenait un couteau long et effilé à la main, qu'il venait sans doute d'enlever du corps de Yuko. La fille numéro trois n'était pas évanouie, ni hypnotisée. En voyant Frank s'approcher d'elle, elle commença à faire de petits mouvements bizarres. Comme si elle voulait griffer le canapé de ses ongles, sa main droite qui tenait encore le micro se mit à s'agiter spasmodiquement, comme un chat excité qui veut jouer. Le micro était toujours allumé, et le bruit du tissu qu'elle griffait retentissait dans la salle. Elle avait sans doute dans l'idée de s'enfuir, mais son corps bougeait sans rapport avec sa conscience. Ses jambes

étaient tendues au point qu'on voyait les muscles de ses mollets enflés mais ses pieds refusaient de se soulever du sol. Ses épaules étaient agitées de petits tremblements tant sa tête et son cou étaient crispés. Quand les nerfs qui relient les muscles et la conscience sont coupés, on se met à bouger n'importe comment. Moi aussi, j'étais dans un état similaire. Ma vue, mon ouïe se troublaient. On entendait toujours la musique de fond d'Amuro que la fille chantait un instant plus tôt mais je ne savais pas si c'étaient vraiment mes oreilles qui l'entendaient. Au moment où Frank arrivait près d'elle, la fille fut saisie d'incontinence, un jet d'urine jaillit violemment de sous la jupe crème, et se répandit sur le plancher, tandis que toutes ses forces semblaient l'abandonner. Elle avait perdu une de ses chaussures, ses épaules pendaient lamentablement, agitées de spasmes comme si elle riait ; juste à ce moment-là, Frank l'attrapa par les cheveux et lui planta le couteau dans la poitrine. Je vis quelque chose quitter le visage grimaçant de la femme, on aurait dit des pucerons sautant d'entre les herbes. A ce moment la fille numéro cinq se mit à hurler. Elle ne hurlait pas parce que la numéro trois venait de se faire assassiner sous ses yeux, mais plutôt comme si on avait soudain remis le son à un appareil éteint. Frank retira le couteau de la poitrine de sa victime et essaya ensuite de lui enlever le micro. Mais la main était déjà raidie et les doigts, blanchis comme s'ils étaient restés longtemps dans l'eau, refusaient de lâcher l'objet. Frank attrapa une nouvelle fois la fille par les cheveux, lui planta l'index dans les yeux de toutes ses forces. Le bruit que ça fit parvint jusqu'à moi, les doigts lâchèrent enfin le micro. Un liquide tel que je n'en avais encore jamais vu jusqu'alors se mit à couler des orbites de la fille. Un liquide poisseux et transparent moucheté de rouge. Frank approcha le micro de la bouche de la fille numéro cinq qui hurlait toujours. Les hurlements en furent amplifiés mais, chose étrange, cela résonnait comme un chant. Frank me montra du doigt la gorge de la fille numéro cinq. Ses cordes vocales gonflées se mouvaient de haut en bas au rythme des cris. Frank me fit un signe des yeux comme pour me dire de bien regarder et trancha vers le bas ces cordes vocales en mouvement. Il y eut un bruit de déchirure comme si un jet de

vapeur venait de jaillir, qui engloutit aussitôt la voix de la fille. Les gestes de Frank me semblaient filmés au ralenti et en même temps en accéléré. Quand il avait retiré le couteau du corps de Yuko, son mouvement m'avait paru incroyablement rapide. Je savais que les réactions et les sensations humaines pouvaient s'altérer très facilement. Sous l'effet d'un choc, on perd toute capacité de se mouvoir ou de penser. Le quadragénaire amateur de karaoké avait regardé la fille assise à environ quinze centimètres de lui se faire trancher la gorge comme s'il regardait une publicité pour des nouilles instantanées à la télé, l'air absent, comme résigné. Je me rappelai avoir lu autrefois que, dans des circonstances extrêmes, le corps humain se met à émettre une substance particulière : le pouls s'accélère et le corps se tient prêt au combat ou à la position de fuite sous un effet de tension et d'excitation simultanés. Seulement, cette substance excitante émise en grande quantité ne fait que plonger dans la confusion un cerveau par ailleurs accoutumé à des réactions paisibles. Moi-même, je ne différais en rien du reste des assistants au massacre. Je me rappelai soudain la bombe lacrymogène dans ma poche mais à l'idée que je pourrais tenter quelque chose pour empêcher Frank de poursuivre la tuerie, elle me parut pesante et pénible. Je pensais à des choses étranges, comme me rendre en cachette aux toilettes et y jeter la bombe lacrymogène. L'idée de cette bombe dans ma poche me paraissait d'une impuissance écrasante par rapport à la réalité que Frank était en train de dérouler sous mes yeux. Je me détestais de posséder cet objet sur moi. A l'instant où je fus persuadé que j'allais moi aussi être assassiné, la moindre velléité d'agir pour empêcher ça me parut épuisante et disparut aussitôt. Au moment où le long couteau s'enfonçait dans la poitrine de la fille numéro trois, puis au moment où la gorge de la fille numéro cinq s'était ouverte tout grand comme un capot de voiture, mon corps s'était complètement figé. Mes nerfs étaient figés. J'étais incapable, même en imagination, d'ouvrir la bouche pour appeler à l'aide ou d'essayer de me sortir de là d'une manière ou d'une autre. D'habitude on n'a pas conscience de ça. On s'imagine d'abord en train de faire quelque chose, puis on entreprend l'action nécessaire pour faire coïncider cette

image avec soi-même et la réaliser. Frank avait détruit l'imagination de tous ceux qui se trouvaient avec lui dans ce pub. Au Japon pratiquement personne n'a vu quelqu'un se faire trancher la gorge sous ses yeux. Personne ne sait ce que c'est. On n'a pas le temps de se dire que c'est cruel, ou qu'on a peur, ou que ça doit faire mal. Quand Frank avait tranché la gorge de la fille numéro cinq, étrangement, très peu de sang avait coulé, on voyait simplement quelque chose d'un rouge noirâtre à l'intérieur. Sans doute ses cordes vocales. Quelque chose qu'on ne peut pas voir tant qu'une gorge n'est pas tranchée, normalement c'est recouvert de peau et dissimulé aux regards. Mais nous savons que cette partie du corps humain existe, et quand on se trouve nez à nez avec, on perd soudain toute capacité d'imaginer le prochain acte qu'on va accomplir. Parce que nous vivons ordinairement dans un espace où les choses réelles ne sont pas à portée de notre regard. Le sang se mit à couler lentement de la fente apparue dans la gorge de la fille numéro cinq, un sang noir plutôt que rouge, qui ressemblait exactement à la sauce de soja dont on se sert pour assaisonner le poisson cru. Mon corps raidi était incapable du moindre mouvement. J'avais la nuque et les épaules ankylosées et glacées. Même si Frank avait brandi son couteau devant moi à cet instant, j'aurais été incapable de détourner la tête. Le temps s'écoulait étrangement, de manière presque palpable. Il n'y avait pas de fenêtres dans ce club, seulement un énorme écran au mur, sur lequel se réfléchissaient des scènes du dehors, et pendant un moment mon attention fut complètement absorbée par cet écran. Le monde extérieur, ces gens qui vivaient, qui parlaient, qui marchaient me paraissaient sans lien avec moi, et extrêmement lointains. Je songeai que j'avais déjà un pied dans le monde de l'au-delà. Au-dehors, des gens faisaient, commerce du désir sexuel. Des femmes attendaient debout au coin des rues, la chair de poule sur leurs jambes nues, pour essayer d'échanger leur corps et leur sexe contre de l'argent, des hommes riaient, chantaient, cherchant des femmes pour essayer de briser leur solitude. Les néons clignotaient, les rabatteurs bonimentaient, interpellaient les passants : « Hé, monsieur, entrez donc, vous serez comblé, vous verrez ! » Ces

scènes me paraissaient floues, comme un film mal réglé. J'étais résigné : ce genre de spectacle était déjà loin, très loin de moi. Frank avait saisi l'amateur de karaoké par le cou et le tournait en direction de la fille numéro cinq. La fille avait la tête renversée en arrière, la plaie largement ouverte. La peau de la gorge tranchée, pliée en arrière, avait l'air toute molle ; il n'y avait pas une ride, juste cette fente nette, on aurait dit la peau tannée d'un animal. Frank tenait le quadragénaire par les cheveux pour le forcer à regarder ce spectacle, et alors, chose incroyable, le type grimaça un sourire. Je l'entendis même émettre un espèce de ricanement : « Hê hê hê ! » Ça faisait la même impression que quand des victimes de tremblements de terre ou de catastrophes répondent à une interview à chaud pour la télévision. « Ça te fait rire ? » demanda Frank. « Hê hê hê ! » fit à nouveau le type en hochant la tête plusieurs fois, alors qu'il ne pouvait sans doute pas comprendre ce que Frank venait de lui dire. L'instant d'après, alors que Frank le tenait toujours par les cheveux, il essaya de fumer une cigarette. Il prit le paquet posé sur la table, saisit une Seven Star. Frank le regarda fixement la mettre entre ses lèvres. Le type mit la main dans la poche de son pantalon pour chercher son briquet. Il avait l'air d'accomplir un acte parfaitement naturel, comme s'il avait besoin d'une cigarette pour calmer une légère nervosité. « C'est ça que tu cherches ? » fit Frank en désignant le briquet posé à côté de la fille numéro cinq. Le client hocha à nouveau la tête en souriant, et Frank lui alluma sa cigarette, en réglant la flamme du briquet au maximum si bien qu'il lui brûla les cils, le front et les cheveux. Une odeur de protéines brûlées parvenait jusqu'à mes narines. Le type se débattit pour éloigner son visage de la flamme mais Frank l'en empêcha en le tenant fermement par les cheveux. Puis Frank éloigna soudain la flamme, et le client grimaça à nouveau un sourire, hochant la tête plusieurs fois comme pour exprimer sa reconnaissance. Frank approcha alors la flamme du nez et des lèvres du type, qui recommença à se débattre. Il faisait des moulinets avec ses bras, essayait d'éloigner son visage. Il frappait le ventre et la poitrine de Frank de ses deux poings fermés comme un enfant qui fait un caprice. « C'est ça, continue, allez, tape plus fort », murmurait Frank,

tout en continuant à cramer le visage du type à la flamme du briquet. Puis, chose à peine croyable, il se mit à bâiller. Le plus énorme bâillement que j'aie jamais vu lui fendit le visage, comme s'il allait se déchirer en deux. L'amateur de karaoké se mit à hurler, d'un hurlement continu, qui se brouillait parfois ou se muait en voix de fausset, comme une radio mal réglée. Frank changea légèrement de position, tourna le visage du type vers moi pour que je puisse bien le voir. C'était la première fois que je voyais brûler sous mes yeux le visage d'un homme. La flamme orange du briquet semblait aspirée dans les narines du type. Le karaoké s'était tu, laissant place à une chanson de Takako Okamura. Le type agitait ses bras et ses jambes au rythme de la chanson, on aurait dit qu'il dansait. Frank me montra le nez et la mâchoire de sa victime. Un jus brunâtre, comme de la bougie fondue, commençait à couler autour de son nez, de temps en temps des particules de graisse s'enflammaient. La sueur coulait des joues et des tempes de l'homme. La sueur coulait légèrement plus vite que sa chair fondue. Dans le visage devenu violacé, le bout du nez commençait à se calciner, et un bruit de grésillement parvenait jusqu'à moi. Autour de ses narines, c'était devenu tout noir, au point qu'on ne distinguait plus s'il s'agissait d'un orifice ou d'une brûlure, et bientôt, le type cessa de hurler, ses bras retombèrent le long de son corps. Un autre son me parvenait en dehors des grésillements de la chair brûlée et de la chanson de Takako Okamura, je m'aperçus bientôt que c'était le type qui sanglotait, la mâchoire agitée de petits tremblements. Frank prit l'air surpris en constatant que sa victime pleurait et poussa à nouveau un bâillement. Il bâillait terriblement lentement, la bouche ouverte comme un four, comme s'il allait avaler la tête du quadragénaire, qui n'avait pas encore perdu conscience. Se désintéressant un instant de lui, Frank souleva la jupe de la fille numéro cinq, dont la gorge fendue saignait toujours, ce qui eut pour effet de faire s'effondrer le corps contre le dossier du canapé. Le cou de la fille se renversa de l'autre côté du dossier, on ne voyait plus son visage au-delà des narines. Dans un grincement de serrure rouillée, les lèvres de la plaie s'écartèrent encore davantage. Plutôt qu'une blessure infligée à un corps humain, on aurait dit

le col d'un vase rempli d'un liquide rouge noirâtre. Je compris pour la première fois de ma vie jusqu'où un cou pouvait plier si la peau et les muscles ne le retenaient plus. A l'intérieur de ce cou fendu sur cent quatre-vingts degrés de sa circonférence, on apercevait des tendons, des os, des matières blanches et visqueuses mais, étrangement, loin de jaillir à flots, le sang se déversait lentement des bords de la plaie. Le quadragénaire pleurait toujours, sa main droite levée à hauteur de son nez brûlé. Ses larmes coulaient de ses yeux comme de la sueur, tandis qu'un liquide indéfinissable débordait de son nez fondu, de ses chairs calcinées. Frank écarta brutalement les jambes de la fille numéro cinq, arracha d'un seul geste sa culotte et ses bas, et me fit signe d'approcher. « Viens, Kenji, viens... » Voyant que je restais assis par terre sans bouger, Frank lâcha les cheveux du type en larmes, s'approcha à grands pas, m'attrapa par le col de ma veste pour me traîner jusqu'aux pieds de la fille numéro cinq. Son corps était encore parcouru de soubresauts ici et là. Peut-être était-elle encore vivante ? Un léger tressaillement agitait son aine, son sexe se soulevait légèrement comme s'il respirait, ses poils pubiens bougeaient au même rythme.

— Kenji, dis à ce type de la baiser, m'ordonna Frank à l'oreille.

Je secouai la tête, ne sachant pas moi-même si c'était parce que j'étais incapable de parler ou parce que je refusais d'obéir.

— Dis-lui ! hurla Frank.

Un dégoût et une terreur intenses m'envahirent en même temps : Frank brandissait sous mes yeux, dans sa main droite, le couteau qu'il avait planté un peu plus tôt dans la gorge et dans la hanche de ses victimes. Le bourdonnement dans mes tempes s'intensifia, une nausée acide et violente que je retenais depuis un moment me monta à la gorge, et je me mis à vomir des déjections couleur de cappuccino aux pieds de la fille, les yeux rivés sur son sexe qui s'entrouvrait et se refermait tour à tour comme un coquillage vivant. Tout en vomissant, la colère m'envahissait. Elle n'était pas dirigée contre Frank, c'était plutôt une rage abstraite. Je voulais hurler « non ! » mais au lieu de ce cri, seuls des flots de vomi débordaient de ma bouche. Je cambrais le dos, prenais une grande inspiration, puis

vomissais les déjections acides et gluantes qui m'emplissaient la bouche, sous le regard amusé de Frank.

— Si ce type ne la baise pas, c'est toi qui vas le faire, allez, Kenji, vas-y, baise-la ! dit-il en désignant, au bout de son couteau, le sexe de la fille.

Je crachai de toutes mes forces. Je fus obligé de faire un violent effort de concentration pour cela ou, plus exactement, de mobiliser mes nerfs et mes muscles. A la vue de mon crachat par terre, je sentis renaître en moi quelque chose dont j'éprouvais la nostalgie : la volonté, peut-être, ou simplement les réflexes, je ne sais pas. En tout cas, quelque chose d'indispensable, en l'absence de quoi on devient un légume et on abandonne le contrôle de son corps au premier venu. Je sentis ma voix se préparer à l'intérieur, et j'ouvris enfin la bouche :

— *No !* dis-je, la langue encore empâtée de déjections. Je voyais clairement l'image de ces deux lettres : N, puis O, NO. Je pouvais voir se dessiner clairement ces deux lettres, et je me voyais aussi en train de dire à Frank : « Non, je ne veux pas. » Ma voix se fraya un chemin entre les dents : « Non », proférai-je deux fois de suite. Il fallait que je transmette ma volonté à ce *gaijin*. Je comprenais pour la première fois de ma vie la différence entre « dire » et « transmettre ». Tout à l'heure, la fille numéro trois, le micro du karaoké dans les mains, s'était mise à griffer le canapé comme un enfant qui fait un caprice, et la numéro cinq avait soudain commencé à chanter juste avant de se faire trancher la gorge. Ce devait être des signaux. Elles voulaient dire quelque chose. Mais elles ne l'avaient pas transmis à Frank, il n'avait pas reçu le message. On ne transmet rien de cette façon-là. On ne transmet rien sans la volonté de transmettre. Avant l'apparition de Frank, ce club de rencontres était un véritable symbole du Japon actuel, avec ces situations où personne n'a la volonté de transmettre quoi que ce soit, et les gens croient que ça va se transmettre tout seul, que c'est aussi simple que de respirer. Et ceux qui ne connaissent que ça comme mode de vie, quand une situation d'urgence se présente, ils paniquent, perdent les mots, et se font tuer.

— Tu refuses ?



Frank avait pris un air exagérément surpris. Il leva la tête au plafond, écarta les deux mains, secoua la tête. Je ne sais pas pourquoi cette pensée me vint à ce moment-là, mais je me dis : « Ah, c'est bien un Américain. » Les Espagnols comme les Américains ont massacré un bon nombre d'Indiens, mais ils n'avaient sans doute pas vraiment de mauvaises intentions. Ils étaient inconscients de ce qu'ils faisaient. Et parfois l'inconscience a des conséquences bien pires que celles de la véritable intention de nuire.

— Hein ? Qu'est-ce que tu as dit, Kenji ? Tu refuses ? Tu as dit non ? C'est ce que j'ai cru entendre.

Frank balançait lentement le couteau sous mes yeux. J'étais allongé à ses pieds dans une position rampante. Conscient que dans une posture servile, seules des paroles serviles vous viennent à l'esprit, j'aurais voulu y remédier, mais avec ce couteau sous le nez, je ne pouvais pas bouger. Toujours à ses pieds, je répétais : « Non, je ne veux pas », et le sourire disparut du visage de Frank, laissant place à une expression de tristesse.

— Kenji, tu ne sais pas..., dit-il en plaçant le couteau entre les cuisses de la fille numéro cinq pour me montrer son vagin. Il parlait mécaniquement, comme un acteur qui lit un texte d'une voix monotone. Il va me tuer, pensai-je.

— Tu ne sais pas à quel point c'est agréable de faire l'amour avec une fille juste avant qu'elle meure, ou alors quand sa mort date de quelques instants à peine. C'est une jouissance incroyable. Son cerveau est déjà mort, elle n'oppose aucune résistance, mais sa chatte est encore vivante, tu vois.

Il murmurait comme un acteur cherchant à vérifier qu'il n'a pas encore oublié des répliques apprises dix ans plus tôt. Quelque chose de blanc pendait du sexe de la fille numéro cinq, entre les poils de son pubis : le fil d'un tampon hygiénique. C'était la première fois de ma vie que j'en voyais un d'aussi près. Désormais, cette fille n'aura plus besoin de Tampax, pensai-je. Le fil blanc qui pendait entre ses poils était le symbole même de sa mort. Elle avait la peau plutôt blanche, mais autour de son sexe, la chair était rougeâtre et commençait à virer au gris.

— Kenji, tu me déçois, dit Frank.

Puis il se tourna vers le client amateur de karaoké, posa le couteau à la naissance de son oreille droite, la sectionna en faisant glisser la longue lame en avant. Comme le type avait les deux mains devant le visage, son pouce de la main droite fut coupé en même temps que son oreille, mais il ne se mit pas à sangloter plus fort pour autant. Pour ressentir la peur ou la douleur, et pleurer, il faut une certaine énergie, que cet homme ne possédait déjà plus. Tout en poussant quelques soupirs d'ennui, Frank lui trancha l'autre oreille. On aurait dit qu'il découpait de tranches de pâte de poisson. L'oreille roula à terre sans un bruit, aussitôt souillée par des cendres de cigarettes et des cheveux. Naturellement c'était la première fois de ma vie que je voyais une oreille humaine rouler ainsi à terre.

— Bon, ça ne fait rien, pas la peine de la baiser, dit Frank, mais tu ramasses cette oreille et tu la fourres dans sa chatte, tu peux au moins faire ça, non ?

Sa voix était de plus en plus basse, et encore plus morne. Il me demanda ensuite si j'avais déjà enfoncé une oreille dans un sexe de femme. Je ne répondis pas. Impassible, il posa le couteau sur le canapé, ramassa l'oreille pleine de salissures, la chiffonna en boule, essaya de l'introduire dans le vagin de la fille. Il ne s'était pas aperçu qu'elle avait un Tampax. La moitié de l'oreille seulement pénétra dans l'orifice.

— Frank, appelle-je, tandis qu'il s'évertuait à enfoncer l'oreille. *Hey, Frank.*

Je me relevai, l'appelai à nouveau.

— Frank, cette fille avait ses règles, elle a un tampon.

Frank me regarda fixement, hocha la tête comme s'il comprenait enfin, puis ressortit l'oreille du sexe de la fille. Il prit le fil du tampon dans ses doigts, essaya de le retirer. Le bâtonnet de coton rose, tout gonflé de sang, émergea d'entre les cuisses de la fille, puis se mit à pendouiller entre les doigts de Frank. Au même moment, un flot de sang épais s'écoula du corps de la fille, tachant de noir le canapé. Frank le regarda fixement, pendant un temps extraordinairement long. Il semblait fasciné par la vue de ce sang. A ce moment, le quadragénaire se remit à gémir et essaya de se lever. Il n'essayait même pas de s'enfuir, mais on aurait dit qu'il venait

de se rappeler tout à coup la douleur de ses oreilles et de son nez. Ce gémissement et le mouvement de l'homme semblèrent ramener Frank à lui, il se retourna, le tampon pendant au bout d'une main, l'autre tenant l'oreille, et tendant les bras comme pour l'embrasser, lui tordit le cou. Il y eut un craquement sec de branche morte, et le type retomba assis sur le canapé, la tête tordue selon un angle bizarre. Il l'avait tué comme il aurait ramassé un chapeau tombé à terre pour le remettre sur un portemanteau. Il le regarda, puis reprit son couteau. Son visage triste d'enfant lassé par un jeu se rapprocha de moi. Quand la pointe du couteau fut juste contre mon cou, la sonnerie de mon portable se mit à retentir. J'eus le réflexe d'appuyer sur le bouton vert qui clignotait, pour prendre la communication. Frank avait suspendu son geste l'espace d'un instant, il s'apprêtait à enfoncer le couteau.

— Jun ? C'est Kenji, je suis à Shinjuku, oui, à Kabukichô, avec Frank.

J'avais répondu le plus fort possible, en anglais, et Frank arrêta son geste. Je continuai, encore plus fort :

— Rappelle-moi dans une heure, et si je ne réponds pas, préviens la police !

Puis je raccrochai. Juste avant d'appuyer sur le bouton, j'entendis la voix de Jun, en colère, qui criait : « Kenji, attends une minute ! » mais je n'avais pas le temps de répondre : le couteau était à quelques millimètres de ma gorge. C'était la première fois de ma vie que je regardais fixement d'aussi près un couteau qui avait servi à tuer trois femmes. La lame était fine, deux centimètres de large à peine, longue d'environ vingt centimètres. Je ne sais ce qui m'inspira une pensée aussi saugrenue dans des circonstances pareilles mais je me fis la réflexion que ce couteau était bien plus long que mon pénis en érection. Près du manche, la lame portait un dessin gravé représentant un poisson d'eau douce, c'était peut-être un couteau de pêche, destiné à ouvrir les poissons. Le manche couleur crème semblait être en ivoire et était creusé de sortes de vagues dans lesquelles les doigts s'adaptaient, permettant une meilleure prise. Etrangement, les doigts de Frank, qui avaient touché l'oreille coupée et le sexe sanglant de la fille, ne portaient

pas une seule trace de sang. A la réflexion, il m'avait bien semblé que pendant qu'il essayait d'enfoncer l'oreille dans le vagin de la fille, il faisait attention à ne pas se salir, tenant l'oreille comme il aurait fait d'un bout de verre cassé. Ni ses vêtements ni son visage ne portaient la moindre trace de sang. Sans aucun doute, il devait connaître une technique pour couper les gorges sans effusion de sang. Même quand il avait tranché les cordes vocales de la fille, le sang n'avait pas giclé comme dans les films. La pointe du couteau se mit à trembler bizarrement sous mes yeux, Frank murmura quelque chose. Je fermai les yeux. L'odeur de sang qui emplissait la pièce me frappa alors pour la première fois, et me suffoqua. Une odeur ferrugineuse, comme si j'étais dans un atelier de montage, où des copeaux d'acier dansaient dans l'air. Je me rappelai le jour où j'avais visité avec mon père un immense hangar à machines industrielles. Le visage de ma mère vint flotter devant moi. Les larmes me montèrent aux yeux à l'idée du chagrin qu'elle éprouverait en apprenant ma mort, mais je me retins instinctivement de pleurer. Il a des gens dans ce monde qui tuent pour le plaisir de voir leurs victimes pleurer. Dans le cas de Frank, ce n'était pas sa principale raison, mais je sentais qu'il valait mieux éviter de pleurer, crier ou m'exciter d'une façon ou d'une autre. Les yeux fermés, je restai donc immobile, quand je sentis que Frank me tapait légèrement sur l'épaule.

— J'ai compris, Kenji, c'est bon, on s'en va, me murmurait-il à l'oreille.

Il parlait à nouveau normalement, comme s'il disait : « On s'est assez amusé ici, allons voir ailleurs. » J'espérai un instant qu'en ouvrant les yeux je m'apercevrais qu'il ne s'était rien passé du tout, tout ça n'était qu'un affreux cauchemar, la fille numéro un allait se remettre à parler des endroits super-classe qu'elle fréquentait, le quadragénaire draguer la fille numéro cinq, la numéro cinq chanter Amuro, le serveur faire trembler son anneau dans la lèvre, le patron nous apporter la note d'un air maussade.

— Allez, Kenji, ouvre les yeux, fichons le camp d'ici.

Je détournai la tête pour ne pas voir Frank et j'ouvris les yeux. Je n'avais pas rêvé : la fille numéro cinq, une blessure

béante à la gorge, et le client qui aimait Mister Children, le cou  
bizarrement tordu, se trouvaient là, juste sous mes yeux.

### III

— Quand j'ai refermé le rideau métallique, tu as été surpris ? me demanda Frank, comme s'il demandait ses impressions à un camarade de jeu venant de faire les montagnes russes avec lui pour la première fois.

— Un peu, répondis-je, surpris par mes propres paroles.

J'étais en train d'essayer de me remettre du choc, physiquement et nerveusement. Je voulais clore ce chapitre, prétendre qu'il ne s'était rien passé. Frank n'avait plus d'arme à la main. Je l'avais vu ranger le couteau long et fin dans l'étui attaché à sa cheville. Je l'avais vu, sans aucun doute, mais ce souvenir était extrêmement vague.

— Bon, allons-y, fit Frank en passant un bras autour de mes épaules.

Nous nous dirigeâmes vers l'avenue. J'aurais dû repousser son bras et me mettre à courir en hurlant : « Au secours, c'est un assassin ! » mais je n'en fis rien : j'étais tétanisé. Je voulais revenir à mon état normal, mais mes nerfs étaient encore trop tendus. J'avais une douleur sourde dans les genoux et les hanches comme si j'avais dormi toute la journée et me remettait seulement en mouvement, mon cœur battait faiblement, ma vision n'était pas encore rétablie. Mes yeux clignotaient de fatigue, et les néons des lieux de plaisir, dont j'avais pourtant l'habitude, blessaient mes yeux comme autant de piqûres. Inconsciemment, je cherchai Noriko dans la foule mais ne la vis pas. Je me demandais ce que quelqu'un sous hypnose pouvait bien devenir dans cette ville. Si jamais elle s'était réveillée de son hypnose, elle se souviendrait de Frank et de moi, mais si elle apprenait ce qui s'était passé au club, elle disparaîtrait probablement sans laisser de traces plutôt que de collaborer

avec la police. Elle était sûrement en liberté surveillée et ne devait pas avoir le droit de travailler à Kabukichô.

— Kenji !

Frank me montrait du doigt le poste de police au croisement de deux avenues.

— Pourquoi tu ne cours pas raconter à la police ce qui s'est passé ?

A l'idée de raconter l'horreur qu'avait semée Frank dans le club de rencontres, je me mis à trembler de tous mes membres, sous l'effet d'un stress intense qui paralysait mes nerfs.

— Tu sais, Kenji, jusqu'ici je n'ai fait que te mentir, mais je n'y peux rien, j'ai le cerveau en miettes, mes souvenirs ne sont pas liés entre eux, et il n'y a pas que les souvenirs, moi c'est pareil, il n'y a pas qu'un seul « moi » qui vit à l'intérieur de ce corps, en fait c'est comme s'il y en avait plusieurs, je pense que celui qui te parle en ce moment c'est mon véritable moi, mais tu ne me croiras peut-être pas, ce que j'ai fait tout à l'heure dans ce club, je suis incapable de le comprendre, d'en parler, ça peut paraître une ruse de dire que je suis un autre homme quand je fais des choses pareilles, mais il me semble vraiment que c'est mon jumeau qui a accompli ces actes, ça m'est déjà arrivé alors je sais que je dois faire attention, c'est-à-dire que j'essaye surtout d'éviter de me mettre en colère, je te l'ai dit hier tu sais, tout ça, c'est à cause de ma blessure au cerveau dans un accident de voiture, c'est un médecin de la police qui me l'a dit un jour, de la police, oui, j'ai déjà été arrêté, tu sais, c'est une forme de punition, j'ai été puni, oui, par la société et par Dieu aussi.

Frank regardait le poste de police en parlant. Il s'était adossé au mur d'un immeuble au coin de l'avenue. Le poste de police était à une vingtaine de mètres de nous, juste à côté d'une enseigne de pharmacie dont les néons proclamaient en lettres éclatantes : *drug, drug, drug*. A première vue, il était difficile de voir qu'il s'agissait d'un poste de police. Le bâtiment était neuf, le poste un peu plus grand que d'habitude, et ça ressemblait plutôt à l'entrée d'un petit hôtel. Il y avait un groupe de policiers à l'intérieur. De temps en temps on distinguait aussi la silhouette d'un policier vêtu d'une épaisse veste de pompier à

l'épreuve du feu. J'avais entendu dire que la vitre de devant était en verre pare-balles, parce que c'était le poste de police de Kabukichô.

— Je voudrais me payer une fille maintenant, dit Frank en désignant du menton les prostituées debout çà et là dans l'ombre des immeubles. Ce sera la dernière fois que je baise, ajouta-t-il avec un sourire triste.

Il sortit son portefeuille en similicuir de la poche de sa veste, me passa la plupart des billets de dix mille yens qu'il contenait. Il ne les compta pas et moi non plus, je les fourrai tels quels dans ma poche mais d'après l'épaisseur, il devait y en avoir une dizaine.

— Il me reste quarante mille yens, tu crois que ça suffit ? demanda-t-il en regardant alternativement moi et les filles debout de l'autre côté de l'avenue.

— En général ça coûte dans les trente mille yens, plus le prix de l'hôtel. Avec quarante mille, tu devrais avoir assez.

Frank s'avança vers les prostituées. Ne sachant trop que faire, je le suivis. Peut-être avait-il besoin que je traduise quelque chose ?

Mais quand je m'approchai de lui pour lui proposer mes services, il m'envoya balader :

— Tu n'as pas compris, fit-il, je ne suis plus ton client maintenant, Kenji, tu es libre, tu peux aller tout raconter à la police, allez, va leur dire que je suis un criminel, je suis affreusement fatigué, je suis venu chercher au Japon un repos qu'on ne trouve qu'ici, mais j'ai commis un acte irréparable, aussi je remets ma vie entre tes mains, oui, la dernière partie de ma vie, je la remets entre les mains du seul ami japonais que j'ai, c'est-à-dire si tu veux bien me considérer encore comme ton ami.

Il avait employé le mot *peace* pour dire repos. Il y avait une étrange réalité dans ce mot quand Frank le prononçait. De la tristesse aussi. Je crus en ce qu'il disait. Mes nerfs n'étaient pas encore dans leur état normal, à ce moment-là, je pense. Je ne m'étais pas encore remis de la boucherie à laquelle je venais d'assister.



— Tu as compris ce que je t'ai dit ? demanda Frank.

— Oui, fis-je.

Il s'éloigna de moi, s'avança vers une fille. Toutes les prostituées debout dans la rue étaient des Asiatiques qui, pour des raisons diverses, ne pouvaient pas travailler dans les cercles de prostitution organisée tels que les clubs chinois ou coréens. Certaines étaient trop âgées, beaucoup avaient été lâchées par la Mafia qui leur fournissait travail et visa. Il y avait même parmi elles quelques filles d'Amérique du Sud ou d'Amérique centrale. Le quartier de prédilection des prostituées colombiennes ou péruviennes se situe plutôt du côté d'Okubo mais celles qui sont rejetées par leur confrérie changent de zone pour venir travailler ici. Frank commença à négocier avec l'une d'elles. Apparemment, elle ne comprenait pas l'anglais. Quelques mots d'espagnol prononcés par Frank parvenaient jusqu'à moi : « *Tres, cuatro, bien.* » De temps en temps la femme souriait timidement à Frank. Ces filles-là, me dis-je, elles vendent leur corps parce qu'elles n'ont pas d'autre moyen de gagner leur vie.

Ça n'avait rien à voir avec les lycéennes qui négocient leurs charmes auprès de salariés quadragénaires, ou les filles que Frank avait assassinées au club de rencontres. La plupart des prostituées japonaises vendent leur corps non par besoin d'argent, mais pour échapper à la solitude. Moi je connaissais tout un tas de filles ici, à Kabukichô, qui avaient dû faire la quête auprès de tous les membres de leur famille pour rassembler l'argent du voyage depuis le continent chinois jusqu'ici, et en comparaison, se prostituer comme le font les Japonaises, ça me paraissait anormal et artificiel. Et ce qui est encore plus aberrant, c'est que personne ne veuille se rendre compte sérieusement que c'est une situation anormale. Les gens qui parlent de la prostitution des lycéennes, par exemple, renvoient systématiquement la faute sur les autres, et sont persuadés qu'eux-mêmes n'ont rien à voir avec tout ça. La prostituée d'Amérique du Sud avec qui Frank négociait ne portait pas de manteau malgré le froid glacial, et elle avait les jambes nues. Le sac qu'elle avait au bras était en plastique, du genre qu'on prend pour aller à la piscine, et elle avait enroulé autour de sa tête un foulard qui la faisait ressembler à la petite

marchande d'allumettes. Ces filles-là vendaient le seul bien qu'elles possédaient pour assurer le minimum vital à elles-mêmes et à leurs familles. Ce n'était sans doute pas bien, mais ce n'était ni anormal ni factice. Je commençais à retrouver les sensations de mon corps, et saisi par le froid, je remontai le col de mon manteau. J'étais enfin sensible au contact de l'air glacé de cette fin décembre à la surface de mon corps. Je pouvais sentir la frontière entre le monde extérieur et moi sur ma peau. Naturellement je n'étais pas pour autant complètement remis du choc, mais en regardant Frank discuter avec cette Sud-Américaine, je sentais se déchirer un coin de la membrane imprécise qui recouvrait lourdement l'ensemble de Kabukichô depuis tout à l'heure. Mon acuité visuelle renaissait. Frank m'avait engagé à aller voir la police. Ma mémoire ne s'était pas encore remise à fonctionner normalement mais il me semblait bien qu'il m'avait dit ça. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? J'étais adossé contre un pâté d'immeubles coincé entre les hôtels de passe et les cabarets de ce bout du quartier peu fréquenté. Demain c'était le réveillon, et il faisait froid, cela expliquait sans doute le calme des rues et l'absence de rabatteurs. Le marchand de nouilles chinoises, célèbre pour ses soupes très épicées, devant lequel il y avait toujours la queue en été, était fermé, seul un chien des rues dormait roulé en boule devant la porte vitrée toute sombre. Un jeune employé, apparemment l'apprenti du marchand de sushis voisin, versait des seaux d'eau devant la porte pour nettoyer les vomissures sur le trottoir devant le restaurant aux volets métalliques à demi fermés. Sur la carrosserie d'une Bentz esseulée dans un parking clignotait le néon cassé d'un *love-hotel*, comme une plaie verdâtre et rose s'ouvrant et se refermant tour à tour. Je ressentais vivement le froid, en même temps je me rendis compte que j'avais soif. Je traversai la rue, m'achetai un thé de Java au distributeur automatique et me mis à boire. De devant le distributeur, je voyais distinctement la pharmacie et le poste de police. L'idée d'aller voir les policiers et de leur raconter ce qu'avait fait Frank me paraissait complètement irréaliste. Pourquoi aurait-il fallu que je me précipite au poste pour informer les autorités des meurtres commis par Frank ? Tout à

ces pensées, je jetai un vague coup d'œil vers le coin des love hôtels, et m'aperçus que Frank et la Sud-Américaine n'étaient plus dans la rue.

La disparition de Frank souleva en moi une certaine inquiétude. Je me dis qu'il fallait le chercher, me rappelai que c'était un assassin. Le poste de police était à trente mètres devant moi. Je pouvais me retrouver en vingt secondes de l'autre côté de cette vitre à l'épreuve des balles. En courant, seulement quelques secondes m'en séparaient. Pourquoi hésites-tu comme ça ? me morigénai-je. C'est un assassin, il a tué plusieurs personnes, et avec une extrême cruauté, c'est un type néfaste. Néfaste ? Frank était-il vraiment mauvais ? Mais pourquoi toutes ces hésitations ? Je fis un pas, puis deux, en direction du poste de police. Je me rappelai avoir lu quelque part l'histoire d'une petite fille anglaise qui s'était tellement accoutumée à son ravisseur qu'une fois tirée de ses griffes elle avait déclaré l'aimer plus que son père et sa mère, ou d'une employée de banque suédoise prise en otage pendant un hold-up, qui était tombée amoureuse du braqueur. Dans des situations extrêmes, quand le seul être de qui dépend votre survie est un criminel, il paraît qu'un sentiment d'intimité, proche de l'amour, peut naître envers cette personne. Frank ne m'avait pas fait de mal. Il m'avait attrapé par les cheveux et par le col, et m'avait jeté par terre, mais c'était tout. Il ne m'avait ni brisé les vertèbres ni coupé une oreille. Mais je devais aller voir la police. Parce qu'il avait commis des crimes impardonnables. Il fallait que j'y aille. Je fis trois pas de plus en direction du poste. M'arrêtai à nouveau. Je ne m'arrêtais pas sciemment, mes jambes s'arrêtaient toutes seules. Mes pieds refusaient d'aller jusqu'à ce poste. Je bus le reste de mon thé de Java. Ça te déplaît donc tant que Frank soit arrêté ? me demandai-je à moi-même. Ce n'est pas ça, répondit clairement une voix en moi. Ce n'est pas ça du tout, disait cette voix.

« Qui vient de parler ? » murmurai-je à voix basse. Je voulus boire à nouveau, mais il ne restait plus une goutte de thé. Je portai pourtant plusieurs fois à ma bouche la canette vide. Il fallait que je téléphone à quelqu'un. Mais à qui, à qui ? fit la voix. Je sortis mon portable. Le visage de Jun flottait dans mon

esprit. Ou bien Yokoyama-san ? Que pourrais-je bien dire à Yokoyama-san ? « L'Américain, vous savez ? Eh bien, c'était un assassin. Je suis sur le point d'aller tout raconter au commissariat, qu'est-ce que vous en pensez ? Il faut que j'y aille, n'est-ce pas ? » Je regardai l'avenue. Il n'y avait plus trace de Frank. Cette rue me semblait irréelle. C'était la rue située juste derrière l'avenue de la mairie de l'arrondissement, pourtant j'avais l'impression d'être perdu dans une ville étrangère. J'étais dans un rêve, je rêvais que je n'avais plus nulle part où aller. J'étais sous le traumatisme, me dis-je, encore incapable de contrôler mes propres réactions.

Un policier en uniforme sortit du poste de police, se dirigea vers moi à bicyclette. Il me semblait qu'il me regardait fixement en s'approchant, et que seule sa silhouette vivait dans le paysage, il en était le seul objet mobile. J'étais figé sur place, le sang gelé dans les veines. Je me sentais glacé à partir de la taille, mais ce n'était pas à cause du froid. Je portai une nouvelle fois à ma bouche la boîte de thé, je ne sentis rien qu'un goût métallique, qui me rappela l'odeur âcre du sang dans le club. Un vertige me saisit. Le policier venait d'arriver au carrefour. D'un geste involontaire, je collai le portable sur mon oreille, feignant de téléphoner. Le policier, au lieu d'aller jusqu'à moi, bifurqua sur la gauche, et disparut dans le quartier des hôtels de passe. Je le regardai s'éloigner, le portable appuyé de toutes mes forces contre mon oreille. Il me sembla que la bicyclette tournait au ralenti, et en même temps qu'il était propulsé comme une toupie jusqu'aux cabarets d'en face. Puis il disparut de mon champ de vision, et je n'eus plus la moindre certitude d'avoir vu un policier passer devant moi. J'eus mal à l'oreille pendant un moment avant de me rendre compte que j'y appuyais toujours le portable de toutes mes forces. Je tenais le téléphone dans la main droite, serrais convulsivement dans la gauche la canette de thé vide. La surface de la boîte était humide de sueur, de même que le portable quand je l'écartai enfin de mon oreille. Je n'avais pas du tout la sensation que je transpirais. C'était plutôt comme si le thé ressortait tel quel par les pores de ma peau. Je compris enfin que je n'avais pas la moindre envie d'aller voir la police. Je me sentis soulagé à un point presque incroyable quand cette

pensée me vint à l'esprit : après tout, quelle importance que je prévienne la police ou non ? Sans avoir d'idée précise sur ce que j'allais faire maintenant que Frank avait disparu, je décidai que de toute façon je n'irais pas prévenir les autorités. Aller tout raconter aux agents de la force publique me paraissait d'une insurmontable complexité, ça me donnait le vertige. « Trop compliqué », murmurai-je tout haut, puis j'éclatai de rire avant même de m'en être rendu compte. La police m'interrogerait pendant des heures, sans compter que j'exerçais sans licence de guide, ça poserait problème. Yokoyama-san aurait peut-être des ennuis à cause de moi, ma mère serait affligée en apprenant ce que je faisais, moi je ne pourrais plus travailler, et par-dessus le marché la police me surveillerait. Je connaissais leurs procédés. Ils pourraient même aller jusqu'à m'accuser de complicité. Ça chagrinerait ma mère, me dis-je pour la deuxième fois, et il me vint alors à l'idée que la fille numéro trois et le client quadragénaire avaient sûrement une famille eux aussi. Je me rappelai leurs cadavres et le moment de leur mort. Les images me revinrent en flash-back, mais sans aucune impression de cruauté. Evoquant le craquement des os pendant que Frank tordait le cou au quadragénaire, je songeai : voilà le bruit que ça fait quand on brise un corps humain. Peut-être que mon système nerveux était encore paralysé par ce que j'avais vu. J'essayais d'éprouver de la pitié pour les victimes de Frank, mais je n'arrivais pas à trouver leur sort horrible, ou triste. Je ne ressentais pas le moindre atome de compassion pour eux.

Après tout, j'étais avec Frank depuis deux jours, tandis que les autres, je les avais juste croisés dans ce club. Je me demandai si j'avais transféré toute ma pitié sur Frank, si c'était pour ça que je ne ressentais rien pour ses victimes. Mais ce n'était sans doute pas tout, car je n'éprouvais aucune affection pour Frank : son arrestation, sa mort ne m'auraient pas causé la moindre affliction. En fait, tous ces gens présents dans le club de rencontres n'étaient pour moi que des robots, des mannequins. La fille numéro deux avait dit qu'elle se sentait un peu seule. Elle aurait bien voulu faire autre chose mais ne savait pas quoi, alors elle avait échoué dans ce club, histoire de parler avec quelqu'un. La fille numéro trois, c'était la même chose. Elle

s'était retrouvée à chanter Amuro dans ce lieu suant la tristesse simplement parce qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre. Le quadragénaire amateur de karaoké draguait la fille numéro cinq mais il lui avait dit : « On voit tout de suite que vous êtes le genre de fille à faire les téléphones roses. » La fille lui avait seulement répondu quelque chose comme : « Ah, bon, à quoi vous voyez ça ? » sans se fâcher le moins du monde. Le patron du club était typique de ces hommes qui font commerce à Kabukichô : sa jalousie, son sentiment d'échec, ses émotions, tout était paralysé en lui, ce qui le rendait capable de rester indifférent à la vue de sa propre femme ou de femmes de sa connaissance faisant n'importe quoi avec des inconnus. Quant au serveur, il avait une dégaine à faire partie d'un groupe de musiciens. Encore un de ces types qui ne connaissent rien à la musique, n'essaient même pas de s'y intéresser mais fondent quand même un groupe, uniquement pour pouvoir se retrouver entre copains. Il semblait seulement jouer le rôle d'un certain type d'être humain, comme s'il suivait les ordres de quelqu'un. Le peu de temps que j'étais resté en contact avec tous ces gens, je m'étais senti énervé en permanence, comme si je n'avais pas affaire à des êtres de chair et de sang mais à de vulgaires peluches bourrées de polystyrène ou de sciure de bois. Même la vue du sang épais qui dégoulinait de leurs gorges tranchées ne m'avait pas redonné le sentiment de leur réalité. Le sang coulant de la gorge de la fille numéro cinq ne m'avait évoqué que de la sauce de soja, comme si elle n'était pas vraiment humaine. Et la fille numéro un, Maki, pas une seule fois dans sa vie elle n'avait dû se poser la question de savoir ce qui lui allait vraiment ou ce qu'elle voulait faire de sa vie. Elle était seulement persuadée que si elle s'entourait d'objets de super-luxe, elle deviendrait elle aussi une personne de super-luxe. Seulement pour elle, avoir de la classe, ça se limitait à acheter des blocs de tofu à cinq cents yens pièce, du sashimi de carpe à deux mille yens le paquet, des vêtements Junko Shimada, dormir au Hilton de Disneyland et prendre les premières en avion. Elle était persuadée que seuls les gens qui pouvaient se payer tout ça avaient vraiment de la classe, et qu'elle aussi

aurait de la classe si elle pouvait ne vivre qu'entourée de ce genre de personnes.

Tous tant qu'ils étaient, ce n'était que des rebuts, ce qui ne veut pas dire que je valais mieux. Je n'étais pas très différent d'eux, c'est même pour ça que je les comprenais bien et qu'ils m'agaçaient. Un homme jeune en costume lamé argent et nœud papillon rouge, devant l'entrée du cabaret en face du poste de police, un peu en biais, se frottait les mains pour lutter contre le froid tout en interpellant tous les passants qui déambulaient devant lui. violemment éclairés par un tube de néon en demi-cercle qui suivait le cadre de la porte d'entrée du cabaret, les contours de son visage viraient du jaune au violet à intervalles réguliers. Quand il n'y avait pas de passants dans la rue, l'homme bâillait sans cesse. Tout à l'heure, il avait caressé la tête d'un chien errant qui passait devant lui. Moi qui emmenais des étrangers dans des bars, des strip-teases ou des clubs de rencontres, pour leur présenter des filles, je ne pouvais guère me vanter de mon métier, et je n'étais en rien différent de ce type au nœud papillon rouge. Mais au bout de deux ans de ce boulot, je m'étais aperçu d'une chose : les gens pas nets ont des formes de communication pas nettes. Quand la personnalité s'effondre, la relation aux autres s'effondre avec. Quand on ne peut plus croire dans un échange réel avec quelqu'un, on ne peut plus lui faire confiance. Dans ce club de rencontres, il n'y avait que de la communication faussée. Evidemment, comme il s'agissait d'un bar de Kabukichô, il n'y avait aucune raison que qui que ce soit dise la vérité, ou même parle sérieusement de quelque chose. Ça, ça n'arrive jamais. Les filles des clubs chinois ou coréens, elles mentent souvent pour obtenir un pourboire. Mais aussi, ces filles-là envoient la moitié de ce qu'elles gagnent dans leur pays, c'est sur ce capital que vivent leurs familles restées là-bas. Les filles d'Amérique du Sud ou d'Amérique centrale aussi, elles vendent leur corps pour acheter une télé à leur famille. Dans leur genre, elles sont sérieuses. Comme elles savent exactement ce qu'elles veulent, elles n'ont pas l'ombre d'une hésitation et elles n'ont pas l'air tristes de faire ce qu'elles font. Tandis qu'un endroit comme ce club de rencontres, c'est tellement obscène qu'on ne pourrait pas le montrer à des

enfants. Pas parce qu'on y fait des saletés, mais parce que les gens qui s'y retrouvent sont des morts vivants. Ils étaient tous là sans raison particulière. Pas une seule personne n'était entrée dans ce club avec un but vital pour elle. Même le patron et le serveur se trouvaient là par ennui, par solitude, pour passer le temps. Tous ceux qui étaient morts là-bas étaient comme ça. Je ne pouvais pas me décider à affronter de pénibles interrogatoires de police pour que justice soit rendue à des êtres humains de cette espèce. Je m'étais pourtant mis à avancer sans m'en rendre compte en direction du poste de police. J'étais résigné : impossible de faire autrement. Je ne pouvais pas me mettre à errer dans le quartier à la recherche de Frank, disparu dans un de ces hôtels de passe. Je ne pouvais pas rentrer chez moi et me contenter de dire à Jun : j'ai assisté à un massacre. La seule possibilité était d'aller voir la police. J'avais avancé de quelques pas, quand une sensation désagréable m'arrêta. Mon corps émettait un signal. Un signal de danger.

Ce signal venait de mes pieds, ou peut-être de mes tripes. Je sentais quelque chose de bizarre, comme une contradiction. Une espèce d'arrière-pensée, comme si, sous l'effet du choc qui paralysait mes perceptions ordinaires, j'avais cru à quelque chose que je n'aurais jamais cru si j'avais été dans mon état normal. J'avais le sentiment d'avoir été berné. Je cessai de marcher vers le poste de police, m'appuyai contre le mur d'un immeuble derrière moi, passai à nouveau en revue tous les événements qui s'étaient déroulés, essayai d'y mettre de l'ordre. Cela n'avait aucun sens de réfléchir aux raisons pour lesquelles Frank s'était mis à massacrer tout le monde dans ce club. J'aurais beau y penser, je resterais absolument incapable de comprendre. Pourquoi ne pas me pencher plutôt sur les raisons pour lesquelles il m'avait épargné, moi ? J'avais dit à Jun en anglais : « Rappelle-moi dans une heure, et si je ne réponds pas, appelle la police. » J'avais parlé exprès en anglais pour que Frank comprenne ce que je disais. C'est malheureux à dire, mais je n'avais aucune idée de combien de temps s'était écoulé depuis ce coup de téléphone. Je regardai ma montre : minuit passé. Le cadran était tout taché de sang, je n'avais aucune idée de la personne à qui ce sang pouvait appartenir, en tout cas, il n'était



pas encore sec. Si Frank ne m'avait pas tué, c'était peut-être à cause de Jun ? Était-ce l'idée que Jun pouvait prévenir la police qui l'avait gêné ? Pendant que je réfléchissais à cela, ma peur revint. J'étais sur le point de m'apercevoir de quelque chose, mais ma conscience rechignait à se souvenir. Sous l'effet de la peur, mon esprit refusait de se rappeler. La terreur faisait trembler tous mes muscles de la tête aux pieds, oppressait mes tempes. Une terreur écrasante, qui me rendait pénible le simple fait de penser. Mon cerveau s'y refusait. « Réfléchis ! » m'ordonnai-je à moi-même. Mais au seul souvenir du visage et de la voix de Frank, un froid intolérable me submergea. N'en pouvant plus, je me mis à vomir. Le thé de Java me picota le gosier avant de déborder de mes lèvres. Il me revint en mémoire que, paralysé de terreur pendant que Frank s'acharnait sur ses victimes, j'avais d'abord été incapable de la moindre réaction, seul le fait de vomir m'avait permis de reprendre un peu le contrôle de moi-même. Je me mis à vomir un jet violent de thé de Java mélangé à de la bile. Si Frank ne m'avait pas tué, ce ne pouvait être qu'à cause de Jun. Il était impensable qu'il ait eu pour moi plus de sympathie que pour les autres. Et même s'il avait éprouvé pour moi des sentiments différents, je suis sûr qu'il n'aurait pas hésité à me tuer quand même. Il avait pointé ce couteau long et fin sur ma gorge, et l'avait retiré juste après le coup de téléphone de Jun. Pourtant, il m'avait dit tout à l'heure : « Va voir la police, Kenji, je remets ma vie entre tes mains. » Il mentait en disant ça. Au moment même où cette pensée accédait enfin à ma conscience, je me retournai, pris d'un mauvais pressentiment : Frank se tenait derrière moi, me dominant de son ombre.

En découvrant Frank debout ainsi dans mon dos, ma vue se brouilla, je ne distinguais même plus le poste de police. C'était étrange d'être debout comme ça, sans tomber évanoui. Le corps de Frank ressemblait à celui d'un géant, prêt à me bondir dessus et à m'engloutir. J'avais l'impression d'être transformé en lilliputien.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Kenji ?

La voix de Frank était faible, mais son corps se découpait très nettement sous mes yeux. Il n'était donc pas allé dans un

hôtel avec la Sud-Américaine ? Un véhicule passa dans l'avenue, ses phares éclairèrent un instant le visage de Frank. Au moment où il ouvrait à nouveau la bouche pour parler, je vis briller un objet métallique au fond de sa bouche.

— Pourquoi n'es-tu pas allé voir la police ?

Il faisait rouler quelque chose sous sa langue. Je lui demandai s'il mâchait du chewing-gum. Je ne sais pas pourquoi je lui posai cette question. Je n'avais aucunement réagi à sa phrase, les seuls mots qui m'étaient venus aux lèvres étaient ceux-ci. C'était loin d'être une véritable conversation, mais je n'étais absolument pas en état, mentalement, de poursuivre une discussion normale. Je me sentais pareil à un homme qui vient de toucher une poêle brûlante par inadvertance et retire aussitôt sa main. J'avais répondu à son interrogation par une autre question, sans aucun lien avec la sienne.

— Ah, ça ? fit Frank comme s'il se rappelait soudain quelque chose d'important. Il sortit l'objet de sa bouche pour me le montrer. C'était un anneau taillé dans une matière pareille à de l'ivoire ou de l'écaille de tortue, représentant un serpent lové autour d'un soleil.

— C'est la fille de tout à l'heure qui me l'a donné. Elle parlait un peu anglais, elle m'a raconté qu'elle venait du Pérou, elle dit que là-bas, dans la mer près du pays inca, on trouve des sortes d'éponges dont la houille est un des composants essentiels, ils ont un procédé spécial pour agglomérer des débris d'éponge, et ils fabriquent ces anneaux avec. Quand on le suce, ça fond peu à peu dans la bouche, c'est très riche en calcium, cette fille, elle m'a dit qu'il y avait des pratiques cannibales chez les Mayas, les Toltèques et les Aztèques, mais pas chez les Incas, et que ce n'était pas dû à la présence de lamas ou de cochons d'Inde chez eux, mais à cette éponge carbonifère, tu le savais, toi, Kenji, que le calcium ça décontracte les nerfs ? Ça apaise, cette femme elle m'a dit : « Toi, tu dois en avoir besoin », apparemment elle a vu tout de suite quel genre d'homme j'étais, elle était vraiment gentille, elle m'a donné ce truc et tu vois, rien que de le sucer, ça apaise l'esprit.

Il me montrait la bague d'un air ravi. Il avait essuyé sur sa chemise la salive qui la souillait avant de la brandir sous mes yeux. On aurait dit de la porcelaine blanche.

— Frank, tu es sûr que tu n'as pas plutôt tué cette fille et que tu lui as volé cet anneau ?

Je fus moi-même surpris par ce que je disais. C'était exactement comme si une autre personne dissimulée en moi s'adressait à Frank. Ma propre voix, celle de Frank aussi résonnaient étrangement. Comme si j'étais à l'intérieur d'une grotte. Les battements de mon cœur étaient si lointains que je ne me rendais pas compte s'il battait vraiment. La jointure de mes mâchoires tremblait.

— Je ne l'ai pas tuée, dit Frank en désignant du menton le bout de la rue. La femme était debout presque au même endroit que tout à l'heure, son sac en plastique à la main. Frank agita légèrement la main dans sa direction, et elle répondit avec le même geste.

— Mais où étais-tu tout à l'heure ? demandai-je. Je ne te voyais plus, et je ne voyais pas non plus cette femme.

Les mots me venaient spontanément, sans réfléchir. Frank répondit qu'il avait bavardé un peu avec la Péruvienne dans l'ombre de l'hôtel, puis qu'il avait fait le tour du bâtiment et était revenu tout près de moi sans que je le voie pour m'observer.

— Ah, bon ? fis-je. A ma propre surprise, je souriais. Je te croyais à l'intérieur de l'hôtel.

Je continuais à parler sans préparer aucune de mes phrases, comme si un autre avait pris possession de mon corps. Je me dis tout à coup que j'étais peut-être sous hypnose.

— Frank, tu m'as hypnotisé ?

— Non, dit Frank en me jetant un coup d'œil méfiant.

Soudain, j'eus peur. J'étais peut-être devenu fou ? Je parlais sans réfléchir, je parlais même sans la moindre intention de parler, et les mots sortaient de ma bouche automatiquement. La jointure de mes mâchoires s'était mise à trembler terriblement, et chaque fois que j'essayais de contenir ces spasmes, ils devenaient plus violents, mes dents claquaient irrégulièrement.

— Ça va ? demanda Frank en scrutant mon visage. Tu as un drôle de regard, comme si tu regardais très loin, et puis tu trembles. Kenji, tu te sens bien ? Tu me reconnais ?

Je ne lui répondis pas, mais fis remarquer en riant, d'une voix étrangement aiguë :

— Ta sollicitude m'étonne !

Les tremblements de ma voix résonnaient sous mon crâne. Pendant un moment, je ne pus m'arrêter de rire. Voilà comment on devient fou, me dis-je. Une partie du cerveau se dérègle. Comme si tout l'intérieur de ma tête faisait des mouvements désordonnés. Je ne voulais rien dire de particulier, mais mes lèvres s'ouvraient malgré moi pour dire ce qu'elles voulaient. Je sentais que quelque chose dans ma tête cherchait des mots avec une énergie extraordinaire. Quelque chose qui voulait absolument parler, parler de n'importe quoi. Quelque chose qui, dès qu'une pensée surgissait, la transformait automatiquement en mots. Comme si seule la fonction « parole » continuait à marcher. Si, à cet instant, un chien était passé devant nous, je me serais sûrement exclamé : « Ah, un chien ! » Et si je m'étais rappelé tout à coup en le voyant qu'autrefois j'avais eu un chien, j'aurais sûrement ajouté aussitôt : « Tu sais, Frank, quand j'étais petit, j'avais un chien... »

— Tu vas me tuer ? demandai-je à Frank.

J'étais comme un enfant : je disais exactement ce que je pensais. A ce moment-là, chose étrange, mes sensations revinrent un peu dans ma mâchoire qui tremblait toujours.

— C'était mon intention au début, répondit Frank, mais j'ai changé d'avis.

Ces mots me firent fondre en larmes. Je ne voulais pas que Frank me voie pleurer, aussi baissai-je la tête. C'était la peur, me dis-je en regardant les gouttes salées imbiber le béton sec dans la nuit, c'était tout simplement la peur qui me rendait fou. Devant la brusque apparition de Frank, j'avais éprouvé un tel effarement que tout s'était mélangé dans ma tête. La peur m'avait envahi, une peur si monstrueuse que je n'étais même pas capable de la reconnaître. Elle m'avait envahi à tel point, corps et esprit, que je m'étais mis à transformer en paroles la moindre de mes pensées pour ne pas me mettre à hurler de

terreur. Et maintenant, Frank disait qu'il n'allait pas me tuer. Naturellement je n'étais pas sûr que ce soit la vérité. Mais même s'il mentait, cela avait atténué un instant ma terreur.

J'essuyai mes larmes de la manche de mon manteau, et je faillis dire : « C'est vrai ? C'est vrai, tu as décidé de ne plus me tuer ? » mais je me retins à temps. Il va peut-être te tuer quand même, pensai-je. Le poste de police était dans son dos, même si je me mettais à courir dans cette direction, il aurait le temps de m'attraper au vol et de me tuer. Il avait tordu le cou au quadragénaire du club en quelques secondes. Qui plus est, j'étais incapable de contenir le tremblement de mes jambes, je n'étais pas en état de courir.

Frank passa un bras autour de mes épaules et se mit à marcher. Il se retourna un instant vers la prostituée sud-américaine. La fille s'en aperçut et agita la main dans sa direction.

— Cette fille est fabuleuse, dit-il d'un ton où perçait un léger regret, en s'éloignant à pas lents. Je m'aperçus tout à coup que nous étions sous le violent éclairage de la pharmacie et que nous allions dépasser le poste de police. Les branches de pin et les cordes de paille tressée qui décoraient en l'honneur du nouvel an l'entrée équipée de vitres pare-balles paraissaient symboliser une monstrueuse absurdité. A l'intérieur, trois policiers discutaient en buvant du thé chaud, dont on distinguait la vapeur. Vous buvez votre thé alors qu'un tueur en série passe juste sous vos yeux ! pensai-je. Ces policiers ignorants de tout n'avaient pas négligé leur devoir, mais les volets métalliques du club de rencontres étaient fermés, et pas un client n'avait dû s'en étonner. Personne ne prête attention à un établissement de mœurs fermé. Même si Noriko était sortie de son hypnose et qu'elle était retournée au club, elle avait simplement dû se dire : « Tiens, ils ont fermé plus tôt ce soir », sans plus. Qui aurait pu imaginer qu'à l'intérieur plusieurs hommes et femmes assassinés baignaient dans leur sang ? La police serait prévenue très tard. Frank jeta un coup d'œil dénué d'expression à l'intérieur du poste en passant devant, puis se tourna vers moi :

— Kenji, pourquoi n'es-tu pas allé voir la police ?

— Tu es arrivé au moment où je m'apprêtais à le faire, répondis-je.

— Ah bon ? fit Frank en fourrant à nouveau l'anneau péruvien dans sa bouche.

J'avais une impression étrange. Comme si les dés étaient jetés depuis longtemps. Plusieurs cadavres gisaient dans ce club, et moi, je marchais dans les rues en compagnie de l'assassin, nous passions devant un poste de police décoré pour le nouvel an, à l'intérieur duquel des policiers bavardaient en riant. Comme si tous ces crimes avaient eu lieu plus de dix ans auparavant et avaient déjà sombré dans l'oubli.

— Est-ce parce que tu me considères comme un ami que tu n'es pas allé à la police ? me demanda Frank avec le plus grand sérieux en se retournant deux ou trois fois pour regarder le poste de police déjà loin derrière nous.

— Non, répondis-je avec franchise. Je ne sais pas moi-même pourquoi je n'y suis pas allé.

— C'est le devoir de tout citoyen de prévenir la police d'un crime dont il a été témoin. Tu avais peur que je te tue ?

— Non, je te croyais parti à l'hôtel avec cette Sud-Américaine, je ne me doutais pas que tu m'observais.

— Ah bon, quand je pense qu'on aurait pu se croiser, marmonna Frank, d'un air qui signifiait qu'on avait laissé passer tous les deux une occasion. Au début, je voulais te tester. Je me suis dit, je vais le laisser tout seul à côté du poste de police et le surveiller de loin, je verrai bien ce qu'il va faire, je verrai bien s'il me considère vraiment comme un ami ou pas. Je n'étais pas très loin de toi, si tu faisais un pas vers le poste de police, je pouvais te supprimer sans problème. Parce que si tu y allais, ça voulait dire que tu n'étais pas un ami, car qui irait dénoncer son unique ami aux flics, hein ? Et de toute façon, un type capable de faire ça, c'est une telle ordure qu'il ne mérite pas de vivre, qu'en penses-tu, toi, Kenji, tu trouves ça bien de balancer un ami aux flics ?

J'étais sur le point de lui répondre que je n'en savais rien quand le portable dans la poche-poitrine de mon manteau se mit à sonner. Juste à ce moment, un camion passa ; je

m'adossai à un mur, appuyai sur la touche on, et protégeai le téléphone de mes deux mains pour entendre. C'était Jun.

— Kenji ?

— Oui.

— Ça va ?

— Oui, ça va.

— Ouf, tant mieux. Excuse-moi, je suis rentrée chez moi, c'est pour ça que je te rappelle plus tard que prévu.

— Ça ne fait rien, ne t'inquiète pas.

— Tu es toujours avec Frank ?

— Oui, on est toujours à Kabukichô, alors tu vois, tu as bien fait de rentrer chez toi.

— J'étais un peu inquiète, tu sais, tout à l'heure, quand je t'ai appelé, tu m'as dit je ne sais quoi à propos de la police et puis tu as coupé tout de suite, et la fois d'avant, Frank m'a raconté je ne sais quoi au téléphone, vous étiez soûls ou quoi ?

— C'est ça, on était soûl.

— Ah bon, parce que tu vois, je me demandais bien ce que j'aurais pu lui dire, à la police : « Mon petit ami est avec un étranger nommé Frank, il paraît que ce type n'a pas l'air net, et il m'a dit de vous appeler si je n'avais pas de nouvelles dans une heure, alors voilà je vous appelle », mais qui aurait gobé ce genre de truc ?

— Personne.

— Kenji.

— Oui ?

— Tu es sûr que tout va bien ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas.

Jun se tut un instant puis reprit :

— Kenji, tu as la voix qui tremble.

Frank me regardait de son air inexpressif habituel.

— Je te rappellerai, dit Jun. Toi aussi, appelle-moi, tu as mon numéro de portable, non ? Je resterai debout cette nuit.

— Entendu, répondis-je, puis je coupai le portable, en me demandant si ma voix tremblait vraiment à l'instant. Je ne m'étais rendu compte de rien. On ne peut pas s'en apercevoir soi-même. Il faut que quelqu'un d'extérieur vous le dise, ou que vous puissiez comparer aux autres. Et même, si possible, vous

aimeriez que ce soit non pas une personne qui vous est antipathique, mais une personne que vous aimez bien, en qui vous avez confiance qui vous dise : « Tu as l'air un peu bizarre », ou « tu as une drôle de voix », et en plus on aimerait comparer avec quelqu'un dont ni la voix ni les pensées ni l'attitude ne varient jamais. Ça m'avait fait un drôle d'effet de parler avec Jun. Ça n'avait pas duré longtemps mais suffisamment pour me rappeler comment j'étais avant d'assister à toute cette boucherie. Et quand j'eus coupé le téléphone, je regardai Frank, et cela suffit à me donner envie de replonger aussitôt au fond du trou dont je venais péniblement d'émerger. Je me rendis compte que seule une partie de moi-même était entrée en contact avec le monde extérieur, puis s'était recroquevillée tout de suite dans sa coquille.

— Elle est chez toi ? demanda Frank en se remettant à marcher.

— Non, elle est rentrée chez elle, répondis-je.

— Hmm, fit-il vaguement, d'une voix sans intonation qui pouvait aussi bien exprimer le soulagement que la déception. En ce qui concernait Frank, mieux valait considérer que tous mes mauvais pressentiments allaient se réaliser, et aussi que tout ce qu'il disait n'était que mensonges. Il ne faisait aucun doute qu'il connaissait mon adresse. C'était lui qui avait collé ce bout de peau humaine sur ma porte, j'en étais sûr. Jun habitait à Takaido, mais Frank ne pouvait pas savoir où. Il ne peut pas la tuer, pensai-je.

— Cette Péruvienne, ça fait trois ans qu'elle est au Japon, fit-il et il se mit à me raconter une drôle d'histoire en marchant. Elle m'a dit qu'elle avait baisé avec plus de cinq cents types depuis son arrivée, quatre cent cinquante Japonais, le reste, c'était des Iraniens ou des Chinois, elle est catholique, mais elle dit que dans ce pays, le Christ a perdu tout son pouvoir, je crois comprendre ce qu'elle veut dire, je ne saurais pas comment expliquer, mais je crois comprendre. Elle dit que vers la même époque l'an dernier, elle a vécu une expérience terrible mais qu'elle a été sauvée, dis Kenji, tu crois que demain soir, les cloches de la délivrance vont sonner dans ce pays ?



Je ne compris pas de quoi il voulait parler sur le moment. Il employa d'abord le mot *bell* pour dire « cloche », ensuite, il parla de *gong*.

— Elle a eu plusieurs expériences pénibles, tu sais, ce n'est pas qu'elle ait été battue ou violée, non, mais elle dit que le plus dur à supporter c'est la pression du groupe, le fait que les Japonais ne prennent jamais en compte la dimension humaine individuelle, ils entourent une personne en tant que groupe, ils font courir des bruits sur elle en tant que groupe, ça leur paraît tout à fait normal et ils ne se posent jamais la question de savoir si cette pression est tolérable ou non pour l'individu, autrement dit ils sont indifférents, et on ne peut pas non plus se plaindre, si on leur reproche leur attitude, ils ne savent même pas de quoi on parle puisqu'ils ne sont même pas conscients de ce qu'ils font, moi je pense que si on se montre hostile envers moi, je dois riposter mais pas elle, elle ne sait pas comment se défendre. Elle m'a raconté un incident qui lui est arrivé, à peu près six mois après son arrivée au Japon, elle commençait à se débrouiller en japonais, un soir elle traverse un étroit terrain vague près de chez elle, coincé entre une petite usine et un hangar, elle voit des gamins qui jouent au football, chez elle aussi au Pérou, le foot a beaucoup de succès, quand elle était petite, dans les bidonvilles de Lima, elle jouait elle aussi avec des boîtes de conserve vides ou des journaux roulés en boule en guise de balle, alors ça l'a égayée de voir ça, et à un moment la balle est venu rouler vers elle, elle a décoché un coup de pied dedans pour la renvoyer vers les enfants, mais comme elle portait des sandales, elle n'a pas très bien visé et la balle est tombée dans un caniveau au bout du terrain vague, un caniveau qui charriait les eaux sales de l'usine, c'était vraiment dégoûtant, visqueux et puant, tu vois, elle s'est excusée auprès des enfants et au moment où elle allait s'en aller, ils lui ont crié : « Attendez ! » et ils ont fait cercle autour d'elle : ils voulaient de l'argent pour réparer la perte de leur balle toute sale, inutilisable, ils voulaient en acheter une autre, d'abord elle n'a pas bien compris ce qu'ils racontaient, en Amérique du Sud, le concept de dédommagement n'existe même pas la plupart du temps, les gens sont tellement pauvres, alors elle a éclaté en sanglots, une

filles venues de l'étranger pour se prostituer au Japon, ce n'est qu'un embarras pour tout le monde, enfin, c'est sans doute comme ça partout, c'est ce que disait cette fille, ça ne la dérangeait pas tant qu'on se moque d'elle ou qu'on la méprise parce que c'était une prostituée, ça lui paraissait normal, mais elle ne pouvait pas comprendre ces gamins qui lui réclamaient de l'argent pour se racheter un ballon, elle, elle était venue au Japon pour économiser de l'argent pour louer un petit appartement à sa famille de seize personnes au Pérou, elle ne rentrera là-bas que quand elle aura économisé une certaine somme, mais il lui est arrivé de se dire qu'elle ne pouvait pas continuer à vivre comme ça, c'est la première fois de sa vie qu'elle est allée à l'étranger, elle se dit, ici, Dieu ne doit pas être pareil, peut-être que le Dieu des catholiques perd son pouvoir ici parce que les coutumes sont différentes, la nature aussi, en tout cas c'est ce qu'elle pense.

Frank avançait lentement tout en racontant son histoire. Nous avons marché un moment au milieu des buildings entre la gare de Seibu-Shinjuku et la sortie ouest, avant de nous éloigner en direction de Yoyogi, et nous venions d'entrer dans une ruelle pleine de petits bâtiments de bois agglutinés. Il n'y avait pas d'hôtels dans ce quartier. La ruelle était sombre et tous ces auvents rapprochés bouchaient la vue. On ne voyait même pas la forêt de gratte-ciel de Shinjuku, qui pourtant ne devait pas être loin. Le ciel paraissait plat, comme une longue bande de papier bleu foncé tendue sur un plafond. Plutôt que d'accompagner Frank, j'avais l'impression que c'était lui qui me guidait. Nous avançons épaule contre épaule. Marcher m'avait calmé les esprits. Et puis son histoire de la prostituée péruvienne m'intéressait étrangement. C'était la première fois depuis que je le connaissais qu'il me racontait une anecdote aussi calmement et avec un tel accent de vérité.

C'était peut-être à cause de Jun qu'il ne m'avait pas tué, mais à la réflexion, elle ne représentait pas un bien grand risque pour lui. Elle savait seulement qu'il était américain. Frank n'était sans doute pas son vrai nom et de toute façon, il devait y avoir rien qu'à Tôkyô plusieurs centaines d'Américains portant ce prénom. Jun elle-même l'avait bien dit : même si elle était

allée voir la police, elle n'avait aucune information concrète à lui fournir. La police n'avait pas de photos de Frank, ni son numéro de passeport, ni son vrai nom, et rien ne prouvait qu'il était américain. A part Noriko et moi, tous ceux qui savaient qu'il avait mis les pieds dans ce club de rencontres étaient morts. Noriko n'irait pas voir les flics, j'en étais certain à cent pour cent, et d'ailleurs elle était peut-être toujours sous hypnose. Ce qui voulait dire que s'il prenait à Frank l'envie de me tuer et de prendre l'avion à Narita demain pour quitter le pays, personne ne pourrait l'en empêcher. Pourtant il ne faisait rien, aucune tentative pour lever la main sur moi, et me parlait sérieusement de cette prostituée péruvienne.

— Elle a dit que le Japon avait besoin de retrouver Dieu, enfin, son propre dieu, et je crois qu'elle a raison.

Même moi j'ignorais l'existence en plein centre de Tôkyô, à dix minutes à pied de Kabukichô, d'un quartier de vieilles bâtisses en bois comme celui-là. Il y avait même ça et là des maisons japonaises traditionnelles comme on en voit dans les films de samourais, si exigües qu'on aurait dit des miniatures. Il fallait sûrement se courber pour passer par ces minuscules portes coulissantes, il y avait des jardins incroyablement étroits tapissés de gravier et éclairés par des lanternes, et des poissons roses et visqueux, entre le poisson rouge et la carpe, nageant dans des bassins composés de baquets enfoncés dans le sol. Par-delà les auvents de ces maisons basses, on apercevait le groupe de gratte-ciel qui constituaient le deuxième cœur de Shinjuku. Je n'avais jamais mis les pieds dans ces parages, mais Frank avançait sans hésiter, d'un pas régulier, comme s'il connaissait les lieux par cœur. Enfin la ruelle s'élargit au point de pouvoir livrer passage à une petite voiture.

— Elle a voulu en savoir plus sur la religion au Japon mais elle n'a rien trouvé de traduit en espagnol sur le sujet et son anglais n'est pas assez bon pour lire des ouvrages dans cette langue, alors elle a essayé de se renseigner auprès des clients mais d'après elle, il n'y a pas un seul Japonais capable de parler de ça, dans ce pays personne ne pense à Dieu. Elle s'est demandé si au Japon personne ne souffrait au point de n'avoir

que Dieu à qui se raccrocher, pour finir c'est un journaliste libanais qui vit au Japon depuis vingt ans qui lui a parlé des cloches sacrées, il lui a expliqué qu'au Japon personne ne croyait à l'existence d'un dieu comme le Christ ou Mahomet, qu'il n'y avait pas d'image de Dieu telle que les Occidentaux la conçoivent, les gens accrochent des cordes sur des rochers tombés de la montagne ou de gros arbres dans les forêts et considèrent ensuite ces objets comme des divinités, ou encore vénèrent les âmes de leurs ancêtres comme des divinités mais, lui a dit ce journaliste, tu as parfaitement raison, historiquement, les Japonais n'ont jamais connu le malheur d'être envahis par un autre peuple, massacrés, chassés de leur pays, ou de devoir mourir en grand nombre pour gagner leur indépendance, même pendant la Seconde Guerre mondiale, la plupart des combats se sont déroulés en Chine ou dans des pays d'Asie du Sud-Est, ou sur des îles du Pacifique, et au Japon même, seulement à Okinawa, le reste du pays a connu des bombardements bien sûr mais ce n'est pas comme les combats au corps à corps, personne n'a vu un ennemi en chair et en os tuer ou violer des membres de sa famille sous ses yeux, ou les contraindre à utiliser une langue étrangère. L'histoire de l'Europe, celle du Nouveau Monde, fondées sur des invasions, des mélanges de races, ont été le ferment d'une compréhension internationale, voilà pourquoi les Japonais excluent les étrangers de leur monde, ils ne savent pas comment entrer en relation avec eux parce que, historiquement, les Japonais n'ont jamais eu aucun contact réel avec les pays étrangers, mis à part les Etats-Unis d'Amérique, et ça, c'est quelque chose d'unique au monde, voilà ce que le journaliste libanais a expliqué à cette Péruvienne, et puis il a dit que naturellement cela n'avait pas que des mauvais côtés, et il a commencé à lui raconter l'histoire des cloches, il lui a dit que comme le Japon n'avait connu ni invasion de son territoire, ni massacre perpétré par des armées étrangères, on trouvait aussi dans ce pays entre autres choses une gentillesse qui n'existe nulle part ailleurs et des techniques de guérison incroyables. L'histoire des cloches, c'est une coutume qui remonte à plus de mille ans : le dernier jour de l'année, dans tous les temples, on fait sonner les cloches un

certain nombre de fois, un nombre qui a une signification particulière mais j'ai oublié lequel, c'est autour de cent, Kenji, tu sais ?

— Cent huit, précisai-je.

— Oui, c'est ça, cent huit fois.

Nous étions parvenus au bout de la ruelle, et Frank se glissa dans un petit passage entre deux bâtiments, tout sombre, hors d'atteinte de la lumière des réverbères comme de celle des fenêtres alentour, et si étroit qu'il fallait se mettre de biais pour avancer. Frank s'arrêta à mi-chemin, devant un immeuble en cours de démolition. On aurait dit une bulle à moitié éclatée. Le plâtre de la façade était tout écaillé, des bâches de toile et de plastique bouchaient l'entrée. Frank et moi nous mîmes à genoux pour nous faufiler sous les bâches et entrer. Une odeur de boue séchée et d'excréments d'animaux émanait de ces toiles crasseuses exposées aux intempéries.

— L'année dernière, elle est allée écouter ces cloches, elle m'a dit que c'était une expérience inoubliable, il paraît que le son de ces cent huit coups de cloches nettoie tout ce qu'il y a de mauvais en nous.

Une fois entré, Frank alluma la lumière : un tube de néon dénudé posé à terre. Eclairé ainsi par en dessous, le visage de Frank s'animait d'ombres sinistres. Apparemment, ce bâtiment était un ancien centre de consultation : le sol était recouvert de plancher, et dans les coins de la pièce s'entassaient des chaises cassées et des débris d'instruments médicaux. Il y avait aussi un matelas posé par terre, sur lequel Frank s'assit. Il me fit signe de venir l'y rejoindre.

— Hein, Kenji, les cloches du nouvel an, elles effacent tous les mauvais instincts ? Tu accepterais de m'emmener à l'endroit d'où on les entend sonner ?

Instantanément, je devinai que c'était la raison pour laquelle il m'avait laissé en vie.

— D'accord, répondis-je.

— Je te remercie. Mais dis-moi, Kenji, de quelle façon des cloches peuvent-elles effacer ce qu'on a de mauvais en nous ? Est-ce que tu le sais ? Cette fille m'a raconté l'histoire en gros mais je voudrais l'entendre de la bouche d'un Japonais.

— Frank, je peux dormir ici moi aussi ?

J'étais résigné à ne pas rentrer chez moi ce soir,

— Il y a un lit au premier étage, tu pourras dormir dedans, moi je coucherai sur ce matelas, ah, c'est vrai, tu dois être fatigué avec tout ce qui s'est passé ce soir mais si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais que tu me parles encore un peu des cloches.

— Entendu, dis-je en jetant un regard circulaire sur la pièce : je ne voyais rien qui ressemble à un escalier pour monter au premier. Je demandai à Frank comment on allait en haut.

— Regarde, fit-il en désignant un coin de la pièce.

Sur une étagère en acier effondrée à terre était posé un réfrigérateur, juste au-dessus duquel s'ouvrait un trou dans le plafond, de la taille d'une trappe. Ce devait être l'ouverture qui restait après l'enlèvement de l'escalier.

— Tu peux monter au premier en grimpant sur ce frigo, là-haut, c'est plein de lits, on se croirait dans un hôtel, dit Frank en souriant. Une fois que je serais monté, il n'aurait plus qu'à enlever le Frigidaire pour me couper la retraite, et ainsi il n'aurait pas besoin de me surveiller toute la nuit. Il fallait du courage pour sauter directement de ce trou au rez-de-chaussée : il y avait pas mal de débris de verre de la vitrine en acier éparpillés au sol, et ça faisait sans doute du bruit quand quelqu'un sautait de là-haut.

— Ça devait être une clinique ici, dit Frank, pendant que je faisais le tour de la pièce des yeux. J'ai découvert cet endroit en me promenant dans le quartier, tu ne trouves pas que ça fait une planque superbe ? Il n'y a pas d'eau, mais comme il y a l'électricité, je peux me débarbouiller en faisant chauffer de l'eau minérale dans la cafetière électrique, c'est très pratique.

Normalement le gaz, l'eau et l'électricité étaient coupés dans les bâtiments en démolition. Frank piratait sans doute une ligne électrique mais je ne lui posai pas de questions. Peu m'importait après tout. Et j'étais sûr qu'il se débrouillait très bien avec ce genre de chose.

— Le journaliste libanais a dit à la fille que le chiffre cent huit avait une signification très importante, elle avait oublié laquelle, mais en tout cas depuis qu'elle a fait cette expérience extraordinaire avec les cloches, elle s'est mise à lire des trucs sur

la culture japonaise, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui en sache autant sur le Japon, tiens, ces filles du club de rencontres, c'était leur pays, le Japon, pourtant, elles n'y connaissaient rien. Elles, tout ce qui les intéressait, c'était de savoir que les clients de première classe de la United dormaient au Hilton quand leur vol était annulé, ou que le meilleur bourbon c'est celui de la marque Brighton, à part ça, les vêtements et les sacs, elles ne s'intéressaient strictement à rien, je trouve vraiment curieux que ces filles n'éprouvent aucune curiosité pour l'histoire de leur propre pays.

Même si elles avaient voulu s'y intéresser maintenant, c'était trop tard. A cette pensée, je craignis de voir revenir flotter sous mes yeux la scène du meurtre de la fille numéro cinq. Mais c'était une peur inconsciente, comme tout à l'heure quand Frank avait brusquement surgi derrière moi. Une peur que je ne pouvais même pas reconnaître. Un frisson me parcourut l'échine, mes jambes devinrent molles. Une odeur de moisi venue de je ne sais où m'emplissait les narines, il me semblait que cette odeur me collait à la peau, envahissait tout mon corps. Mais la scène ne revint pas, j'eus juste le pressentiment que j'allais revoir ces images nauséuses, mais l'écran resta blanc. C'était à peine croyable : ma conscience était déjà en train d'oblitérer la scène du massacre. J'essayai de me rappeler la séquence où Frank avait tranché l'oreille du quadragénaire, mais en vain. Je m'en souvenais comme d'un fait qui s'était produit, mais les images étaient déjà effacées de ma mémoire. Il m'arrivait bien d'évoquer le nom d'un ami d'enfance, son caractère, sans parvenir à retrouver les traits de son visage. Il arrive aussi qu'on se rappelle avoir fait un cauchemar, mais sans en avoir retenu le contenu exact. Ça ressemblait à ça, mais je ne savais pas à quoi attribuer ce phénomène.

— L'histoire du Japon, c'est vraiment passionnant, cette Péruvienne elle en connaissait un bout, avant l'ère impériale, le Japon cultivait uniquement du riz, n'est-ce pas ? Les tambours sont venus d'Afrique, le métal de Perse, mais la tradition de cultiver le riz n'a pas changé. Cependant, quand les Portugais sont arrivés avec les premiers fusils, les choses ont changé, le Japon a commencé à vraiment faire la guerre, jusque-là, la

guerre, ce n'était que des combats au sabre, une sorte de danse rituelle et élégante qu'on peut encore voir au cinéma, ensuite au cours des années, les guerres avec des fusils ont pris de plus en plus d'ampleur, le Japon s'est mis à vouloir envahir des contrées voisines, et puis comme les occasions de contacts avec les étrangers étaient peu nombreuses, les Japonais manquaient d'habileté quand ils cherchaient à s'adapter ou à occuper d'autres pays, et leur réputation auprès des pays voisins s'en est ressentie, ce genre de guerre maladroite a duré jusqu'à ce qu'on leur balance une bombe atomique, après ça les Japonais ont changé de philosophie, ils sont devenus pacifistes et se sont mis à fabriquer des produits électroniques, et ça a marché, ça prouve bien que c'était le moyen de progresser pour ce pays. Vous avez perdu la guerre, mais on peut dire que vous l'avez gagnée quelques dizaines d'années plus tard puisque, au fond, il s'agissait d'une guerre avec les États-Unis autour des droits sur la Chine et l'Asie du Sud-Est, dis Kenji, tu ne veux pas m'expliquer pourquoi on doit faire sonner cent huit coups de cloches ? La Péruvienne me l'a dit mais j'ai oublié.

Il essayait peut-être de me tester. Tester mes connaissances pour s'assurer que j'étais vraiment le guide idéal pour aller écouter les cloches du réveillon. Si j'échouais, qu'allait-il m'arriver ?

— Dans le bouddhisme... commençai-je, tout en me disant : ou peut-être dans le shintoïsme, mais bah, de toute façon Frank ne connaît pas la différence entre les deux. Dans le bouddhisme, donc, on appelle *bon-nô*, ou « passions néfastes », nos mauvais instincts. Bon-nô, ce terme a un sens bien plus profond que le simple terme de « mauvais instincts » par lequel on pourrait le traduire.

La résonance du mot japonais sembla fasciner Frank qui se mit à répéter : « *Bon-nô, bon-nô.* » Quand il eut trouvé l'accent juste, il murmura plusieurs fois : « Fabuleux, fabuleux », après quoi il poussa quelques soupirs.

— C'est fabuleux, rien qu'en prononçant ce mot, j'ai l'impression que je me libère de quelque chose, ou que je suis protégé, enveloppé, Kenji, dis-moi, quel est le sens exact de ce mot à l'accent sublime ?



— Ce qu'il faut savoir d'abord, c'est que tout le monde a des mauvais penchants.

Mes propres paroles me surprenaient. Je ne pensais pas savoir ce genre de chose. Je ne me rappelais pas que quelqu'un me l'ait appris, je n'avais pas non plus lu de livre sur le sujet. Même ce terme de *bon-nô*, cela faisait une éternité que je ne l'avais pas entendu. Personne n'emploie ce mot dans une conversation courante. Pourtant, je savais ce qu'il signifiait, je le savais même de façon assez précise. Tout le monde a des mauvais penchants. Au moment où je disais cela, Frank grimaça comme s'il allait fondre en larmes.

— Kenji, je t'en prie, fit-il d'une voix qui tremblait, parle-m'en encore.

Je continuai donc à lui parler de *bon-nô*, tout en me demandant d'où je tenais toutes ces connaissances. Apparemment, j'avais trouvé la disquette appropriée pour délivrer des informations restées longtemps endormies sur le disque dur de ma mémoire.

— Il y a aussi le verbe *madou*, qui signifie « errer dans l'illusion ».

Frank se mit aussitôt à répéter ce mot, s'entraînant à bien le prononcer. Dits par des étrangers, les vieux mots japonais prennent un écho particulier. Ils deviennent plus mystiques.

— Le verbe *madou* exprime la même chose que le substantif *bon-nô* mais de façon plus simple. Le terme de « mauvais penchants » laisse à croire qu'il s'agit d'instincts animaux qu'on a dès la naissance, auxquels on ne peut rien changer, et pour lesquels on mérite d'être puni, mais ce n'est pas ça du tout, il y a une nuance de taille quand on emploie les termes japonais *bon-nô* ou *madou*, dans certains cas on distingue six sortes différentes d'illusions ou de passions néfastes, d'autres fois dix, parfois on fait seulement une distinction générale en deux sortes, mais en gros cela correspond à ce que les chrétiens appellent les sept péchés capitaux, la différence c'est que le bouddhisme part du principe que tous les êtres ordinaires en sont pourvus, c'est peut-être plus facile à comprendre si on considère que cela fait partie intégrante de l'existence humaine, au même titre qu'un organe

physique, je t'ai déjà dit qu'on en distinguait six sortes, parfois dix, mais ce sont des choses que je suis incapable d'expliquer en anglais, je ne sais pas trop comment continuer.

Frank hocha la tête plusieurs fois.

— Oui, oui, je comprends, l'anglais est une langue trop simpliste pour s'exprimer sur des sujets aussi profonds.

— Quand on divise les *bon-nô* en deux catégories, la première représente les mauvais penchants induits par la pensée, la seconde ceux qui naissent des émotions. Les *bon-nô* nés de la pensée sont effacés dès qu'on a accès à la Vérité, mais c'est plus compliqué pour ceux qui naissent des émotions, là, il faut un entraînement assez dur. Frank, tu n'as jamais vu de ces documentaires sur les bouddhistes japonais, où on les voit jeûner, se jeter tout nus dans l'eau en plein hiver, rester debout sous une cascade, ou assis des heures dans une posture peu naturelle, pendant qu'un Maître vient leur taper dessus par derrière avec un bâton ?

— Si, répondit Frank, c'est assez connu, j'ai déjà vu ça à la télé.

— Les bouddhistes ont un côté extrêmement doux et gentil, et les fameux cent huit coups de cloches du trente et un décembre donnent un bon exemple de cette bonté. Si l'on divise tous les mauvais penchants en catégories subtiles, on arrive au nombre de cent huit, et on dit que si les cloches sonnent exactement cent huit fois, tous les êtres qui les entendent sont aussitôt délivrés de leurs mauvais penchants.

— Il suffit d'entendre les cloches ? s'exclama Frank, et au même moment je me rappelai d'où me venaient autant de connaissances sur le sujet.

J'avais promis à Jun de passer Noël avec elle et je n'avais pas pu tenir ma promesse. Ça l'avait beaucoup contrariée, aussi lui avais-je juré de passer à la place le réveillon du nouvel an en sa compagnie. Dans ce but, j'avais acheté plusieurs magazines, du style *Pia*, *Tôkyô Walker*, contenant des articles sur « la meilleure façon de passer le réveillon » et les avais feuilletés avec elle. Et, je ne sais plus dans lequel de ces journaux, nous étions tombés sur un article intitulé « Profitez mieux du trente et un décembre en sachant l'origine de ses traditions », qui

expliquait la signification des cent huit volées de cloches à minuit et du terme *bon-nô*.

Jun et moi l'avions lu ensemble tout haut, allongés sur mon lit.

— La Péruvienne m'a dit qu'une foule énorme venait écouter les cloches, elle, elle voulait les écouter depuis un endroit plus calme, tu ne connais pas un temple, toi, Kenji, d'où on pourrait écouter les cloches sans prendre un bain de foule, je n'aime pas trop les ambiances de foule, tu vois.

Moi non plus ; je n'avais aucune envie de me promener avec Frank dans un lieu tel que le sanctuaire Meiji, où il y aurait des dizaines de milliers de gens.

— Je connais un endroit, dis-je. Le pont !

— Le pont ? répéta Frank d'un air d'incompréhension totale.

Dans un des journaux que j'avais lus avec Jun, il était question d'un des ponts qui enjambaient la Sumida, et nous avions décidé de nous y rendre pour écouter les cloches, mais j'avais oublié comment il s'appelait. Je regardai ma montre. Trois heures du matin, le trente et un décembre. Jun serait-elle encore réveillée ?

— Kenji, c'est quoi cette histoire de pont, je ne comprends pas.

— Il n'y a pas beaucoup de temples par ici, ni à Shinjuku, tu vois. Il y en a beaucoup dans la ville basse, mais là, comme t'a dit la Péruvienne, il y a une foule incroyable, il vaut mieux écouter les cloches d'un endroit tranquille, comme par exemple ce pont dont je te parle, il paraît que c'est le lieu idéal, parce que l'ossature est en métal et que les tintements de cloches retentissent dessus.

L'expression de Frank se métamorphosa. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites, qui n'avaient encore jamais manifesté le moindre semblant d'émotion, se mirent à briller légèrement.

— Je voudrais bien y aller, dit-il d'une voix tremblante. Kenji, amène-moi sur ce pont, s'il te plaît.

Je composai le numéro de Jun, après avoir expliqué à Frank qu'elle connaissait le nom de ce pont. En appuyant sur le

bouton *on*, je m'aperçus qu'il faisait plutôt froid dans la pièce. J'avais les doigts gourds et je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour enfoncer le bouton.

Jun répondit tout de suite.

— Kenji, c'est toi ?

Je l'imaginai, le portable posé à côté d'elle, attendant anxieusement mon appel. Elle a dû s'inquiéter, pensai-je.

— Ouais, c'est moi.

J'essayai de prendre mon ton le plus cool mais – était-ce à cause du froid, ou de la tension qui me tenaillait ? – ma voix tremblait.

— Où es-tu ? Tu es rentré chez toi ?

— Non, je suis toujours avec Frank.

— Où ça ?

— A son hôtel.

— Au Hilton ?

— Non, c'est un petit hôtel, un genre de *business-hotel*, tu vois, je ne sais pas comment il s'appelle, en tout cas, c'est assez confortable.

J'avais une idée derrière la tête. Je n'étais pas sûr qu'elle soit bonne et rien ne garantissait que ça marche. Après tout, il faisait froid, j'étais épuisé et j'avais sommeil, alors c'était peut-être bien l'idée la plus nulle que j'ai jamais eue, mais pour le moment je n'en avais pas d'autre. Mon haleine s'élevait, blanche, autour du portable collé contre mes lèvres. Frank me regardait fixement. Le tube fluorescent posé à terre jetait des reflets d'un bleu artificiel sur son visage, déformait ses traits. En tout cas, pensai-je, il ne me tuera pas avant que je l'aie amené au pont.

— Jun, ce soir il faut que j'amène Frank écouter les cloches.

— C'est une blague ?

— Non, je t'assure, je suis obligé.

— Ce n'est pas ce qui était prévu.

Elle était fâchée. Tant mieux : ça faisait refluer un peu le souci qu'elle se faisait pour moi, et ça lui avait rappelé notre rendez-vous du réveillon. C'est justement là-dessus que je voulais attirer son attention. Elle aurait pu faire arrêter Frank, mais il aurait fallu que je lui explique ce qui s'était passé au club

de rencontres, ça prendrait un temps fou. Et puis elle perdrait sûrement son sang-froid. Quant à moi, j'étais déjà en train d'essayer d'oublier la scène atroce du massacre, et je n'avais aucune envie d'être interrogé des heures par la police et d'être contraint à renoncer à mes activités lucratives de guide. C'était trop compliqué de lui dire : « Jun, ce type est un horrible assassin, va voir les flics et amène-les ici. »

— Comment s'appelle ce pont, déjà ?

— Quel pont ?

L'irritation perçait dans sa voix. Déjà, quand j'avais dû annuler notre dîner d'amoureux au restaurant le soir de Noël parce que je travaillais, elle s'était vraiment fâchée, et m'avait dit des horreurs du genre : « Quand je pense que je sortais avec toi uniquement dans l'attente de cette soirée de Noël ! » Noël a un sens particulièrement important pour les lycéennes japonaises. Ni Jun ni ses amies n'ont vraiment besoin d'un homme ou d'un petit ami dans leur vie. Ça n'apporte que des ennuis, aiment-elles à dire. Ils sont ennuyeux, et fauchés. Jun par exemple, cet été, elle n'est pas partie en vacances avec moi, mais avec ses copines, au bord de la mer. Mais Noël, pour elle, c'est un rite particulier, une soirée capitale, qui n'arrive qu'une fois pas an, et il faut qu'elle la passe avec un homme. C'était normal qu'elle soit fâchée, j'avais déjà annulé ce rendez-vous de Noël, si important pour elle, et voilà que je m'apprêtais à passer le réveillon du nouvel an avec Frank.

— Tu sais, c'était dans le magazine, ce pont sur la Sumida, les cloches qui résonnent sur l'armature en acier... Comment il s'appelait déjà ?

— Désolée, j'ai oublié.

De toute façon, quel besoin as-tu d'emmener Frank sur ce pont, hein ? semblait dire le ton.

— Jun, écoute, c'est très important, je ne voudrais pas que tu t'inquiètes, mais, comment dire, il me l'a ordonné, tu comprends ?

A l'autre bout du fil, Jun retint son souffle, puis commença à dire quelque chose à toute vitesse. Je la coupai aussitôt :

— Non, attends, attends, Jun...

Frank me regardait toujours fixement, l'air impassible.

— Calme-toi et écoute-moi bien, ce que je vais te dire n'a rien d'une plaisanterie, je ne mens pas, je te jure, et s'il te plaît, quand j'aurai fini de parler, ne me pose pas de questions, je n'ai pas le temps de t'expliquer en détail, je n'y peux rien, c'est comme ça, tu as compris ?

— Oui, fit Jun d'une petite voix grave.

— Bon, alors, commence par te rappeler le nom de ce pont, tu veux bien ?

— Le pont Kachidoki, dit Jun.

Elle n'avait rien oublié, évidemment.

— Il se trouve du côté de Tsukiji, vers l'île de Tsukishima ou Tsukudajima, je ne sais plus, c'est le premier pont vers l'aval après le grand pont Tsukuda.

La voix de Jun était tendue. Je lui donnai rendez-vous pour le soir au pont Kachidoki.

— Mais ce que je voudrais, ajoutai-je, c'est que tu nous observes, Frank et moi.

— Que je vous observe ? Comment ça ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Elle nageait en pleine confusion, mais ce n'était pas le moment de tout lui expliquer en détail. Il fallait que je me contente de bien lui faire comprendre les points essentiels.

— Ecoute, même si on arrive en retard, Frank et moi on sera au pied de ce pont vers dix heures ce soir, tu comprends ?

— Pas si vite, Kenji.

— Qu'ya-t-il ?

— Excuse-moi, mais c'est où le pied du pont ?

— Devant le pont, si tu préfères.

— D'accord, je comprends.

— D'abord tu nous cherches, tu comprends, mais même quand tu nous as trouvés, tu ne bouges pas, tu nous observes comme si tu ne me connaissais pas, même si par mégarde tu t'approches de nous, tu ne m'adresses pas la parole, compris ?

— Je vous observe de loin, c'est ça ?

— Exactement, et quand les cloches auront fini de sonner, je m'éloignerai de Frank, et je rentrerai avec toi, et si jamais tu vois qu'il ne veut pas me laisser repartir, si on a l'air de se disputer ou quelque chose comme ça, tu vas voir un policier – il

y en aura partout cette nuit pour contrôler les mouvements de foule, il y en aura sûrement un près du pont –, tu vas le chercher et tu lui dis de venir m'aider, ok ? De mon côté c'est sûr, moi je quitte Frank pour venir vers toi, alors si les choses ne se passent pas comme ça, c'est qu'il m'en empêche d'une manière ou d'une autre. A ce moment-là, tu peux crier au secours de toutes tes forces ou faire ce que tu voudras pour m'éloigner de Frank, mais avec l'aide du policier, tu comprends, surtout tu n'entreprends rien toute seule. Compris ?

— Comprit.

— Bon, alors je raccroche, à ce soir.

— Attends, Kenji, je peux te poser juste une question ?

— Quoi ?

— Frank, c'était bien un type pas net, alors ?

— Plutôt, oui, répondis-je avant de raccrocher.

Je dis à Frank que je connaissais maintenant le nom du pont et négociâi avec lui les termes de notre contrat : une fois qu'il aurait écouté les cloches, il me laissait partir. Je parlai avec un sang-froid qui me sidérait moi-même. Sans doute parce que j'avais donné le meilleur de moi-même. L'idée de dire à Jun de nous surveiller, Frank et moi, c'était la limite de ce que je pouvais inventer pour m'en sortir. Même en y réfléchissant des heures, je n'aurais rien trouvé de mieux.

— Si je prévenais la police, je ne pourrais plus travailler comme guide, et puis je n'aime pas les flics, en plus je ne connais que ton prénom, alors je ne te balancerai pas, je te le promets Frank mais en échange, quand tu auras entendu les cloches, tu me laisseras partir, d'accord ?

— C'est ok, pas de problème, répondit Frank, c'était mon intention de toute façon, tu n'avais pas besoin de dire à ta petite amie de me surveiller pour ça, je te le dis depuis le début, non ? Je te considère comme mon ami.

Je regardai Frank tandis qu'il parlait : je ne le connaissais que depuis une trentaine d'heures, sa façon de s'exprimer me rappelait le moment de notre première rencontre, à l'hôtel près de la gare de Seibu-Shinjuku. Mais naturellement, je ne pouvais pas me fier à ses paroles. Même s'il me considérait comme un

ami, ça ne l'empêcherait pas de me trancher la gorge. Pour lui, il n'y avait pas l'ombre d'une contradiction là-dedans.

— Kenji, tu as sommeil ?

Je secouai la tête. Un instant plus tôt, j'étais si fatigué que j'aurais pu m'allonger à même le plancher tapissé de débris de verre, mais maintenant — était-ce parce que j'avais eu cette conversation essentielle avec Jun ? — je n'avais plus la moindre envie de dormir.

Frank semblait hésiter. Il parut sur le point de dire quelque chose, referma la bouche, la rouvrit, puis renonça. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Finalement il alla jusqu'au réfrigérateur, prit une bouteille d'Evian, but une gorgée. Il me demanda si je voulais boire quelque chose, je répondis : un Coca. Le vieux Frigidaire aux formes arrondies semblait avoir été récupéré dans une décharge, mais il contenait même de la bière.

— Il y a quelque chose dont je voudrais te parler, Kenji, ça risque d'être assez long, et c'est une histoire plutôt étrange, mais j'aimerais bien te la raconter, tu veux bien ?

C'était une façon de s'exprimer bien docile de sa part. Je n'avais aucune envie d'écouter son récit, mais je répondis oui tout de même.

— J'ai été élevé dans une petite ville de la côte est, dont le nom ne te dirait rien, devant la maison il y avait un petit jardin avec de la pelouse, c'était une maison ordinaire dans une ville d'Amérique ordinaire, tu vois, le genre de maison qu'on voit dans les films américains, avec une grand-mère assise dans une chaise à bascule devant le porche.

Frank parlait d'une façon différente. Il me semblait que son expression aussi s'était adoucie depuis que nous nous étions réfugiés dans cet immeuble abandonné. Dans quel genre de quartier nous trouvions-nous exactement ? Il y avait tout un tas de petits immeubles serrés les uns contre les autres aux alentours, pourtant pas un bruit ne parvenait jusqu'à nous, si ce n'est le ronronnement léger du tube fluorescent arraché au mur et posé directement sur le sol, et celui, plus fort, du Frigidaire dans un coin de la pièce. Les fenêtres aux vitres brisées et les murs nus étaient recouverts d'épaisses bâches de plastique mais comme il n'y avait pas le moindre chauffage, il faisait un froid



de canard. Mon haleine s'élevait, blanche, à chaque inspiration. Pas celle de Frank.

— C'était une ville nouvelle, où mes parents avaient emménagé pour fuir les regards indiscrets, parce que j'avais sept ans et que j'avais déjà assassiné deux personnes dans la ville où nous vivions précédemment.

En l'entendant prononcer le mot « assassiner » en anglais, j'avais involontairement levé la tête, pour le regarder. Puis je lui demandai de répéter l'âge qu'il avait alors.

— Sept ans, répéta-t-il lentement en buvant un peu d'Évian à la bouteille.

— Incroyable, murmurai-je, mais cette expression me parut aussitôt complètement niaise. Mon soupçon de départ sur la mythomanie de Frank ne m'avait pas quitté jusque-là, mais lorsqu'il prononça les mots « sept ans », mes doutes s'évanouirent immédiatement.

— La ville où nous habitions avant, c'était un petit port de, disons, huit mille habitants, il y avait un terrain de golf qui historiquement est l'un des quatre plus anciens d'Amérique, ce n'était pas un endroit si célèbre que ça mais enfin, des gens venaient spécialement de New York ou de Washington en avion pour y faire du golf, l'aéroport le plus proche c'était Portland, je me rappelle très bien qu'on pouvait aller au Canada facilement de là en voiture, dans ce coin-là au Canada, ils parlent français, on avait tout de suite l'impression d'être à l'étranger, c'était amusant, et il y avait aussi une ligne de chemin de fer, chose assez rare sur la côte est, vers le moment où j'ai commencé à marcher, la ligne a été supprimée, mais il restait les rails, moi j'aimais bien ces rails enfouis sous les chemins, je m'amusais à les suivre, il me semblait qu'ils continuaient jusqu'à l'infini, un petit enfant ça ne peut pas marcher très loin, alors je n'arrivais jamais au bout des rails, et je croyais vraiment qu'ils faisaient le tour du monde, le souvenir qui me reste de cette époque c'est de m'être perdu. Dis-moi, Kenji, ça t'est déjà arrivé de te perdre ?

Je secouai la tête.

— Ça c'est curieux, dit Frank. Tous les enfants se perdent.

Je me rappelai que mon père avait abordé la question avec moi quand j'étais tout petit. Il m'avait répété plusieurs fois que

quand les enfants petits jouent tout seuls, ils finissent par se perdre, c'est pourquoi il fallait que je joue avec une bande de petits camarades, car si je jouais tout seul, je me ferais enlever par des méchants.

— Moi, dès que je mettais le nez dehors, je me perdais. Papa me disait toujours qu'on aurait dit que j'avais appris à marcher seulement pour pouvoir me perdre.

Frank avait utilisé le mot *daddy* pour dire « papa », ça me fit un effet bizarre. Depuis qu'il m'avait dit être devenu un assassin à l'âge de sept ans, j'avais l'impression qu'il devait être orphelin. J'avais lu une histoire dans ce genre dans un roman, où des enfants malheureux, élevés dans un asile de vieillards tenu par leur grand-mère, devenaient des assassins. « Ton père vit toujours ? » demandai-je machinalement. Frank eut un sourire amer et répondit en baissant la tête :

— Papa, oui, il paraît qu'il vit toujours, mais je ne sais pas où il est. Je me rappelle très bien quand je me perdais, poursuivit-il. Ça m'est arrivé dans plein de circonstances différentes mais l'instant où je me perdais était toujours le même. Quand un enfant se perd, c'est toujours soudain, aucun enfant ne se perd lentement. Tout d'un coup, on s'aperçoit qu'on est dans une rue inconnue, et on est perdu. Je passais devant des rangées de maisons que je connaissais, des parcs que je connaissais, et puis je tournais à un coin de rue, et tout d'un coup le paysage se transformait, quand je repense à ces instants, je me rappelle la sensation de peur et de plaisir mêlés que ça me procurait. Il m'arrivait aussi souvent de me perdre en suivant quelqu'un, je me rappelle que j'avais juste l'âge où on commence à pouvoir sortir seul, donc, j'imagine que c'était vers trois ans, par là, je suivais souvent la fanfare des pompiers, il y avait une caserne de pompiers juste à côté de chez moi, leur fanfare était célèbre, on était à la campagne et puis ils gagnaient souvent des concours, alors ils s'entraînaient à défiler dans les rues en jouant de leurs instruments, et moi, je suivais le cortège mais comme je n'avais que trois ans, je marchais trop lentement et je restais en arrière, en dernier c'était toujours le saxophone et le tuba, d'énormes instruments étincelants, je me rappelle très bien la sensation que j'avais en les voyant s'éloigner, c'était

comme si le monde lui-même s'éloignait, et puis tout à coup en regardant autour de moi, je m'apercevais que j'étais perdu. Un jour j'ai rencontré maman par hasard dans la rue, elle rentrait de faire des courses en voiture et elle m'a croisé en train de marcher tout seul.

Frank avait prononcé le mot « maman » avec un grand naturel. Mais cette fois je ne lui demandai pas si elle était toujours en vie, j'avais l'intuition qu'il valait mieux ne pas poser la question.

— Comment dire ? Je me rappelle très bien l'ambiance de ces moments où je me perdais, la seule géographie que je connaissais, c'était celle des alentours de la maison, un pâté de maisons autour de chez nous à peu près, c'était mon monde, à cette époque mon monde avait une forme de T, l'avenue qui passait devant chez nous et les chemins de traverse qui s'étendaient de part et d'autre de la maison, et aujourd'hui encore, je me rappelle très bien les frontières de cet univers, à gauche c'était la boîte à lettres bleue de nos voisins, et à droite un arbre au coin de la rue, de l'autre côté, c'était un banc en fer du parc – un ruisseau coulait au milieu, je me souviens – et à partir de ce banc le terrain descendait en pente, dès que je sortais de ces limites j'étais perdu, pourtant j'ai dépassé plusieurs fois ces frontières, j'aurais donc dû commencer à reconnaître le paysage qui s'étendait au-delà, mais la pensée que j'étais en dehors de mon monde était si puissante, comme la peur que les forêts inspiraient au Moyen Âge, tu vois, et le jour où j'ai rencontré maman par hasard, c'était vers la fin du printemps, il y avait des nuages, c'était juste à la limite entre le printemps et l'été, dans cette zone de la côte est, il fait souvent nuageux et très humide, ça crée une sorte de brume qui chasse le soleil, le temps est très lourd mais dès que le vent se met à souffler ça se rafraîchit, si bien qu'il y a une proportion élevée d'asthmes et de bronchites, je me rappelle que tous les adultes toussaient, ce jour-là j'avais dépassé la boîte à lettres bleue et j'avais pénétré dans un autre univers, pour un enfant, se perdre, ce n'est pas une question de circonstances mais plutôt de vocation, il y a l'excitation de savoir qu'on ne peut plus retourner en arrière, il y a ce sentiment de peur, d'insécurité, le

corps est complètement déstabilisé, on ne sait plus très bien où est la frontière entre soi et le monde extérieur, j'avais l'impression de me fondre dans le paysage couleur de cendres qui m'environnait, à plusieurs reprises je me suis mis à crier mais les adultes ne font pas attention à un petit enfant qui pousse des cris dans la rue, si j'avais pleuré ça aurait été différent mais ce jour-là spécialement, la peur avait pris le dessus, j'étais aussi terriblement excité, et puis maman est apparue, sa voiture s'est arrêtée tout à coup à côté de moi, mais c'est mon petit garçon, a dit maman, et je me suis mis à pleurer, non pas de joie de la retrouver mais de peur parce que ce monde inconnu et elle s'étaient soudain rencontrés, comme si maman était devenue quelqu'un d'autre, je me suis dit qu'il fallait trouver un moyen de retourner dans mon monde familier, alors j'ai repoussé ma mère qui voulait me prendre dans ses bras, je voulais m'enfuir, je me disais : je ne dois pas rencontrer maman ici, maman ne fait partie du monde de l'autre côté, cette femme ressemble à ma mère mais ce n'est pas elle, c'est une autre femme de ce monde-ci, qui ressemble beaucoup à maman, mais ça ne peut pas être elle, j'étais terrorisé, je l'ai mordue violemment au poignet, les mâchoires comme ankylosées, je ne les sentais plus, je me disais que je devais la mordre de toutes mes forces, maman a été très surprise, je n'avais que trois ans, mais mes dents lui ont déchiré la peau, sans doute près d'une veine parce que le sang a jailli dans ma bouche avec une force extraordinaire, j'avais le souffle coupé tellement j'avais mordu fort, si bien que j'étais obligé d'avaler toute cette quantité de sang pour ne pas m'étouffer, j'ai aspiré le sang à la veine du poignet de ma mère comme un bébé boit du lait, il *fallait* que je morde de toutes mes forces, j'avais du mal à respirer mais je devais boire ce sang sinon je m'étouffais, Kenji, tu a déjà bu le sang d'une créature vivante ?

J'avais une telle nausée que j'étais incapable de répondre. Cela faisait à peu près deux ans que je faisais l'interprète pour mes clients et j'étais enfin arrivé au stade où les mots anglais m'évoquaient directement des images. Jusque-là, pour saisir le sens d'une phrase, j'étais obligé de la décortiquer dans ma tête et de me traduire les mots un par un en japonais. Par exemple,

si j'entendais le mot *blood*, je le transformais d'abord en *chi*, qui signifie la même chose en japonais, et ensuite seulement naissait dans mon esprit la vision du liquide rouge. Mais cette fois le substantif *blood* et le verbe *drink* (« boire ») s'étaient directement connectés dans mon cerveau. Qui plus est, Frank m'avait demandé si j'avais déjà bu du sang avec un naturel surprenant. Sa voix n'avait rien de celle du narrateur dans un film d'horreur. Il ne m'avait absolument pas demandé ça comme s'il s'agissait d'une question épouvantable, dans le style « je vais te parler d'une chose terrifiante, as-tu déjà bu du sang ? » avec des frissons dans la voix. Il avait le même ton que s'il m'avait demandé si j'aimais le base-ball quand j'étais petit. Tête baissée, je secouai lentement la tête.

— Moi, la première, c'était le sang de ma mère, dit Frank d'un ton mélancolique. Le sang, tu sais, c'est fade, ce n'est pas particulièrement bon, ni amer, ni sucré, ça ne rend pas dépendant.

Les mains autour des genoux, tête baissée, je me contentais de hocher la tête de temps en temps à ce qu'il disait. Le faisceau de lumière du tube fluorescent posé par terre s'élargissait vers le haut, laissant dans l'obscurité le sol et le matelas sur lequel Frank et moi étions assis, mais mes yeux s'y habituant, je remarquai que le plancher était recouvert d'une épaisse couche de poussière et que des insectes y rampaient. Il y avait çà et là des taches noires, autour desquelles grouillaient des insectes d'une sorte qui m'était inconnue. Ces traces ressemblaient à du sang séché. Je me demandai si Frank avait tué quelqu'un ici. Ou alors il avait commis son crime ailleurs et amené ensuite le cadavre ici pour le découper à l'aide des instruments chirurgicaux disséminés dans cet ancien centre de soins. Peut-être que l'étrange couteau pointu dont il s'était servi pour trancher la gorge des filles du club de rencontres venait aussi d'ici ?

Il continuait à discourir :

— Après cette histoire de morsure, mes parents m'ont emmené voir un psy pour enfants, d'après les résultats de la consultation, je ne buvais pas assez de lait quand j'étais bébé, la cause première de mon instabilité émotionnelle était un manque

chronique de calcium, à quoi s'ajoutait l'influence pernicieuse des films pleins d'hémoglobine que regardaient mes frères aînés, à l'époque mes deux frères adoraient les films d'horreur, en Amérique quatre-vingt-dix pour cent des enfants aiment les films d'horreur, lorsque j'ai commis mes deux premiers meurtres, on a découvert chez mes parents un tas de vidéos de films d'horreur ou de violence, des affiches, des masques en caoutchouc, et les médias ont dit que c'était ça qui m'avait influencé, autrement dit c'était seulement pour se rassurer qu'ils cherchaient les causes de ces crimes commis par un enfant, parce qu'il n'y a aucune raison qui pousse un enfant à commettre un crime, tout comme il n'y a pas de raison précise qui pousse un enfant à se perdre, on ne peut pas dire qu'un enfant s'est perdu parce que ses parents ont cessé de le surveiller, ça c'est juste un élément du processus.

Il était près de quatre heures du matin. Il faisait un froid de plus en plus pénible, mais Frank ne semblait pas en avoir conscience. Moi j'avais gardé mon manteau mais Frank portait seulement une veste. Depuis deux jours que j'étais avec lui, j'avais constaté son étonnante insensibilité aux changements de température. Il me regarda souffler sur mes deux mains jointes et me demanda si j'avais froid. Je hochai la tête, il parut surpris, enleva sa veste et fit le geste de la poser sur mes épaules.

— Non, ce n'est pas la peine, fis-je en esquissant un geste de recul, mais il insista :

— Mets-la, je t'assure, moi, je ne sens pas le froid, regarde, ajouta-t-il en relevant un peu les manches de son pull pour me montrer ses poignets, parcourus de ces innombrables cicatrices que j'avais déjà remarquées au cours de la soirée. Je me demandai quel pouvait être le lien entre son insensibilité au froid et ces tentatives de suicide.

— Après avoir bu le sang de maman, j'ai été en proie à l'obsession que je ne pourrais plus me passer de sang humain, ce n'est pas que j'aimais ça, boire du sang, mais j'étais fasciné par cet acte que j'avais commis, parce qu'il était anormal, mêler l'imagination à ses actes, ça c'est une caractéristique propre aux humains, tu vois, l'imagination était indispensable à l'homme préhistorique pour survivre face aux dangers que représentaient

d'énormes animaux sauvages d'une force bien supérieure à la sienne, prévoir, exprimer, communiquer, vérifier, toutes ces choses qui sont devenues indispensables à l'homme sont soutenues uniquement par ses capacités d'imagination, imaginer à l'avance toutes les peurs et les dangers qui pouvaient se présenter permettait à nos ancêtres d'éviter leur manifestation dans la réalité, c'est pour ça que la race humaine actuelle garde autant d'imagination, dirigée de façon positive elle donne naissance à l'art et à la science, et de façon négative elle prend la forme de peurs, d'angoisses, de haines, qui reviennent inmanquablement vers nous, on dit souvent que les enfants sont cruels parce qu'ils s'amusent à tourmenter ou à tuer des insectes et des petits animaux, il y a aussi des enfants qui cassent leurs jouets, ils ne le font pas par réel intérêt mais seulement pour échapper à leurs angoisses imaginaires en les transposant dans la réalité, comme ils ne peuvent supporter de s'imaginer en train de tuer un insecte, ils essaient de vivre réellement la scène pour vérifier inconsciemment que même s'ils le font, ni eux ni leur monde ne vont s'écrouler, moi, ce qui m'était insupportable et angoissant, c'était l'idée que j'allais peut-être boire le sang d'une autre personne, c'est comme ça qu'à quatre ans je me suis tranché le poignet pour la première fois, mon premier acte d'automutilation, qui a suscité la stupeur générale, on m'a de nouveau emmené chez le psy, il a recommandé à mes parents de ne pas me laisser voir de films d'horreur ou de violence, moi je ne détestais pas les films d'horreur, c'est sûr, mais je n'en étais pas un fanatique comme mes frères, fondamentalement les amateurs de films d'horreur sont des gens qui s'ennuient dans la vie et qui ont besoin de stimulants, et puis ils cherchent aussi à calmer leurs angoisses : ça les rassure de constater qu'eux-mêmes et leur monde existent exactement de la même façon qu'avant une fois que le film qui leur a donné des sueurs froides est terminé, c'est ça, la véritable raison d'être des films d'horreur, les films d'horreur jouent le rôle de *choc-absorber*, par conséquent, s'ils disparaissaient, il ne resterait plus rien pour résoudre l'angoisse générée par l'imagination et peut-être que les crimes à sensation augmenteraient considérablement, les imbéciles auxquels les

films d'horreur donnent des idées de meurtre peuvent concevoir exactement le même projet simplement en entendant parler d'un crime aux informations, tu vois, Kenji, entre quatre et six ans, je me suis tranché les veines plus de dix fois, le froid qu'on ressent quand le sang s'écoule de son propre corps, tu ne peux pas savoir ce que c'est, c'est terrible, Kenji, on a dû me mettre sous surveillance, la femme qui me gardait était horriblement laide, un jour elle m'a trouvé en train d'essayer de m'ouvrir la gorge, elle m'a battu comme plâtre, et un soir d'automne, j'ai profité de ce qu'elle était dans la salle de bains pour m'emparer d'un couteau qui appartenait à mon frère, j'ai fourré dans ma poche des madeleines que maman avait fait cuire le matin même, et je suis sorti de la maison, au bout d'un moment je me suis perdu pour la première fois depuis longtemps, je marchais très vite dans la rue, j'ai retrouvé les rails de l'ancienne voie de chemin de fer, je me suis rappelé que j'aimais marcher le long de ces rails, les rails rouillés étaient enterrés sous un mélange de ciment et de coquillages concassés, je voyais des bouts de coquillages briller au soleil, je suis parti en direction de la colline, j'avais déjà marché souvent comme ça vers le sommet de cette butte mais je m'arrêtais toujours à mi-pente, naturellement je m'étais perdu dès que j'étais sorti de la maison, je continuais à marcher sans jamais me retourner, il me semblait que si je me retournais quelque chose allait s'évanouir, j'avais le pressentiment qu'un pan entier du monde allait disparaître, alors j'avais décidé de ne surtout pas me retourner, le couteau que j'avais pris était assez grand, ça m'était difficile de le garder caché dans mon pantalon, pendant que je marchais, il s'était mis à glisser le long de mes jambes mais je continuais à marcher en baissant la tête, ne regardant rien d'autre que ces rails rouillés et le sol de ciment et de débris de coquillages, et tout d'un coup, la ligne s'est arrêtée, ça m'a causé un choc, j'avais toujours été persuadé que cette ligne était sans fin, je suis resté planté là longtemps à contempler le bout de la ligne, j'étais sûr que c'était le bout du monde, et puis tout à coup je me suis rendu compte que j'étais debout au sommet de la colline, devant mes yeux il y avait un étang, je me suis retourné et au loin en bas, j'ai vu toute la ville avec de petites maisons miniatures,



c'était la première fois que je contemplais ce paysage, je n'étais jamais allé jusqu'en haut avant, on apercevait toute la ville de là, les habitations qui s'étagaient sur les pentes douces, les magasins au milieu, l'église et le parc, les plus grands bâtiments rassemblés autour, ensuite vers le port je voyais des cheminées d'usine et d'énormes entrepôts, et les grues du chantier naval où j'avais été un jour avec mes frères, on aurait dit des jouets minuscules, au-delà, la mer, et le soleil voilé de nuages gris qui s'abaissait sur la ligne de l'horizon, le vent m'apportait un parfum de marée, ma vue englobait tout, je me sentais à la fois tout-puissant et horriblement angoissé, il me semblait que le monde entier était agenouillé à mes pieds, et en même temps que j'étais le seul être séparé du monde, c'est terrible, ai-je murmuré, j'étais écrasé, comme sous le choc d'une révélation divine, au sommet de la colline j'ai découvert les traces d'une mine de charbon à ciel ouvert abandonnée, les anciennes galeries de mine étaient devenues un étang aux formes tortueuses dans lequel nageaient des dizaines de cygnes venus d'un lac du Québec, j'ai marché jusqu'à la rive couverte d'épais roseaux, je me suis assis sur un rocher, j'ai sorti les madeleines de ma poche, les ai émiettées et j'ai commencé à les lancer dans l'eau, je ne savais pas que les cygnes aimaient les madeleines, mais tout un groupe s'est approché de moi en glissant, si c'était moi qui m'approchais d'eux ils allaient s'enfuir, je le savais, même moi, si quelqu'un ou quelque chose d'inconnu essayait de m'aborder je prenais aussitôt la fuite, quelqu'un qui s'approchait sans prévenir ne pouvait être qu'un ennemi, un cygne est arrivé tout près de moi en glissant, un bébé qui n'avait pas encore appris à se méfier, son corps aux courbes étranges était illuminé d'orange par le couchant, mon cœur battait terriblement vite, j'avais l'impression qu'il allait jaillir hors de ma cage thoracique par ma bouche, mon nez et mes oreilles, je murmurais « attends, pas encore, pas encore » pour me calmer, j'étais dissimulé dans l'ombre des roseaux, le cygne s'est approché tout près, si près que j'aurais pu toucher son cou élané en tendant la main, mais je suis resté immobile sur ma pierre, j'ai émietté un bout de madeleine et l'ai lancé tout doucement à la surface de l'eau, puis j'ai sorti mon couteau de

ma poche, tout doucement, pour que le cygne ne me voie pas faire, je l'ai sorti de sa gaine de cuir, grand et lourd, c'était le couteau de mon frère, comme ça tout sera harmonieux, me disais-je, ma sensation d'être coupé du monde et celle de l'avoir à mes pieds seraient reliées en moi, le cygne était à peine à quelques centimètres du bout de mes doigts, je soulevai lentement le couteau à hauteur de mon épaule, visai la naissance du cou, puis abattis l'arme d'un coup, c'est comme ça que j'ai appris que les cygnes avaient un os dans le cou, ça a fait un bruit particulier, comme une branche morte qui se brise, puis le sang a jailli, il avait un goût bien plus sucré que le sang de maman, je me suis dit à ce moment-là que ce devait être à cause des madeleines, je crois que j'en ai bu beaucoup, de ce sang, près de l'étang à côté de la mine abandonnée, c'était un endroit où il se passait toutes sortes de crimes, des viols, personne n'osait s'y aventurer, et personne n'a jamais su que j'avais tué ce cygne.

Frank cessa un instant de parler, baissa la tête, appuya ses doigts sur ses globes oculaires... Il avait la même attitude que s'il pleurait, mais il dit seulement à voix basse :

— J'ai les yeux fatigués. C'est parce que je ne dors pas, quand je ne dors pas, j'ai mal aux yeux, je n'ai aucun problème physique à part ça, mais les yeux, ça me fait mal, c'est presque insupportable.

Je lui demandai depuis combien de temps il ne dormait pas.

— Cent vingt heures, répondit-il.

Je fis un calcul rapide : cinq jours ! Il devait prendre des amphétamines. J'avais beaucoup d'amis accros au speed, quelques camarades de classe de Jun en prenaient aussi. Ce truc-là peut vous maintenir éveillé plusieurs jours. Je demandai à Frank s'il se droguait, mais il secoua la tête pour dire non et poursuivit son récit :

— Dans la ville où j'ai bu le sang du cygne, j'ai tué deux personnes, et on m'a envoyé dans un hôpital psychiatrique, un hôpital dirigé par l'armée de terre, je crois, les réponses que j'avais faites à la police ont été jugées bizarres, depuis le soir où j'avais vu le soleil se coucher sur cet étang près de la mine

abandonnée, mon sentiment d'être coupé du monde et de l'avoir à mes pieds avait continué, à la clinique ils m'ont fait prendre des quantités incroyables de médicaments, ils en mélangeaient même à mes repas, on me les enfonçait de force dans le gosier à l'aide d'un bâton de plastique muni d'une bosse en silicone à une extrémité, ce bâton était conçu à l'origine pour les patients atteints d'un cancer de la gorge qui ne pouvaient plus avaler normalement les aliments, il était bien conçu, ils m'enfournèrent des quantités extraordinaires de médicaments dans l'œsophage avec ça, et à cause des effets secondaires de ces préparations, je suis devenu obèse, mon teint était livide, c'était comme si mon corps ne m'appartenait plus, j'étais une espèce de peluche bourrée de sciure de bois, je me sentais liquéfié, ça a duré des années, comme si je n'étais plus moi-même, en fait, je suis sûr que je n'étais vraiment plus moi-même, enfin peu importe, c'est une question épineuse de décider qui on est véritablement, pour commencer on peut essayer de se chercher soi-même, même en se fouillant les entrailles on ne se trouvera pas, même si on se perce la peau, on ne trouvera que du sang, des muscles et des viscères, au bout d'un an je suis sorti de l'hôpital, énorme, boursoufflé, ma famille avait déménagé, on habitait une ville de campagne en Virginie maintenant, mon père et mes frères ne m'adressaient pratiquement plus la parole, dix ans plus tard – j'étais en prison, je venais d'atteindre ma majorité – l'aîné de mes frères est venu me voir et m'a reparlé de cette époque en essayant de se justifier, ce n'était pas parce que tu étais un assassin, mais parce que tu avais tellement grossi qu'on ne te reconnaissait plus, c'était comme si tu étais devenu un autre, personne ne savait comment s'y prendre avec toi, ni de quoi te parler, voilà ce qu'il m'a dit, c'est quand ils m'ont enlevé un bout de cerveau, après mon quatrième séjour en hôpital psychiatrique, que j'ai commencé à pouvoir me passer de sommeil, depuis je dors très peu, et pas tous les jours, pour faire une lobotomie, tu vois, on perce un petit trou dans la boîte crânienne et on introduit un instrument et on tranche des fibres nerveuses de la substance blanche du cerveau, c'est vers l'époque où les procédés de la tomographie ont commencé à être au point qu'on m'a opéré, il paraît que d'habitude, les

patients qui subissent cette opération deviennent paisibles comme des toutous, les cliniques psychiatriques américaines sont à l'avant-garde de la médecine psychiatrique, tu sais, et les Américains adorent tripoter le cerveau, j'avais quinze ans quand on m'a opéré, je pratiquais déjà la magie noire, j'avais rencontré plein de gens à la maison d'arrêt pour jeunes criminels et à l'asile psychiatrique, grâce à eux j'avais appris à tuer méthodiquement, à trancher les gorges sans faire couler trop de sang, où insérer le couteau pour couper le tendon d'Achille en produisant un son aigu, c'était pratique tout ça, j'ai aussi appris l'hypnose, c'est d'une simplicité enfantine, ce n'est pas seulement que quand je tue les gens je me sens vivre plus pleinement, il doit y avoir autre chose, je réfléchis beaucoup à ça, parfois, je suis sur le point de découvrir ce que c'est, c'est intéressant, c'est quand je tue que je suis le plus concentré sur la vie, je me sens tellement lucide, il y a des instants où je suis sur le point de prendre conscience d'autre chose, Kenji, tu t'es déjà retrouvé dans un hôpital psychiatrique ?

Ce que me racontait Frank était fondamentalement très désagréable à entendre, et il y avait pas mal de choses que je ne comprenais pas mais je ne pouvais pas me boucher les oreilles. J'avais l'impression d'écouter de la musique plus qu'un monologue. Il y avait une mélodie, un rythme, il me semblait que ce qu'il disait pénétrait en moi par les pores de ma peau plutôt que par les oreilles. Ce qu'il disait était compliqué si bien que quand il me demanda soudain si je m'étais déjà retrouvé en hôpital psychiatrique, je ne pouvais même pas me dire qu'il posait des questions invraisemblables. Je répondis « *no* », comme à une question ordinaire. Plus je l'écoutais, moins je le trouvais anormal. A certaines époques dans l'histoire de l'humanité les hommes s'étaient entretués, avaient mangé la chair de leurs ennemis, et il me semblait que je l'entendais me raconter une de ces histoires datant d'un lointain passé. La frontière entre la normalité et la folie devenait floue. Je ne savais plus ce qui était bien, ce qui était mal. C'était angoissant mais en même temps je ressentais une sorte d'étrange sentiment de libération inconnu jusqu'alors. Je me sentais enveloppé d'une sorte de gelée visqueuse où se fondaient les

limites entre moi et autrui, où je n'avais plus besoin de penser à toutes ces choses compliquées dont la vie était remplie.

Frank m'entraînait dans un monde inconnu, ailleurs.

— L'hôpital psychiatrique ! Ça c'est un endroit intéressant ! Je n'ai jamais oublié l'histoire du chat de laboratoire : on enferme un chat dans un caisson d'expérimentation, dès qu'il marche sur un bouton qui se trouve à l'intérieur, sa nourriture apparaît, et à force de répéter ce geste le chat s'en souvient, c'est pour l'entraîner, quand cet entraînement est terminé, on l'affame et on le remet dans le même caisson mais cette fois quand il marche sur le bouton, c'est une décharge électrique qu'il reçoit, une décharge très légère comme un souffle de vent sur le museau, c'est suffisant, on obtient le même résultat, ça met le chat dans un état d'extrême instabilité mentale, il commence à manifester des symptômes de troubles nerveux, puis il perd jusqu'à l'envie de se nourrir, et se laisse mourir de faim, intéressant, non ? C'est un spécialiste des tests psychologiques qui m'a raconté cette expérience, tu connais les tests psychologiques ? On m'en a fait faire des centaines, à la fin je savais tous les questionnaires par cœur, à dix-huit ans je connaissais ces tests plus en détail que les examinateurs eux-mêmes, le plus connu, c'est le test du Minnesota qui permet de répertorier divers aspects de la personnalité, tu veux essayer ?

L'histoire du chat me passionna. Ce chat appuie sur un bouton avec sa patte, on lui donne à manger ; il doit trouver ça plutôt agréable comme expérience, ensuite on l'affame et on recommence, mais en lui infligeant une souffrance au lieu du plaisir ressenti d'abord. Naturellement le chat ne comprend plus rien à ce qui se passe. Il me semblait qu'autrefois, quand j'étais enfant, j'avais vécu exactement le même genre de chose. Pas quand mon père était mort, ou lors de traumatismes importants de ce genre, non, plutôt dans des petits détails du quotidien. Le monde des adultes qui les entoure est très différent de ce qu'imaginent les enfants, si bien que ces petits êtres qui dépendent entièrement des adultes pour leur survie sont élevés de la même façon que ce chat. Les réactions de l'entourage de l'enfant, y compris le comportement de ses parents, ne sont pas uniformes. Au Japon, c'est

particulièrement dérégulé. Aucun repère ne vous indique ce qui est plus important que le reste. Les adultes ne vivent que pour l'argent et ce qui a déjà une valeur reconnue, comme les objets de marque. La télé, les journaux, la radio, bref l'ensemble des médias nous abreuvent de déclarations d'adultes qui ne s'intéressent à rien d'autre qu'à l'argent et aux objets de marque tout en affirmant que ce n'est pas ça l'important. Depuis les politiciens jusqu'aux bureaucrates, et à tous ces leaders minables qu'on voit boire du saké bon marché dans des meetings politiques, on voit tout de suite qu'ils ne pensent qu'au fric. Ils ont beau nous faire des déclarations pompeuses pour affirmer que la vie ne se limite pas à l'argent, il n'y a qu'à regarder comment ils vivent pour se rendre compte tout de suite que c'est la seule chose qui compte pour eux. Les magazines de vieux critiquent les lycéennes qui se prostituent pour s'acheter des vêtements de marque et recommandent dans le même numéro des salons de massage pas chers et des établissements de bains porno ouverts tôt le matin. Tout en condamnant la corruption des politiciens, ils indiquent où et comment acheter les meilleurs actions et biens immobilier, et nous abreuvent de photos de crétins revêtus de ce qui se fait de plus cher, dans des demeures somptueuses, ils nous montrent ça comme exemple de la réussite d'un homme. Les enfants japonais sont soumis trois cent soixante-cinq jours par an, et durant presque toute la journée, au même traitement que le chat de laboratoire. En un mot, de vieux ringards passent leur temps à leur dire : « De quoi vous plaignez-vous ? Nous avons tout enduré, nous nous sommes nourris de rutabagas pour faire de ce pays un pays riche où vous vivez bien nourris, sans manquer de rien. » Et les vieux qui nous font ces beaux discours sont si écoeurants à regarder qu'on ne voudrait surtout pas devenir comme eux. Nous, on se dit toujours : « Si on fait vraiment ce que vous dites, on va finir comme vous. » C'est une vraie souffrance, ça. Et tous ces vieux s'en fichent parce qu'ils vont bientôt crever mais nous, on va devoir vivre encore cinquante, soixante ans, dans ce pays pourri.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Kenji ? demanda Frank en me regardant.

— Rien, pourquoi ?

— Tu avais l'air en colère, dit Frank en souriant, puis il but une gorgée d'Évian.

— L'histoire du chat était intéressante, dis-je en buvant moi aussi un peu de Coca. Ça faisait un moment que la canette était posée par terre devant moi, pourtant le Coca était toujours glacé. Drôle d'endroit, ici, pensai-je. On avait l'impression d'être totalement coupé du monde extérieur et, peut-être à cause du froid qui régnait, je me sentais sur une autre planète. Je me demandais s'il existait des planètes où le crime était autorisé. Sûrement. Sur Terre aussi, pensai-je, en temps de guerre les assassins sont considérés comme des héros. A cette pensée je compris enfin pourquoi je ne m'étais pas précipité au poste de police de Kabukichô tout à l'heure. Tous ces gens que Frank avait assassinés au club de rencontres vivaient, sans opposer la moindre résistance, dans le même environnement que le chat soumis à l'alternance de nourriture et de décharges électriques. Je regardai Frank. Ce type-là, me dis-je, lui au moins, il résiste, à sa manière. Il fait sans doute partie des rares êtres qui, plongés dans cette cage de laboratoire qu'est le monde, gavés de nourriture puis soumis à des décharges électriques alors qu'ils n'ont rien fait de mal, opposent une résistance. A cette pensée, Frank, que je voyais toujours éclairé par en dessous par la lampe fluo, m'apparut comme un homme qui n'avait jamais cédé devant personne, même soumis à un traitement abominable. Il me proposa à nouveau de faire un test, et je me mis à répondre par oui ou par non à sa liste de questions qu'il connaissait par cœur.

Il y en avait de toutes sortes. Depuis « aimez-vous les poèmes qui parlent de fleurs ? » jusqu'à « prenez-vous plaisir à être maltraité par une personne que vous aimez ? » en passant par « trouvez-vous que votre sexe a une forme étrange ? » Plus de deux cents questions. A la fin Frank me dit en souriant :

— Amusant, non ? C'est moi qui ai inventé toutes les questions que je viens de te poser. Dans les tests il faut répondre tout de suite sans réfléchir, j'en ai subi des centaines moi-même, et tu vois, maintenant je suis une autorité mondiale en matière de tests psychologiques.

Je lui demandai quels étaient les résultats du mien.

— Ça va, répondit-il, tu es normal, les gens qui ont l'esprit sain présentent tous un certain degré de confusion et de contradiction, au contraire ceux qui affirment dur comme fer qu'ils adorent telle chose et détestent telle autre sont les plus dangereux, on ne sait jamais de quel côté va pencher la balance, l'état normal est un état d'hésitation et de souffrance, c'est comme ça que tout le monde vit.

— Et toi ? demandai-je.

— Moi aussi je suis normal, répondit Frank.

Sa réponse ne me surprit pas, je m'y attendais. Depuis ce bout de peau humaine collé sur ma porte ce matin, cette journée n'avait été qu'une succession d'événements parfaitement impensables en temps ordinaire. J'aurais dû être épuisé mais je me sentais étrangement éveillé et lucide. Je me trouvais dans une étrange maison abandonnée, glaciale, des instruments chirurgicaux parsemant le sol. Peut-être tout cela avait-il créé une légère distorsion dans mon esprit. Je n'étais ni influencé par Frank, ni victime d'une objectivation du moi, pourtant, j'étais à n'en pas douter entraîné physiquement et mentalement dans un espace où je n'avais encore jamais pénétré jusque-là. Comme si, en voyage, j'avais une frontière secrète, et que j'écoutais les explications du guide sur ce pays caché.

— Tu dois être fatigué, dit Frank. Il y a encore un tas de choses dont je ne t'ai pas parlé mais il vaudrait peut-être mieux que tu te reposes maintenant. Ce soir, nous devons aller écouter les cloches.

Je lui dis que je n'avais pas sommeil.

— Tu as peur que je te tue toi aussi ?

— Non, ce n'est pas ça, mais j'ai l'impression d'avoir tous les nerfs aiguisés.

— Tu devrais peut-être manger quelque chose.

Je répondis que je n'avais pas faim, mais Frank insista en affirmant que je dormirais mieux si je mangeais quelque chose. Il sortit une cafetière électrique d'un des cartons qui traînaient dans la pièce, versa de l'Évian dans le réservoir et brancha l'appareil, puis il sortit du même carton deux bols de nouilles



instantanées. Je lui demandai s'il se nourrissait toujours de plats tout préparé. « Plus ou moins », répondit-il en riant.

— Tu n'as pas envie de manger un bon plat de temps en temps ?

Il devait y avoir une raison à cela, pensai-je tout en regardant l'eau chauffer dans la cafetière. Tout le monde aime manger de bons petits plats.

— J'ai fait de longs séjours en HP, et là-dedans on ne te donne qu'une nourriture insipide, des repas liquides qu'on t'enfonce de force dans le gosier, je ne sais pas ce que c'est qu'un bon repas, je n'ai pas le souvenir d'en avoir fait. Si je mangeais de bonnes choses j'aurais l'impression que quelque chose de précieux quitte mon corps, que je me démunis d'un élément important.

Qu'est-ce qu'il me chantait là ?

— Le devoir dont le ciel m'a investi, c'est de tuer des gens, c'est ça mon destin sur terre.

Les nouilles furent bientôt prêtes. Frank me tendit une fourchette en plastique. La chaleur et le fumet montant des nouilles pénétrèrent mon corps.

— Continueras-tu à tuer des gens même après avoir entendu les cloches sonner cent huit fois ? demandai-je tout en aspirant mes nouilles.

— Je ne sais pas, dit Frank, je pensais jusqu'à présent que je n'avais rien d'autre à faire dans la vie que de tuer des gens, et c'était vrai, ça m'était indispensable pour continuer à vivre, fondamentalement c'était la même chose pour moi quand je me suis coupé les veines, quand j'ai planté mon couteau dans le cou du cygne et que j'ai bu son sang, ou quand j'ai commis des meurtres, tu vois ; si les gens ne se servent pas activement de leur cerveau et de leur corps, ils sont vite atteints de démence sénile, même les enfants, la circulation du sang dans leur cerveau diminue de plus en plus, le stress ralentit la circulation dans le cerveau du chat soumis à des chocs électriques et il se laisse mourir de faim, les êtres humains ont mis au point toutes sortes de moyens pour éviter cela, ça va de la chasse aux *pop-songs* et aux courses de voitures, mais il n'y a pas tant de façons que ça d'éviter la démence sénile, les enfants spécialement sont

fragiles, ils ne peuvent pas choisir beaucoup de choses, et comme dans le monde actuel le contrôle de l'État est de plus en plus renforcé, je suis sûr que les gens comme moi vont augmenter de plus en plus.

Frank continuait à parler, il avait planté sa fourchette dans son bol de nouilles, l'avait élevée jusqu'à sous son menton, mais était si absorbé par ce qu'il disait qu'il en oubliait de la porter à sa bouche. Des gouttes de bouillon tombaient sur le sol poussiéreux. Bientôt la vapeur cessa de s'élever des nouilles, mais Frank ne s'arrêta pas de parler pour autant. Il continuait inlassablement, tandis que je gardais les yeux fixés sur cette fourchette de nouilles qui changeaient de couleur en se desséchant. Cet amalgame pendant au bout de la fourchette de Frank me paraissait un objet bien insolite, je finis par ne plus très bien voir de quoi il s'agissait. Frank affirmait ne guère éprouver d'intérêt pour la nourriture, il dormait également très peu. Il avait dit aussi que la seule chose qui lui était vraiment indispensable pour continuer à vivre, c'était de tuer. Il me semblait commencer à comprendre de quoi il voulait parler. Il s'arrêta un instant de parler et j'en profitai pour lui montrer sa fourchette des yeux, lui faisant signe de manger un peu. Il parut se rappeler qu'il était en train de manger des nouilles et porta enfin la fourchette à sa bouche, puis se mit à mastiquer avec une expression mélancolique, comme s'il se demandait pourquoi les êtres vivants devaient se livrer à un acte aussi compliqué que se nourrir.

— Quand j'avais douze ans, j'ai tué trois vieux dans leurs chaises à bascule, après quoi, j'ai enregistré une cassette où j'expliquais que j'étais l'assassin, et j'en ai envoyé des copies à toutes les stations émettrices de la région. Il y avait un présentateur de radio que j'aimais bien, je voulais qu'il sache que c'était moi l'auteur de ces crimes dont tout le monde parlait, alors j'ai fait des enregistrements sur un vieux magnétophone de mon père, en me mettant du coton dans la bouche pour changer ma voix, ou du cellophane sur les lèvres, ou un crayon entre les lèvres, qu'est-ce que je me suis amusé en faisant ça, j'ai mis plus de vingt heures à réaliser cet enregistrement mais je ne me suis pas ennuyé une minute, finalement c'est à cause de

cette cassette que je suis tombé, le FBI a analysé la voix, j'ai bien regretté d'avoir enregistré cette cassette et de l'avoir envoyée mais, bien des années plus tard, je me suis rappelé comme je m'étais amusé en faisant ça, c'était comme si j'étais vraiment en contact avec moi-même, je ne sais pas comment exprimer ça mais quand je tue des gens, j'ai l'impression d'être moi-même, j'ai la sensation d'être en accord absolu avec moi-même, je voudrais vérifier ça en écoutant les cloches, je voudrais voir ce qui disparaît en moi en les écoutant, si vraiment les mauvais instincts disparaissent.

Un moment après avoir fini mon bol de nouilles, je sentis le sommeil m'accabler. Quand il me vit me frotter les yeux, Frank me désigna le matelas et me dit que je pouvais dormir dessus. « Il y a des lits au premier, mais c'est compliqué de monter là-haut », ajouta-t-il. Je m'allongeai tout habillé sur le matelas. La lumière de la lampe fluo posée par terre était aveuglante mais comme Frank n'avait pas fini de manger, je décidai de m'endormir ainsi, en me couvrant les yeux d'une main pour éviter la lumière. Frank s'en aperçut et éteignit. La surface du matelas était glacée et humide. Je me demandais si Frank dormait toujours dans ce genre d'endroit. Je fus plusieurs fois sur le point de sombrer dans le sommeil mais chaque fois le froid me réveillait. Le petit regain de chaleur que m'avaient procuré les nouilles brûlantes s'était déjà évanoui, le froid du sol se transmettait à moi à travers le matelas, et je me mis à trembler. Frank sortit de je ne sais où une couverture au contact rêche, et la posa doucement sur moi. Au moindre de mes mouvements, la couverture rendait un son cassant, je me demandais si je n'étais pas recouvert d'une épaisse couche de papier. J'entendais Frank avaler ses nouilles dans le noir. Juste avant de m'endormir, la peur me saisit soudain : j'allais peut-être être assassiné dans mon sommeil ? Je me repris en pensant qu'il ne me tuerait sans doute pas avant d'avoir entendu les cloches. Juste avant de sombrer dans le sommeil, j'entendis un cri aigu d'oiseau.

C'était bien plusieurs épaisseurs de feuilles de papier journal qui me recouvraient. J'entendis la voix de Frank me

recommandant de ne rien oublier dans cet abri car nous n'y remettrions plus les pieds. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il était en train d'enfiler un smoking.

— J'attendais que tu te réveilles, fit-il. Il n'y a pas de miroir ici, je ne peux pas voir si ma cravate est droite ou non.

La chemise qu'il était en train de mettre était taillée dans un tissu satiné, ornée d'un léger jabot de dentelle, le pantalon avait une ligne décorative sur le côté. Sur un coin des cartons entassés par terre, étaient suspendus un nœud papillon et une veste. « Tu es très élégant », dis-je. Il me remercia et se mit à rire en fermant les boutons de sa chemise. En regardant Frank finir de mettre son smoking dans la pénombre de cette pièce abandonnée au sol jonché de bouts de verre, j'eus l'impression d'être encore en train de rêver. « Tu as emporté ces vêtements avec toi en voyage ? » demandai-je.

— Oui, répondit Frank. J'aime bien les smokings, les jours de fête, c'est la tenue qui se remarque le moins.

Il était quatre heures de l'après-midi quand nous sortîmes de l'immeuble en démolition. Je ne sais pas jusqu'à quel point il y aurait foule sur le pont Kachidoki, mais si nous ne pouvions pas nous en approcher, ce serait ennuyeux.

— Tu habites cet immeuble depuis ton arrivée au Japon ? demandai-je à Frank en sortant.

— J'ai aussi habité à l'hôtel, mais je ne m'y sentais pas tranquille, répondit Frank tandis que nous nous faufilions dans la ruelle étroite.

Je ne m'en étais pas aperçu en arrivant parce qu'il faisait nuit noire, mais il y avait çà et là dans la ruelle des panneaux en interdisant l'accès. Une pancarte, que je lus avec curiosité, indiquait même : « Stockage de matières dangereuses ». Frank m'expliqua qu'il s'agissait de polybiphényl. Dans le quartier il y avait tout un tas de petits centres de consultation, de bureaux de comptabilité ou de taxes, serrés les uns contre les autres, qui depuis très longtemps utilisaient pour leurs copies non pas du carbone mais du papier dans la composition duquel entraient du sel de biphényl, et il y avait dans le coin une petite fabrique de papier copie et un fournisseur en gros. La zone avait été fermée

une fois qu'on avait découvert que le biphényl était toxique. Même la police ne s'approchait pas de l'endroit, ignorant le fait que tant qu'on ne le brûlait pas, il n'y avait pas d'émanation de dioxine. C'était la planque idéale. Frank ajouta qu'il tenait ces informations d'un sans-abri. Je ne lui demandai pas s'il s'agissait de celui dont on avait découvert le cadavre calciné dans des toilettes de Shinjuku...

Frank portait une écharpe rouge par-dessus son smoking. Nous étions arrivés devant la gare de Yoyogi, et personne ne semblait remarquer sa tenue. On devait nous prendre pour deux amis se rendant à une soirée de nouvel an.

J'invitai Frank dans une échoppe de sobas à côté de la gare, et lui expliquai que traditionnellement on mangeait ces nouilles de sarrasin la veille du nouvel an. J'étais mort de faim. Je commandai des sobas au hareng fumé, Frank des sobas aux algues. Le petit restaurant était occupé par quelques groupes d'étudiants ou d'élèves d'école préparatoire, et là non plus, personne ne fit attention à nous. Même moi qui ne m'y connaissais guère en matière de mode, je voyais bien que son costume était d'une coupe bon marché et que son écharpe était loin d'être du cachemire. Quant à mon propre costume, comme j'avais dormi tout habillé sur le matelas, il était tout fripé, et poussiéreux en plus. A bien nous regarder, nous étions deux personnages plutôt douteux, mais les petits groupes de jeunes occupés à discuter entre eux à voix basse dans le restaurant ne nous prêtèrent pas la moindre attention. Je commençais à comprendre pourquoi Frank ne s'était pas encore fait prendre malgré les crimes plutôt voyants qu'il avait perpétrés : c'était parce que aujourd'hui, au Japon, personne ne se soucie plus de son voisin. Je me demandai si c'était pareil en Amérique. Je posai la question à Frank, il me répondit que dans les villes, c'était comme ici.

Frank mit près d'une heure à finir ses sobas, il n'y avait pas de fourchette dans ce restaurant et avec les baguettes, il était encore plus lent que d'habitude. La nuit était tombée, le personnel du restaurant s'activait à préparer les sobas du soir du réveillon. Le patron était un petit vieux, qui se mit à rire

quand je m'excusai parce que nous nous étions attardés si longtemps.

— C'est normal, votre ami est un *gaijin* ! fit-il en riant.

J'éprouvai une étrange sensation à l'idée que dans ce genre de petit restaurant de sobas tel qu'on en trouve partout au Japon, Frank et moi passions pour des clients ordinaires. Il me semblait avoir enfin réintégré un quotidien normal, mais cela rendait encore plus irréel le massacre de la veille. Pourtant, je me rappelai l'horreur concrète des gorges tranchées et de l'oreille coupée, et j'éprouvai aussi un sentiment d'inquiétude, comme si Frank et moi étions recouverts d'une fine membrane transparente qui nous séparait du reste du monde, ou encore qu'une sorte de faille absurde s'était créée entre nous deux et tout ce qui nous entourait.

Pendant que Frank terminait ses nouilles, je parcourus de bout en bout les journaux du soir qui se trouvaient là, mais n'y découvris rien sur le club de rencontres. Le rideau de fer de la devanture était baissé, et tout le monde devait être persuadé que le patron avait fermé boutique pour le nouvel an. Même si les employés assassinés avaient de la famille, avec le genre de travail qu'ils faisaient, il devait être difficile de prévenir la police. Les corps seraient peut-être découverts avec beaucoup de retard. Je me demandais combien de temps mettaient des cadavres humains avant de commencer à se décomposer. Ça ne commençait pas tout de suite, sans doute, en cette saison.

Tout en piquant l'extrémité de ses baguettes dans ses sobas distendus, Frank me demanda pourquoi les Japonais mangeaient ce genre de nouilles la veille du nouvel an. Je lui expliquai que, selon la tradition, cela garantissait une vie aussi longue que ces nouilles particulièrement allongées. Frank tenait ses baguettes exactement comme s'il s'agissait d'un couteau, et se servait de la pointe pour couper les sobas avant de les porter à sa bouche. Au début les nouilles tombaient de ses baguettes mais, maintenant qu'elles étaient refroidies, elles formaient des paquets collants. N'importe quel Japonais aurait trouvé cette scène attendrissante : un *gaijin* maladroit se débattant avec ses baguettes et son bol de sobas. Moi, naturellement, je trouvais ça plutôt sinistre.

— Pourquoi les Japonais pensaient-ils autrefois que manger des nouilles les empêcherait de mourir ? me demanda Frank très sérieusement.

— Ils ne pensaient pas ça, rectifiai-je.

Une expression d'incompréhension se peignit sur le visage de l'Américain, et je m'avisai d'une chose étrange. Bien sûr, *stricto sensu*, vivre longtemps et ne pas mourir, c'était la même chose. Mais au Japon, il y avait une nuance. N'était-ce pas parce que les Japonais n'avaient jamais imaginé la possibilité d'envahisseurs venant de l'extérieur pour les tuer ?

Frank continuait à s'escrimer avec ses baguettes sur ses nouilles desséchées, gonflées, transformées en blocs de pâte grise.

Nous prîmes la ligne Yamanote, puis le métro à Marunouchi, changeâmes à Ginza pour la ligne Hibiya, et descendîmes enfin à Tsukiji. La station de Ginza était noire de monde, et Frank semblait mécontent. Je lui demandai s'il détestait la foule, il me répondit qu'il en avait peur.

— Depuis tout petit, les grandes concentrations de gens me terrorisent, ce n'est pas pour autant que je veux aller dans des endroits déserts, mais il semble que chez moi, la distance de sécurité avec autrui n'existe pas.

Dans l'avenue devant la gare de Tsukiji, il y avait peu de monde, sans doute parce qu'il était encore tôt. Du haut de la passerelle pour piétons, Frank aperçut le temple Honganji de Tsukiji et me dit qu'il ressemblait à une mosquée. Nous nous mîmes à marcher en direction du pont de Kachidoki. Frank avait laissé à la consigne automatique de la gare de Yoyogi le petit sac marin qu'il portait avec lui en quittant l'immeuble en démolition.

Avant de le mettre dans le casier il en avait sorti un imperméable gris, qu'il avait enfilé par-dessus son smoking. C'était un de ces impers parfaitement ordinaires qu'on voit souvent sur le dos des Anglais, et avec ça Frank passait encore plus inaperçu. La rue menant au pont de Kachidoki était assez large, il y avait peu de magasins ou de restaurants, et les alentours étaient sombres, la circulation réduite. C'était la

première fois que je venais jusque-là. Le paysage n'avait rien à voir avec Shibuya ou Shinjuku. Des boutiques en bois d'articles de pêche, aux enseignes et aux toits déglingués, côtoyaient des supermarchés, et juste à côté de rangées de maisons de gros décrépites vendant du poisson séché, s'élevaient de nouvelles tours d'habitations.

Bientôt, nous aperçûmes le pont, un vieux pont d'acier et de pierre, en forme d'arche. « Il est joli, ce pont », murmura Frank. Une partie de la rive en contrebas était transformée en un parc étroit, appelé « Terrasse de la Sumida ». Près de l'entrée, se trouvait un jet d'eau dans un bassin rectangulaire, mais peut-être à cause de la saison ou parce qu'il faisait nuit, il ne fonctionnait pas. Comme il restait encore pas mal de temps avant que les cloches se mettent à sonner, nous descendîmes jusqu'au parc et nous assîmes sur un banc, d'où on distinguait nettement l'armature du pont. Ce serait bien si Jun nous observait depuis ici, songai-je. Des lampes en acier, installées à intervalles réguliers, pendaient des poutrelles, leur lumière jaune tremblotante se reflétait sur les eaux du fleuve. Cette lumière avait un je ne sais quoi de nostalgique, peut-être parce que j'avais l'habitude de la lumière crue et blanche des néons. A l'autre extrémité du parc, un groupe d'hommes assis en rond, sans doute des ouvriers venus de province pour travailler, buvaient du saké. Au début ils avaient allumé un feu et faisaient griller quelque chose, mais deux policiers firent leur apparition et leur enjoignirent d'éteindre les flammes. Les hommes obéirent docilement. Malgré la nuit, on voyait parfois des nuées de pigeons tourbillonner dans le ciel. Des points blancs flottaient sur l'eau au milieu de la rivière : sans doute des mouettes, pensai-je.

— Il nous reste pas mal de temps à attendre, dis-je à Frank.

— J'ai l'habitude, répliqua-t-il en rectifiant son nœud papillon.

La nuit était de plus en plus noire, un faible souffle de vent traversait la rivière. Le temps s'était réchauffé depuis la veille. Frank avait observé la scène entre les deux policiers et les hommes qui buvaient. Les policiers leur avaient ordonné d'éteindre leur feu de camp, mais sans user d'autorité. Une fois



le feu éteint, ils s'étaient assis avec les hommes et avaient commencé à bavarder avec eux, leur demandant d'où ils venaient, pourquoi ils ne rentraient pas au pays pour le nouvel an, ce genre de chose. Tous ces hommes venaient apparemment de la même région du Tohoku, et comme ils n'avaient pas pu obtenir de billet de train pour retourner chez eux ce soir, à cause de l'affluence, ils avaient décidé de festoyer ensemble cette nuit et de rentrer le lendemain.

Les gens commençaient à arriver par petits groupes dans le parc. Il y avait beaucoup de jeunes, en couples ou par groupes. Il y avait même des amoureux qui buvaient du café dans des Thermos, ou partageaient des sandwiches. Beaucoup écoutaient de la musique, casque sur les oreilles, épaule contre épaule. Un groupe agitait la main avec ensemble à chaque bateau qui passait. Je me demandais s'ils avaient tous lu le journal du soir avant de venir. Jun n'était visible nulle part.

Deux policiers s'avancèrent dans notre direction. J'avais beau savoir que les cadavres du club de rencontres n'avaient sans doute pas encore été découverts et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'on vienne l'arrêter maintenant, je me disais que normalement Frank aurait dû ressentir une certaine tension à la vue de ces uniformes, matraques au côté. Mais il ne changea pas d'expression. Le plus âgé des policiers nous salua :

— Bonsoir !

— Bonsoir, répondis-je.

Frank, assis sur son banc, se contenta d'un petit salut de la tête. Un geste assez raide, propre à attirer la sympathie, qui semblait signifier : « Vous voyez, je m'intéresse à la culture japonaise. »

— Ce monsieur est un étranger ? Il est venu écouter les cloches ? me demanda le policier. Je répondis par l'affirmative.

— Je pense qu'il n'y aura pas énormément de monde ce soir, mais il faut tout de même faire attention aux pickpockets. Ne laissez pas vos affaires sans surveillance, pour éviter les vols.

Je traduisis à Frank l'avertissement du policier. Frank le remercia en japonais : « *Arigatô gozaimasu.* » Puis il fit un nouveau salut de la tête. Les deux policiers sourirent puis s'éloignèrent.

— Ils sont bien aimables, murmura Frank en suivant du regard les uniformes qui s'éloignaient.

Devant l'affluence qui augmentait dans le parc, nous décidâmes de monter sur le pont. Il y avait un SDF au pied, du côté de Tsukiji. Ses affaires dans une poussette à côté de lui, il était assis sur des cartons, répandant aux alentours une odeur nauséabonde. Nous nous éloignâmes, et nous adossâmes aux rambardes du pont pour attendre les cloches.

— A ton avis..., dit Frank, à ton avis, lequel de nous deux, ce SDF et moi, est le plus nuisible à la société ?

— Tu crois vraiment qu'il existe des gens nuisibles à la société ? rétorquai-je.

— Il y en a, c'est sûr, fit Frank en regardant le sans-abri. Les gens comme moi sont nuisibles, c'est évident, moi je ressemble à un virus, en fait, très peu de virus transmettent des maladies, mais il y en a d'autres sortes, en nombre incalculable, ils ont pour rôle de maintenir la diversité de la vie en aidant aux mutations, j'ai lu beaucoup de livres sur les virus, le fait que j'aie besoin de très peu de sommeil me laisse beaucoup de temps pour lire, si les virus n'existaient pas sur terre, l'espèce humaine ne serait sans doute jamais apparue, il y a dans les virus quelque chose qui pénètre dans nos gènes et change les informations directement héréditaires, par exemple le virus HIV qui cause le sida, personne ne peut affirmer qu'il n'est pas en train d'inscrire différemment les informations génétiques nécessaires à la survie de l'homme dans le futur, moi par exemple, quand je commets des meurtres en toute conscience, ça choque les gens, mais ça les fait aussi réfléchir, et je crois mon existence absolument nécessaire au monde, tandis que les gens comme lui...

Frank regardait à nouveau le SDF qui, assis sur ses cartons, ne faisait pas mine de vouloir bouger. Il y avait de plus en plus de monde aux alentours du pont, mais un grand cercle autour de lui restait vide.

— Ces types-là n'ont pas abandonné toute volonté de vivre, mais ils ont renoncé à communiquer avec les autres humains, dans les pays pauvres il y a des réfugiés mais pas de clochards, en fait les clochards ont la vie facile, s'ils rejettent la société ils

n'ont qu'à partir et aller vivre ailleurs, ils devraient être capables de prendre des risques, moi au moins j'en ai pris, eux ils ne sont même pas capables de commettre des crimes, ce sont des dégénérés, moi, les dégénérés comme eux, je les supprime.

Frank s'exprimait lentement pour être sûr que je comprenne bien son anglais. Malgré son indéniable pouvoir de persuasion, il m'était impossible d'être d'accord avec lui. J'avais envie de lui demander si la lycéenne découpée en morceaux était elle aussi une dégénérée, mais je n'en eus pas le courage.

Frank quitta le clochard des yeux et se tourna vers la Terrasse de la Sumida.

— La voilà ! dit-il.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine : Jun était là, dans le parc, sur un banc. Elle jeta un coup d'œil vers nous, et détourna aussitôt le regard : elle s'était aperçue que Frank et moi la regardions. Assise sur son banc, elle baissa la tête, resta immobile. Elle ne savait sans doute pas quoi faire. Je regrettai d'avoir fait appel à elle comme observatrice. J'aurais dû y penser avant : Frank était venu jusqu'à chez moi pour coller ce bout de peau grillée sur ma porte, c'était normal qu'il soit capable de reconnaître Jun. Je crois que si je ressentis un regret aussi vif en la voyant apparaître, c'est parce qu'elle symbolisait mon existence avant ma rencontre avec Frank. J'avais fait venir un être parfaitement innocent sous les yeux de ce monstre. Je prenais soudain conscience d'une distance insurmontable entre Jun et moi tel que j'étais maintenant. J'aurais dû faire face seul jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, jamais je n'aurais dû la mêler à tout ça. Je cherchai des yeux les policiers qui devaient patrouiller dans les environs. Il fallait protéger Jun. Et à l'instant où cette pensée me vint, je me sentis très loin de Frank. Comme si j'étais libéré du sort qu'il m'avait jeté. Je compris pourquoi je n'arrivais pas à croire à ce qu'il disait tout à l'heure. Personne ne pouvait savoir qui était dégénéré et qui ne l'était pas, personne ne pouvait s'arroger le droit d'en juger.

— Tu sais, Kenji, de temps en temps, je perçois les pensées des gens, me dit Frank, et mon cœur se glaça. Pas tout le temps, poursuivit-il, si je comprenais tout le temps, je deviendrais vite fou, Kenji, tu ne peux pas savoir ce qu'il faut comme

concentration, quelle tension cela représente de tuer quelqu'un, tous mes sens sont aiguisés, et je comprends les signaux qu'envoie la personne en face de moi, ces signaux viennent des ondes de son cerveau, les dégénérés envoient des ondes extrêmement faibles, inconsciemment leurs signaux disent : tue-moi ! Alors moi je les tue. Kenji, toi, je ne te tuerais pas, et ta petite amie non plus, tu vois, tu es le seul ami que j'ai au Japon, non, le seul ami que j'ai jamais eu dans ma vie, c'est bon, maintenant tu peux aller la rejoindre, je te remercie de m'avoir accompagné jusqu'ici, ça suffit, je vais trouver un autre endroit d'où j'écouterai les cloches tout seul.

En parlant, il avait désigné Jun d'un geste du menton. Je m'apprêtais à m'éloigner de lui comme un somnambule, quand sa poigne de fer me retint brusquement par l'épaule.

— J'allais oublier, j'ai un cadeau pour toi, dit-il en me mettant une enveloppe dans la main. C'est quelque chose de vraiment important pour moi, bien plus précieux que l'argent, accepte-le, je t'en prie.

Puis il ajouta :

— Il y a autre chose que je voulais faire avec toi : je voulais aller boire une soupe au miso. Mais c'est trop tard, on ne se reverra sans doute jamais.

— Une soupe au miso ?

— Oui, ça m'aurait intéressé, autrefois ça m'est arrivé d'en commander dans un petit *sushi-bar* du Colorado, c'était une drôle de soupe, avec une odeur bizarre, alors je ne l'ai pas bue, mais je la trouvais intéressante, d'abord la couleur, cet espèce de brun foncé étrange, et puis l'odeur, on dirait que ça sent la transpiration, tu ne trouves pas ? Et pourtant, cette soupe donne vraiment l'impression d'un plat raffiné, plein de distinction, c'est pour ça que je suis venu au Japon, tu vois, je me demandais quel genre de peuple pouvait boire une soupe pareille tous les jours, c'est dommage, j'en aurais volontiers bu une avec toi.

Je lui demandai s'il comptait rentrer bientôt en Amérique.

— Pas tout de suite, répondit-il.

— Dans ce cas, tu peux manger une soupe au miso, on en trouve partout, même dans les plus petits restaurants.

— Non, ça ne fait rien, dit-il avec un sourire.

Un drôle de sourire, on aurait dit qu'il le faisait naître non pas en relaxant les muscles de son visage, mais plutôt par un affaissement de tous ses traits.

— Je n'ai plus besoin d'en boire, je suis en plein dedans, en plein dans le potage japonais ! Des trucs bizarres flottaient dans cette soupe au miso que j'avais commandée dans le Colorado, des bouts de légumes, des trucs comme ça, à ce moment-là, je trouvais que ça ressemblait à des débris de saletés, mais maintenant, j'ai l'impression que moi-même je suis transformé en un de ces petits bouts de légumes, je flotte dans un énorme bol de soupe, et je me sens parfaitement satisfait.

Je lui serrai la main, lui dis au revoir puis me dirigeai, tendu de tout mon corps, vers la bande de terre en contrebas où attendait Jun. Toujours assise sur son banc, elle nous regardait tour à tour Frank et moi, avec une expression déconcertée. Les cloches n'avaient pas encore commencé à sonner, ce n'était pas l'heure. Je ne me comportais pas comme prévu et, du coup, elle ne savait plus que faire. Elle tendit un doigt vers le pont. Je me retournai : Frank n'était plus là. Jun secoua la tête d'un air de dire : « Je ne sais pas où il a disparu. »

J'ouvris l'enveloppe sous un réverbère. Frank avait collé dessus sept des photos miniatures que nous avions prises ensemble, le premier soir. Moi, l'air simplement mécontent — j'étais encore totalement ignorant à ce moment-là —, et Frank, avec son visage inexpressif. L'enveloppe contenait seulement une plume d'oiseau d'un gris sale.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jun qui s'était approchée.

— Une plume de cygne, répondis-je.

*Ce roman a d'abord paru sous forme de feuilleton dans l'édition du soir du Yomiuri Shimbun du 27 janvier au 31 mars 1997 avant d'être revu et rassemblé dans le présent volume.*

## POSTFACE

J'écrivais *Miso Soup*, et j'en étais à l'épisode du massacre dans le club de rencontres de Kabukichô, lorsqu'à éclaté l'affaire de l'arrondissement Sumaku de Kobe<sup>7</sup>. Ensuite, vers la fin du feuilleton, au moment où Frank confesse l'histoire de sa vie à Kenji, j'ai appris l'arrestation d'un adolescent de quatorze ans soupçonné d'être l'auteur de ce meurtre.

*Imagination et réalité se sont livrés bataille en moi tandis que j'écrivais la scène de la confession de Frank, à la fin du roman. La réalité tentait de miner mon imagination, et mon imagination essayait de venir à bout de la réalité. Depuis vingt-deux ans que j'écris des romans, c'était la première fois que cela m'arrivait. J'ai trouvé cela triste et déplaisant, mais pas parce que je pensais que la réalité dépassait la fiction. Je n'ai pas ce fantasme du roman qui surpasserait la réalité et je ne crois pas non plus que les romans prédisent l'avenir. Un roman intègre simplement dans le cours de son développement certaines informations, comme un texte ou un portrait conçu par ordinateur.*

*Longtemps après que le système de « cicatrisation » collectif a cessé de fonctionner, les consciences individuelles continuent à hurler en silence. Si la mission de la littérature est de traduire ces cris-là, je dois m'attendre à ce que mon imagination subisse de nouvelles épreuves. C'est cela que je trouve à la fois triste et contrariant.*

*Yomiuri Shimbun du 12 août.*

---

<sup>7</sup> Affaire qui fit grand bruit au Japon : la tête mutilée d'un écolier fut découverte fichée sur la grille d'entrée d'un collège.

Cependant, cette « mise à l'épreuve de mon imagination » n'est pas l'unique raison de ma lassitude et de mon dégoût. Le fait est que j'ai beau écrire roman sur roman, je n'arrive pas à suivre la réalité de l'effondrement de la société japonaise. Dans la postface de *Piercing*, j'avais déjà écrit : « Le roman est une traduction. » La littérature consiste à traduire les cris et les chuchotements de ceux qui suffoquent, privés de mots. Mais l'effondrement de la société japonaise ces dernières années est par trop frappant ; qui plus est, immanquablement drapé dans de « fâcheux incidents », il se situe à un niveau extrêmement bas, sans rapport aucun avec la religion, la pensée, la philosophie ou l'histoire de notre pays.

En écrivant ce roman, je me suis senti dans la position de celui qui se voit confier le soin de traiter seul les ordures. Une dégénérescence terrible est en cours, et elle ne contient pas la moindre graine d'épanouissement. J'ai l'impression d'observer des organismes vivants en train de mourir lentement à l'intérieur d'une pièce aseptisée.

Tout cela m'écœure déjà, mais je suis persuadé que, loin de s'arrêter, la décadence ne fera que s'accélérer tandis que se renforceront des phénomènes d'ordre réactionnaire et régressif.

MURAKAMI RYU  
*Début d'automne 1997*

Achevé d'imprimer en janvier 2003  
sur les presses de l'imprimerie  
France-Quercy à Cahors,  
France

Dépôt légal : février 2003  
N° d'impression : 50954



## **Table des matières**

I.....	4
II .....	55
III.....	126
POSTFACE .....	190